EXCLUSIF TOUT SAVOIR SUR **RESIDENT EVIL 4**, LE JEU VIDÉO QUI VA TOUT FRACASSER !

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

LE FILS DE CHUCKY

CONSTANTINE

ASSAUT SUR LE CENTRAL 13

DANNY THE DOG

INTERVIEW CARRIÈRE
PAUL SCHRADER

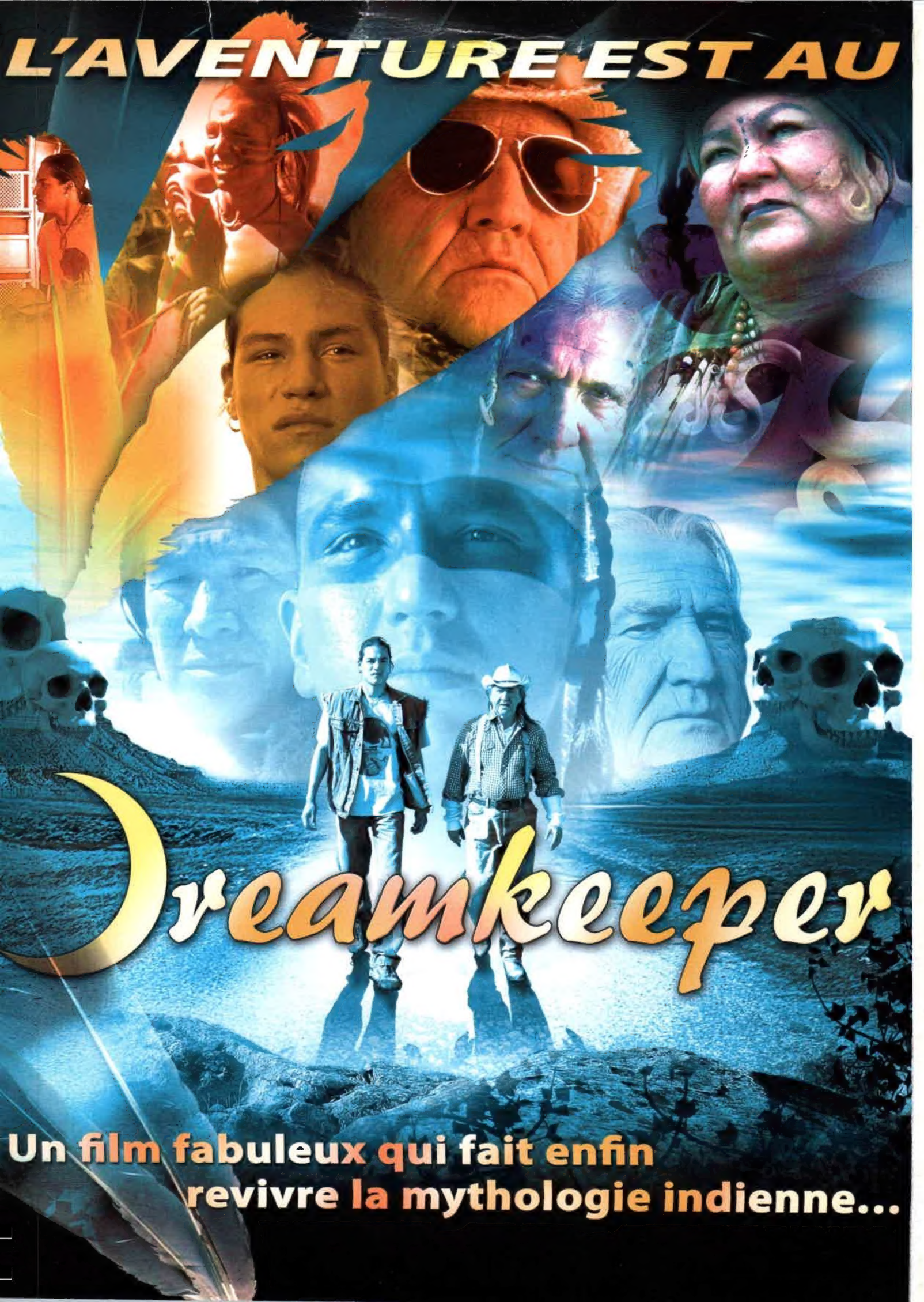
DOSSIER SPÉCIAL

GODZILLA

1954-2004 L'HISTOIRE D'UN MYTHE

M U2U16 - 172 - F: 4,30 €

Ametam DOM: 5 € BEL.: 4,80 € CH.: 9FS CAN.: 8,25$CAN ESP.: 5 € ITA.: 6 € LUX.: 4,80 € PORT. CONT.: 5 € REU.: 2800XCFA


L'AVENTURE EST AU
Dreamkeeper
Un film fabuleux qui fait enfin
revivre la mythologie indienne...

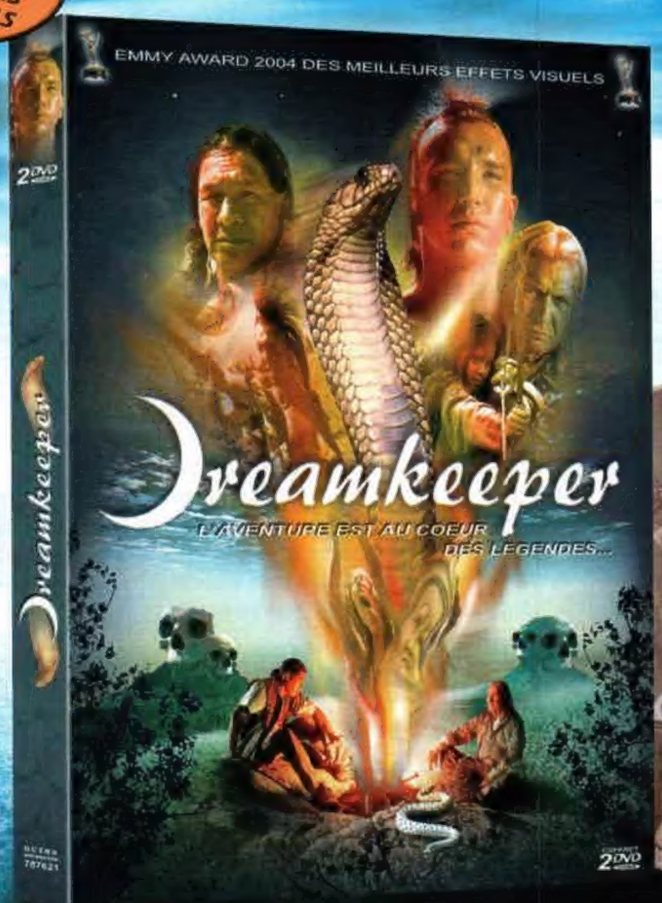
CŒUR DES LÉGENDES

Des paysages magnifiques, des légendes magiques qui changeront un homme à tout jamais...

Par le réalisateur de MERLIN :
Steve Barron

Old Pete Chasing Horse, est le "conteur" de la réserve Pine Ridge. Il a presque cent ans, et c'est son devoir de transmettre les légendes de son peuple, pour que celles-ci perdurent. Shane, son petit-fils de 17 ans, qui fait partie d'un gang, part avec lui au Nouveau-Mexique, et va ainsi profiter de la sagesse des histoires, que son grand-père va lui conter tout au long du chemin.

EMMY AWARDS 2004 DES MEILLEURS EFFETS VISUELS



DIGIPACK 2 DVD

BONUS

- MAKING OF VOST
- INTERVIEWS
- BIOGRAPHIES
- LIEN INTERNET
- FILMOGRAPHIES
- BANDES ANNONCES HALLMARK
- GALERIE PHOTOS

DISPONIBLE LE 2 FEVRIER 2005

G.C.T.H.V. DISTRIBUTION

À + GODZI !

Lorsque Godzilla apparut pour la première fois sur les écrans, le 3 novembre 1954, dans le film homonyme d'Inoshiro Honda, la Toho, studio à l'origine du projet, était loin de s'imaginer que, 50 ans plus tard, leur créature serait toujours présente, avec 28 films, un remake hollywoodien et des tonnes de produits dérivés au compteur. Et qu'elle élargirait son public au point de devenir la mascotte des plus jeunes. Car le film d'origine, malgré ses effets spéciaux rudimentaires qui en font aujourd'hui tout le charme, ne leur était pas franchement destiné. En effet, replacé dans son contexte, et à condition de lire un minimum entre les lignes, **Godzilla** apparaît alors comme un film véritablement terrifiant, qui nourrit plus volontiers la peur et la paranoïa des spectateurs que leur euphorie. Car Godzilla est un enfant de la guerre, un lézard qui a muté après avoir été exposé aux radiations provoquées par les essais nucléaires pratiqués par l'armée américaine. Et le film d'Inoshiro Honda de renvoyer directement à Hiroshima et à Nagazaki, et donc à la psychose de la bombe atomique, notamment au travers de scènes longues et bouleversantes où la caméra pénètre dans les hôpitaux et nous montre des familles entières de citadins japonais marquées dans leur chair par les ravages atomiques du monstre. Des images saisissantes, qui ne manquent pas d'évoquer celles des reporters qui filmèrent les rescapés de la tragédie nucléaire en 1945. Bien entendu, dans cette histoire, il ne faut pas oublier les États-Unis, alors grand ennemi du Japon, qui, 10 ans avant la sortie du film de Honda, avaient fait de ce pays un martyr. N'empêche, quelle ironie donc de retrouver, quelques années plus tard, un studio hollywoodien chapeauté par des Japonais, en l'occurrence Sony Pictures, aussi étroitement et financièrement lié à la franchise depuis leur propre remake, orchestré par Roland Emmerich en 1998. Mais sans cet apport, la Toho aurait-elle réussi à monter un projet aussi colossal que **Final Wars**, film-anniversaire censé être le dernier épisode de la saga ? Un film de 2 h 10 mis scène par Ryuhei Kitamura, réalisateur de **Versus** et **Azumi**, qui regroupe tous (oui, TOUS) les monstres des 27 précédents films, ainsi que les acteurs encore vivants. **Final Wars** pourrait donc en effet faire office de film-testament.

C'est à cette occasion, pour fêter les 50 années de gloire du monstre nippon, même si elles sont parsemées de hauts et de bas (surtout récemment, comme vous l'explique très bien Julien Dupuy au détour de son article "Requiem pour un monstre", que vous pouvez lire en page 42), qu'on a décidé de vous concocter un petit dossier rétrospectif qui fait avant tout office de bilan, motivé et alimenté comme il se doit par une preview du dernier film (Julien Sévéon vous en parle en long et en large à partir de la page 34). Pour un dossier anniversaire, on est un peu à la bourre (genre seulement de trois mois), je vous l'accorde. Mais c'est parce qu'on préférait attendre d'avoir vu **Final Wars**, sorti seulement mi-décembre au Japon. On est donc à moitié pardonné, non ? Surtout que Godzilla n'avait pas eu droit aux honneurs d'une couverture de Mad Movies depuis le numéro 16 (eh oui, ça date), ni d'un article conséquent depuis la sortie des premiers films en VHS chez HK Vidéo en 1997 (voir numéro 106). On peut donc dire que ça s'imposait...

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com), Alexandre Bustillo, , Manuel Colombier, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Fausto Fasulo, Olivier Galliano, Maël Le Mée, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Guillaume Richard, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.

Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 **Tél. :** 01 44 84 85 29

Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, AS Communication, BCG, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Myriam Bruguière, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Marquita Doassans, Blanche-Aurore Duault, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Etienne Lerbret, Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Aude Thomas.

Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.

Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **La Montagne du dieu cannibale** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 14,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

OJD PRESSE PAYANTE 2003

Imprimé en France/Printed in France

CHANGER UNE CHOSE... CHANGE TOUT.

L'Effet Papillon

PAR LES AUTEURS DE DESTINATION FINALE 2

ÉDITION COLLECTOR 2 DVD

DVD 1 : VERSION CINÉMA

- Le film en VF 5.1 DOLBY DIGITAL (en 5.1 EX sur la version Director's Cut) et VF 5.1 DTS / en VO 5.1 DOLBY DIGITAL EX
- Les sous-titres français et anglais • Les chapitres

LES SUPPLÉMENTS

- LA THÉORIE DU CHAOS : quel impact dans notre société ? Le point de vue de spécialistes (9 mn / vost)
- LE VOYAGE DANS LE TEMPS au cinema (14 mn / vost) • LA GENÈSE DU FILM (18 mn / vost)
- LES EFFETS VISUELS (16 mn / vost) • LES COMPARAISONS STORY-BOARDS / FILM (6 mn / vost)
- LES SCÈNES COUPÉES ET ALTERNATIVES avec ou sans commentaire audio (8 mn / vost) • LES BANDES-ANNONCES (vf / vost)

DVD 2 : VERSION DIRECTOR'S CUT

- Le film en VF et en VO • Les sous-titres français et anglais • Les chapitres

LES SUPPLÉMENTS

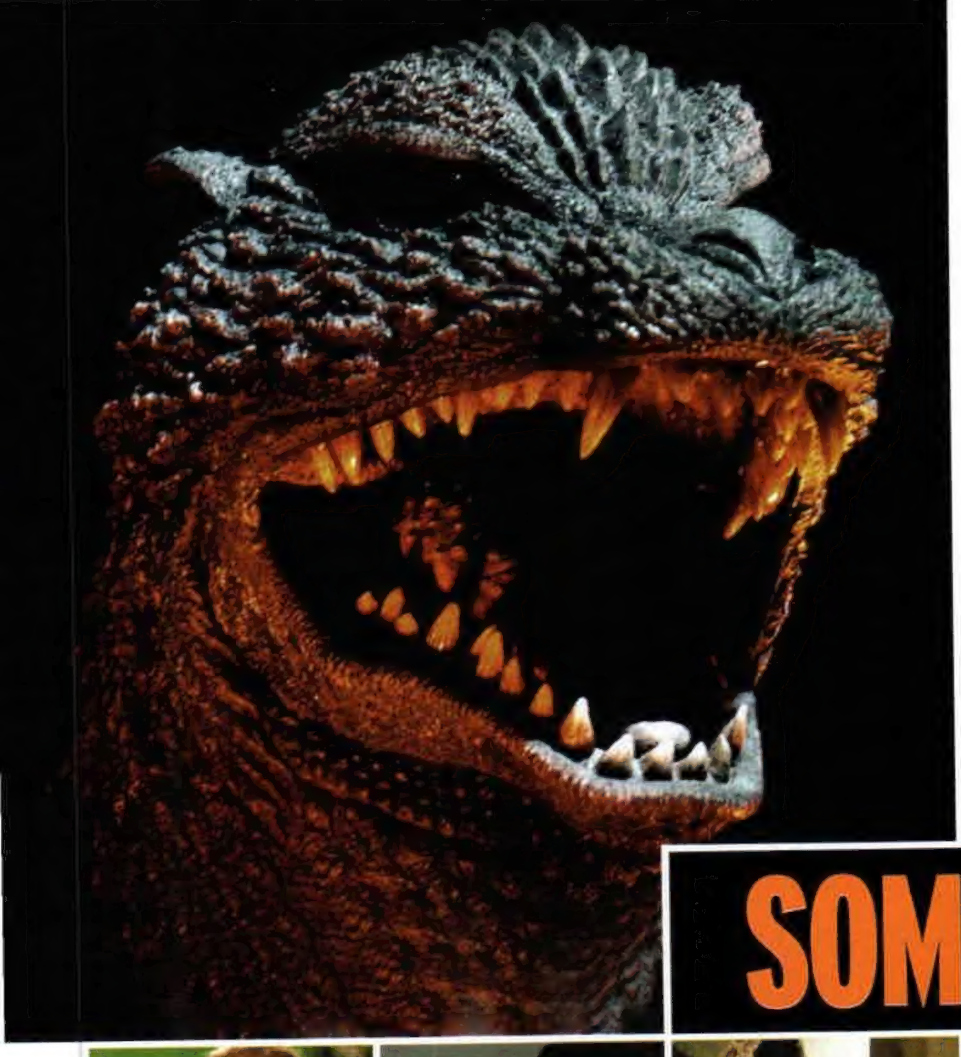
- LE COMMENTAIRE AUDIO de Eric Bress & J. Mackye Gruber, co-scenaristes et co-réalisateurs (vost)
- INFOS ET ANECDOTES (vost)

ÉGALEMENT EN ÉDITION PRESTIGE 1 DVD

DISPONIBLE LE 20 JANVIER

mcm · METROPOLITAN FILM & VIDEO · NEW LINE CINEMA · 20 minutes · TF1 VIDEO · LYCOS.fr

DTS et le logo DTS Digital Sound sont des marques de Digital Theater Systems, Inc. Dolby et "2" sont des marques déposées de Dolby Laboratories Licensing Corporation.



Bustille serait en première ligne pour en parler. Pendant que celui-ci s'active sur sa critique et le compte-rendu des meurtres commis par la poupée serial killer tout au long de sa prolifique carrière, le petit Dupuy lui choure sa place pour aller interviewer le papa de Chucky, Don Mancini himself, cette fois-ci improvisé réalisateur.

64 ASSAUT SUR LE CENTRAL 13

Jean-François Richet est enfin parvenu à monter son projet de remake de Assaut et le résultat attaque nos écrans ce mois-ci. Selon Yannick Dahan, fondateur de l'amicale des remakes de John Carpenter, y'a pas de quoi oublier l'original, mais ça reste néanmoins une petite surprise aussi bourrinante que vide de substance. Le syndrome **L'Armée des morts** ? On dirait bien...

SOMMAIRE 172

Le Fils de Chucky

Constantine

Danny the Dog

34 GODZILLA FINAL WARS

2004 aura à la fois marqué les 50 ans du plus célèbre des monstres japonais, mais également la fin de son règne puisque la Toho souhaite que ce **Godzilla Final Wars**, qu'elle a confié au barré Ryuhei Kitamura soit le dernier film de la saga. De quoi faire pleurer le plus dur d'entre nous, surtout ce brave Julien Sévéon qui a vu ce film anniversaire/testament au Japon et nous ramène une preview atomique !

42 DOSSIER : GODZILLA

Et un enterrement, ça se célèbre dignement : voilà donc pourquoi l'homme qui a toujours voulu se faire écrabouiller la cahouète sous le pied de Godzi, Julien Dupuy, se permet un gros récapitulatif de la carrière du lézard et de ses acolytes tandis que Sévéon revient sur tous les monstres qu'il a inspiré (Godzi hein, pas Dupuy !). Bref, huit pages sur une certaine idée du film de monstre qui font plaisir à lire, bordel !

50 CONSTANTINE

Marc Toullec ne fume pas, ne boit pas, n'a jamais combattu des démons et d'ailleurs, il ne doit même pas croire en Dieu, alors bon... Pourquoi, dans ce cas-là, lui a-t-on confié la preview de **Constantine**, adaptation du comics ***Hellblazer***, comme son nom ne l'indique pas ? Et ben parce que cela fait des années qu'on essaye de le dévergonder l'ami Toullec, donc on s'est dit que c'était l'occasion de le voir se lancer dans le journalisme gonzo en appliquant les méthodes du héros du film, mais peine perdue, le monsieur avait l'air parfaitement sobre et radieux quand il nous a ramené son texte à la rédac !

54 LE FILS DE CHUCKY

Après des années de development hell, le cinquième opus de la saga Chucky déboule enfin sur nos écrans et il était évident que le père La

68 DANNY THE DOG

Et pendant que ça bourrine du côté de Dahan, Moïssakis en profite pour s'imposer sur **Danny the Dog**, l'autre film de bananage du mois. Et ouais, les bourrins restent les mêmes chez Mad Movies et le père Stéphane nous assure qu'en termes d'arts martiaux, cette dernière production Besson vaut largement le coup d'œil, ce qui s'avère être un exploit chez le producteur des **Taxi** et autres **Wasabi**. Pour apporter des preuves face aux lecteurs incrédules, il a même été interviewer le réalisateur grandement responsable de la chose et s'est fait bastonner par Jet Li pour se faire entendre ! Gonzo journalisme, quand tu nous tiens !

74 INTERVIEW CARRIÈRE : PAUL SCHRADER - 2ÈME PARTIE

Comme annoncé le mois dernier, l'interview carrière de Paul Schrader continue de plus belle dans un échange vivifiant entre le réalisateur de l'autre version de **L'Exorciste** au commencement et Fathi Beddiar, l'homme qui pose des questions plus vite que son ombre. Au programme, **Taxi Driver**, **Blue Collar**, **Hardcore** et autres joyeusetés qui sentent bon la joie de vivre !

80 RESIDENT EVIL 4

Et une preview mastard de jeu vidéo, une ! Aujourd'hui que certains films n'arrivent plus à nous coller une bonne pétoche, nier l'impact évident de la saga Resident Evil serait complètement criminel. Et pour cela, Yannick, notre hardcore gamer maison, se charge de nous rappeler l'évidence avec ce quatrième opus plus qu'attendu. Et en plus, ce petit cochon a pu y jouer en long, en large et en travers lors d'une petite visite au Japon. Enfoiré !

112 FILM DÉCRYPTÉ : LA MARQUE

Après le bal musette, la polka ! Deuxième partie de la rétro consacrée à la saga Quatermass, ce texte d'Arnaud Bordas a entièrement été rédigé pendant que l'asticot se déhanchait le popotin sans aucune honte sur de la musique russe, le fourbe ! Le rapport avec **La Marque** ? Aucun, mais on vous conseille quand même de vous mettre un morceau du même genre dans la sono pour suivre le rythme si particulier de ce décryptage tour à tour suave et sautillant. Ouais, il est chiant pour ça Arnaud, on sait...

RUBRIQUES

4 Édito
8 Courrier des lecteurs
10 Notules lunaires
18 Notules asiatiques
20 Festival
22 Dans les griffes du cinéphage
32 Avis chiffrés
33 Abonnement
85 Mad'Gazine
104 Anciens numéros
107 Fantastic Guide
114 Petites annonces

Asian Cinema
VUS ET APPROUVÉS PAR
Festival du film asiatique de Vesoul Cinémas d'Asie
DU 22 FEVRIER AU 1er MARS 2005
EN DVD LE 7 FEVRIER
FUDOH
BIRD PEOPLE IN CHINA
UZUMAKI
ST JOHN'S WORT
HAKUCHI
POSTMAN BLUES
DES CHEFS-D'ŒUVRE SIGNÉS TAKASHI MIIKE . TAKESHI KITANO . SHINYA TSUKAMOTO . KIM KI-DUK . LEE CHANG-DONG . SHOHEI IMAMURA . RONNY YU . STANLEY KWAN . FRUIT CHAN . SHIMOYAMA TEN . MAKOTO TEZUKA . HIROYUKI TANAKA . HIDEO NAKATA . TSUI HARK . MAMORU OSHII . HIGUCHINSKY ...
JIANG HU
Dr AKAGI
Asian Classics
NRJ 102.3 FM
mcm
STUDIO CANAL

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

APPAREMMENT, LA LETTRE DE KEVIN DATANT DU NUMÉRO 169 A FAIT RÉAGIR NOS LECTEURS, QUI CONTINUENT À NOUS ÉCRIRE, EN PLUS DE NOUS ENVOYER DES PETITS DESSINS FAISANT PLEURER GRANGER DE JOIE... MAIS ATTENTION, CERTAINS METTENT QUAND MÊME LE PAQUET ! AINSI, ON AURAIT BIEN AIMÉ PUBLIER LA LETTRE DE MIKAËL ADDESA CONCERNANT ALEXANDRE (LE OLIVER STONE HEIN, PAS BUSTILLO), MAIS ELLE FAIT SEPT PAGES ! LA PROCHAINE FOIS MIKE, SI TU FAIS PLUS COURT, ON VERRA CE QU'ON PEUT FAIRE...

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

L'AVOCAT DU MAD

Cher Mad Movies (ça fait intime, là, tout de suite),
Je vous écris suite à la lecture des 2 lettres incendiaires dans votre dernier numéro (171), 2 critiques qui me semblent complètement à côté de la plaque et pour le moins désagréables ! (je pense qu'il y a toujours moyen de dire ce que l'on pense de manière non offensive, surtout quand on se proclame fidèle lecteur) À plusieurs reprises, j'ai pu lire des *« Reviens JPP ! »*. N'ayant pas connu l'époque Jean-Pierre Putters, je suis sans doute mal placé pour faire la remarque, mais je trouve qu'il est insultant d'insinuer que *« tout le charme de votre revue ne tient qu'à ce monsieur »*. Il a sans doute laissé sa marque dans votre merveilleux fanzine *(il faut savoir que nous sommes passés pros depuis plus de 20 ans mon coco, quand même !)*, mais de là à vous traiter de cancres, il y a une marge ! Ensuite, je remarque des réflexions à la con, passez-moi l'expression, sous-entendant que vous avez aimé un film apprécié aussi par Bush (et moi, je me lave le cul avec le même savon que Pinochet !) et, de façon générale, on vous reproche d'avoir aimé tel film et pas l'autre, ce qui est tout de même un peu fort *(ouais, surtout que George W. a appelé à la rédac pour nous dire qu'il n'a pas apprécié le traitement accordé à* **Blade : Trinity**, *un film pourtant à son goût)* ! Vous êtes sans doute ma Bible, par votre ouverture d'esprit indéniable et vos critiques, qui sont toujours excellemment argumentées (même quand je ne suis pas d'accord avec vous, j'accepte votre point de vue !). Je pourrais longuement continuer à chanter vos louanges, mais je terminerais en vous remerciant d'être les seuls à me donner l'envie de découvrir d'autres films ! (sans oublier le fait que vous mettez en avant des films ignorés par la presse conformiste) C'est grâce à vous que j'ai découvert des réals tels qu'Alex de la Iglesia, Ryuhei Kitamura, Éric Valette, Frank Henenlotter, etc. Ainsi, moi je dis, je hurle, VIVE MAD MOVIES, car au sein de la presse ciné, vous restez les meilleurs, les esprits libres, les vrais amoureux !
D'autre part, je voulais signaler que depuis maintenant 5 ans, je réalise des films amateurs avec l'aide de mes amis. J'ai donc pris comme décision, grâce à leurs encouragements, d'aller au bout de mes rêves (et de mon amour pour le ciné), en débutant, au mois d'octobre, la réalisation d'un film fantastique très ambitieux : **Le Chant des ogres** *(tu sais, maintenant, ils chantent plus trop, ils pètent !)*. Ce film est un concentré de tout ce que j'aime, tout ce que je retrouve dans vos lignes : du vrai fantastique sincère, avec un monstre qui a de la gueule, des duels sauvages, une romance surréaliste, de l'humour (jamais par rapport au genre), du gore, une mise en scène inventive et un scénario qui ne perd pas son temps ! *(ah ouais, pardon, rien à voir avec* **Shrek**, *donc...)* Pour plus d'infos, jetez-vous sur la page de mon site consacrée à ce tournage : http://nokthib2.free.fr/leslosers3/making.htm
Amicalement vôtre,

Olivier Laval (Belgique)

Cher Olivier,
On peut dire qu'en bientôt 33 ans d'existence, Mad Movies a toujours été la cible de lecteurs mécontents, tout comme il en a conquis beaucoup d'autres. Dans l'absolu, on ne pense pas que l'orientation du magazine ait tellement changé depuis que JPP en a cédé les droits, on constate juste avec le temps une évolution certaine parallèlement aux mœurs du cinéma de genre. La seule chose que l'on puisse avancer avec certitude, c'est que le magazine est toujours fait par une équipe de passionnés qui se bouffent du cinoche à longueur de journée. L'un des avantages (ou des désavantages, c'est selon), c'est qu'on passe le temps à se bouffer le nez sur des films, genre Moïssakis et Dupuy sur **Man on Fire** *ou encore Fausto et Bordas sur* **L'Empreinte de la mort**, *par exemple, tu vois le genre... Ce qui revient à dire qu'on passe notre temps, comme tous les passionnés de cinoche, à parler de cinoche, justement. Et il nous semble que c'est précisément ce que font nos lecteurs, quand ils nous écrivent pour nous faire part de leur mécontentement sur un film que l'on a apprécié et eux non, ou vice-versa. Maintenant, on n'est pas aussi ouverts que tu l'entends, parce qu'on a décidé que le prochain qui nous faisait chier sur nos goûts cinématographiques, on le truffe de pruneaux, y compris dans le cul ! (et celui qui trouve de quel film sort cette fabuleuse réplique gagne une sucette) Sinon, bon courage pour ton film et n'hésite pas à nous envoyer une copie une fois que tu l'auras fini, Bordas a toujours voulu voir* **Shrek 3** *(et paf, là, tu nous écris pour nous engueuler, tu vois, ça marche bien ce truc en fait) !*

PACK-MAN

Bonjour tout le monde,
Je voulais juste savoir si d'autres packs « Mad Movies Culte » comme celui avec **L'Abîme des mort-vivants**, **Le Lac des morts-vivants** et **Une vierge chez les morts-vivants** sont prévus *(non, parce que les morts-vivants en ont eu marre qu'on squatte chez eux et qu'on ramène nos copines, donc non...)*. Si d'autres packs sont en prévision, pourriez-vous en faire au moins la pub dans le mag ? Je voulais savoir aussi pourquoi ledit pack est le huitième ? Est-ce qu'il y en a réellement eu 7 autres avant ? Quel en était le contenu ? J'espère que vous pourrez répondre à mes questions, ce serait super sympa. Voilà, félicitations pour votre mag toujours aussi passionnant et bonne continuation.

Sylvain Delmont (Caluire)

P.S. : J'envoie aussi une photocopie d'un croquis que j'ai fait de Damien Granger à partir de sa présentation du **Retour de la créature du lagon** (d'ailleurs, si jamais il a le temps de refaire la présentation des B Movies ou d'en charger un de ses collègues, ça serait bien). J'espère qu'il y a une petite ressemblance et que ça lui fera plaisir.

Cher Sylvain,
Les précédents packs Mad Movies concernent en fait à chaque fois un assemblage de trois DVD déjà parus avec le magazine (genre **Patrick + Le Survivant d'un monde parallèle + Le Corps et le fouet**). *Sinon, on peut te confirmer de source sûre (puisqu'on l'a vu), que ton*

dessin a fait pleurer Big Dam Granger, même si ce dernier s'en défend avec les arguments suivants : « Nan, mais les gars, j'ai une poussière dans l'œil en fait, c'est rien. Et puis ce bouclage qui n'en finit pas, c'est éreintant psychologiquement parlant, vous comprenez pas... Et puis non, en fait, je suis surtout inquiet parce que j'ai pas encore préparé mes valises pour Gérardmer, donc bon, voilà quoi... Non, mais bon, vous comprenez rien les mecs, y'a un lecteur qui m'a dessiné quoi, vous êtes jaloux, c'est tout. De toute façon, à part ce brave Sylvain, y'a que ma mère qui arrive à me comprendre, donc laissez tomber ! ». Voilà, et sur ce, il nous a dit qu'il avait besoin de se retirer pour se repoudrer le nez, donc oui, on peut dire que ta vision de lui « façon Crumb » lui a fait de l'effet !

UNE BALLE DE 9MM NE PUNIT PERSONNE. PAR CONTRE, UN FORET DE 18MM, C'EST DEJA MIEUX...

THE PUNISHER

ORIGINAL STORY BY GARTH ENNIS AND JIMMY PALMIOTTI

INCARNEZ LE PUNISHER, ET CROISEZ SUR VOTRE CHEMIN D'AUTRES PERSONNAGES CONNUS DE MARVEL.

JAMAIS PUNIR UN CRIMINEL N'A ÉTÉ AUSSI VIOLENT, GORE ET FUN. ÂMES SENSIBLES, ÉVITEZ DE CROISER FRANCK CASTLE.

PLUS DE 100 FAÇONS D'UTILISER L'ENVIRONNEMENT POUR INTERROGER, PUNIR, ET BIEN REMPLIR VOS JOURNÉES...

www.thq.com/punisher

18+

MARS 2005

PlayStation.2

MARVEL

PC CD-ROM SOFTWARE

XBOX

©2004 THQ Inc. MARVEL, The Punisher and the distinctive likeness(es) thereof are trademarks of Marvel Characters, Inc. and are used with permission. ©2004 Marvel Characters, Inc. All Rights Reserved. www.marvel.com. The Punisher is produced under license from Marvel Characters, Inc. Volition, Inc ®. THQ and their respective logos are trademarks and/or registered trademarks of THQ Inc. All Rights Reserved. Developed by Volition, Inc. All other trademarks, logos and copyrights are property of their respective owners. "PlayStation" and the "PS" Family logo are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. Microsoft, Xbox and the Xbox logos are either registered trademarks or trademarks of Microsoft Corporation in the United States and/or other countries and are used under license from Microsoft.

THQ

www.thq.com

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ À Mad, on aime bien Matthew Hastings depuis **Decoys**, son sympathique monster-movie, mélange d'**American Pie** et de **La Mutante**. On attend donc impatiemment **Bloodsuckers**, son nouveau méfait produit pour 1,7 millions de dollars par Sci-Fi Channel et Nu Image. L'histoire se déroule en 2205 (Henri Salvador aura 288 ans et chantera toujours) sur une planète Terre entièrement pillée de ses ressources naturelles (jusqu'ici, c'est tout sauf de la fiction) que s'apprêtent à achever des vampires venant des limbes du cosmos (et là, d'un coup, c'est du Norbert Moutier). Chez les humains, la riposte s'organise. Et la riposte, c'est Leanne Adachi (la gonzesse qui se fait becqueter sur les toilettes dans **Un cri dans l'océan**), les frères Michael et Peter Deluise (***21 Jump Street***) et la délicieuse A.J. Cook qui, après **Ripper**, **Wishmaster 3** et **Destination finale 2**, confirme bien qu'elle est l'une des nouvelles égéries du genre.

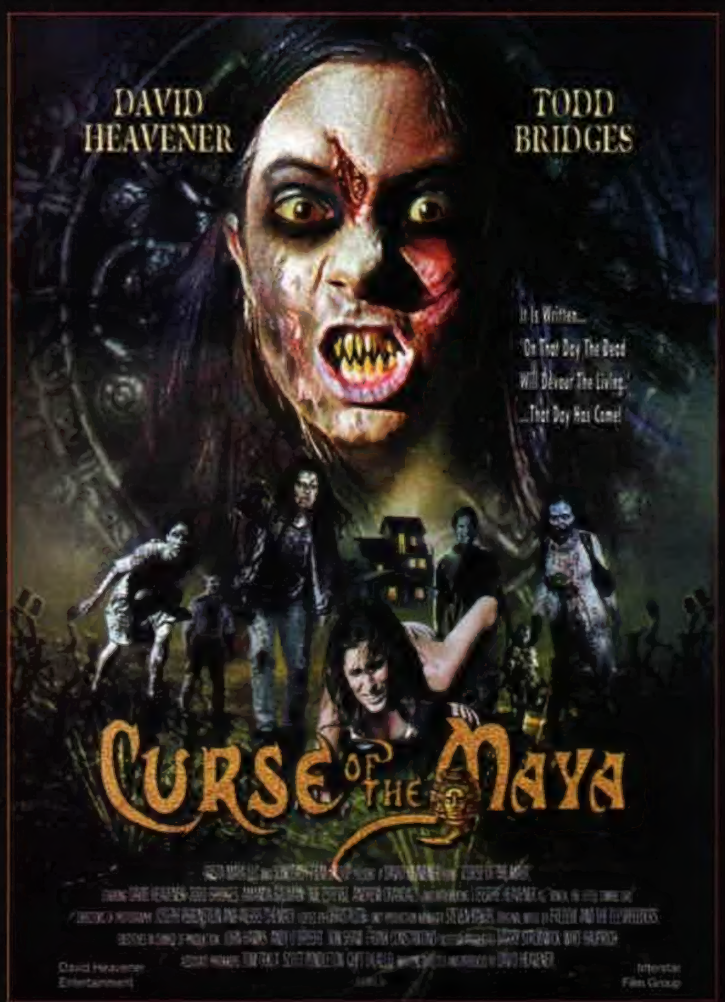
■ **Curse of the Maya** est le douzième film de David Heavener. Son premier ? **Outlaw Force**, qu'il réalise en 1987. Suivront, entre autres, **Angel Blade**, **Dragon Fury**, **Eye of the Stranger** ou plus récemment, **Psycho Weene**. Rien de transcendant certes, mais une filmo suffisante pour se démarquer du lot, surtout que David Heavener poursuivra toujours en parallèle une carrière d'acteur (**The Catcher**, **Rock n' Roll Cops 2**, **Kill or Be Killed**…) qui lui permettra de se faire remarquer des accros de direct-to-video. **Curse of the Maya** (qu'il écrit, produit et réalise) commence dans un asile psychiatrique où réside la belle Renee (Amanda Bauman). Guérie et fraîchement maquée avec son médecin, Renee part se reposer dans un coin reculé, là où reviennent à la vie des fermiers mayas massacrés sans raisons par la populace voisine (« *Enculés de fafs !!* » Oula, calmos Sévéon !). Outre Heavener qui s'octroie l'un des rôles principaux, on retrouve au générique Todd Bridges (**Gangstaz**, **Hollywood Horror**), Joe Estevez (le plus jeune frère de Martin Sheen, dont c'est ici la deuxième collaboration avec David Heavener après **Eye of the Stranger**) et cette vieille trogne de Richard Moll (**Scary Movie 2**, **Spiders 2**). Ready to die gentlemen ?

■ Ancienne petite gloire aujourd'hui déchue du direct-to-dans ta face, Gary Daniels continue de tourner, contre vents et marées. Et **Reptilicant**, son 36ème film, pourrait bien le rappeler à la mémoire d'un

KING KONG NOTRE AMI LA BÊTE

On a beau se creuser la tête, on ne voit pas comment le remake de **King Kong**, que finit de tourner Peter Jackson actuellement, pourrait être raté. Les gages de qualité ne cessent en effet d'abonder depuis la mise en chantier du projet. Tout a commencé avec la passion pour le chef-d'œuvre de Schoedsack et Cooper qui sous-tend l'œuvre du Néo-zélandais depuis **Bad Taste** : de sa fascination pour le gigantisme à son amour des monstres, en passant par la structure de ses films qui, bien souvent, connaissent une relance inespérée de l'action au milieu du métrage, à l'image de l'invasion de New York par le gorille géant intervenant après une première partie conçue en soit comme un film d'aventure complet. Il y a eu ensuite ce premier scénario signé Walsh et Jackson, peu avant l'abandon du remake par Universal suite à l'échec public de **Fantômes contre fantômes**. Même si le script a été remanié depuis en compagnie de Philippa Boyens, ce premier jet était déjà une incroyable réussite, parvenant à surprendre les connaisseurs les plus pointus du film originel tout en respectant le matériau de base. Enfin, il y a toute l'infrastructure de production et l'équipe technique déjà éprouvée sur **Le Seigneur des anneaux** pour qui ce projet, pourtant monumental, risque de n'être qu'une partie de plaisir après les six ans passés sur l'adaptation de la trilogie de Tolkien. Et si tout cela ne parvient pas à vous rendre chaud-bouillant, allez donc visionner les mini-reportages diffusés sur www.kongisking.net depuis le début du tournage. Vous allez voir, c'est imparable.

Julien DUPUY

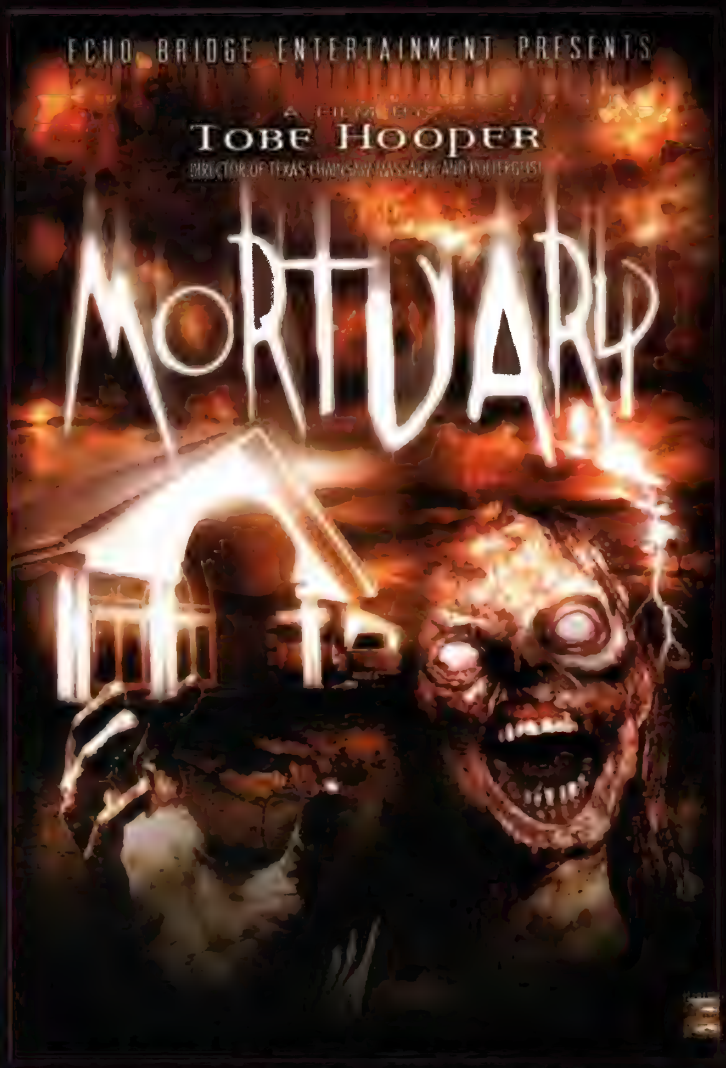


LA GUERRE DES MONDES ENGAGEZ-VOUS !

Nouvelle adaptation du classique d'H.G. Wells, **La Guerre des mondes** réunit une fois de plus, trois ans après **Minority Report**, Tom Cruise et Steven Spielberg, et risque de s'imposer sans peine comme LE blockbuster de l'année. Le scénario, que l'on doit à David Koepp (**Jurassic Park**, **Mission: Impossible**), réactualise le bouquin de Wells et déplace donc son intrigue de l'Angleterre victorienne aux États-Unis de ce début de 21e siècle. Un contexte moderne dans lequel une famille se débattra au milieu de la débâcle humaine consécutive à une invasion massive d'extraterrestres hostiles. Enclenchée subitement vers la fin de l'été 2004, suite à l'ajournement des tournages de **Mission: Impossible 3** et de **Vengeance** (le projet de Spielby sur les attentats des J.O. de Munich en 1972), la production s'est vu nantie d'un budget colossal (entre 150 et 200 millions de dollars), justifié notamment par la visualisation de nombreuses scènes de destruction à grande échelle, dont le tournage a nécessité la réquisition de plusieurs quartiers du New Jersey. ILM s'occupe des effets visuels, en particulier de ceux concernant les envahisseurs et leurs machines infernales. Le casting comprend Miranda Otto (**Le Seigneur des anneaux**), la petite Dakota Fanning (**Man on Fire**), Tim Robbins et Tom Cruise bien sûr, qui risque de se faire des roustons en or massif puisqu'il touchera 10 % des recettes mondiales du film plus un intéressement sur les ventes de jeux vidéo et autres licences lucratives (oui, c'est du jamais vu). En France, comme dans le reste du monde, la mobilisation est prévue pour le 29 juin 2005. Arnaud BORDAS

paquet de bisseux tant le sujet, malgré d'évidentes similitudes avec **Predator** et **The Thing**, nous excite les papilles. Meilleur profiler du FBI, Gary est envoyé sur l'îlot d'Alcatraz où des chercheurs de trésors sont retrouvés atrocement mutilés. La faute à qui ? Au Reptilicant bien sûr, insatiable alien glouton (genre qui mange des rillettes d'humain en se brossant les dents) et polymorphe, n'hésitant pas à se transformer en tout et n'importe quoi pour attraper ses victimes (c'est bizarre, j'ai l'impression que cette porte me regarde). Premier film de Desi Singh pour le compte de Ciné Excel Entertainment (**Capital Punishment**, **Internetrix**), **Reptilicant** ne devrait pas tarder à sortir en zone 1. Pour chez nous, ce n'est hélas pas pour tout de suite. Quelle misère…

■ Même si beaucoup le considèrent à tort comme définitivement out, **Tobe Hooper** n'arrête plus de tourner. Après le sympatoche mais dispensable **ToolBox Murders**, il s'attaque à **Mortuary**, d'après un script de Jace Anderson et Adam Gierasch, les deux scénaristes de Nu Image qui s'étaient retrouvés durant une



semaine tous frais payés dans les locaux du FBI pour avoir anticipé les événements du 11 septembre avec **Air Panic**. Une histoire a priori des plus classiques (ben ouais, ils ne sont pas nazes Anderson et Gierasch, ils ne prennent plus de risques…), narrant les déboires d'une famille migrant dans un bled paumé après avoir hérité d'un funérarium soi-disant maudit. Actuellement en post-production, **Mortuary**, qui est notamment produit par Evan Katz (**Homesick**), est annoncé comme le grand retour du réalisateur de **Massacre à la tronçonneuse** à l'horreur pure. Si l'on en croit les premiers visuels (les zombies putréfiés confectionnés par Dean Jones), y'a fort à parier que Tobe Hooper réussira son coup.

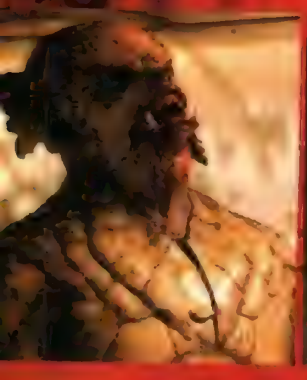
■ Candyman aux abonnés absents depuis des lustres après un troisième épisode calamiteux, Tony Todd a donc du temps libre et peut cachetonner tranquille dans une tripotée de séries Z. Habituellement cantonné à d'aimables cameos, il remonte en haut de l'affiche en interprétant le rôle-titre de **Shadow**, sorcier vaudou de son état lançant son armée de condamnés à mort ressuscités contre une prison de femmes (Oh Granger ! C'est toi qui a écrit le scénar ou quoi ?). Ça s'annonce corsé en tout cas. Premier film occidental de Derek Wan (directeur de la photo sur **Fist of Legend**) d'après un script de Michael Gingold (acteur dans **Toxic Avenger 2** et **3**, scénariste de **Leeches** et de **Ring of Darkness** de DeCoteau) et produit par les responsables de **Flesh for the Beast**, **Shadow** sera donc joliment éclairé et, on l'espère, aussi bien

CHUPACABRA TERROR LE DIABLE DES CARAÏBES

APRÈS NESSIE, BIG FOOT OU ENCORE LE WENDIGO, LE TERRIBLE CHUPACABRA FAIT DE NOUVEAU PARLER DE LUI. ALORS, FOLKLORE OU RÉALITÉ ? VA FALLOIR DÉCONGELER MULDER ET SCULLY POUR LE SAVOIR...

Etrange légende urbaine que celle du Chupacabra. Depuis plus d'une décennie, les habitants de l'île de Porto Rico constatent le décès de centaines d'animaux tous vidés de leur sang. Certains prétendent qu'il s'agit là du Chupacabra (« le suceur de chèvres), être hybride dont l'apparition coïnciderait avec celle de nombreux ovnis dans le ciel des Caraïbes. D'autres assurent enfin que la creature se serait échappée de la zone 51 dans les années 60. Mystère, mystère... Le cinéma récupère le bébé dès 1996 avec deux films mexicains et un faux documentaire. Suivront un Z signé Don G. Jackson (**Guns of El Chupacabra**), un Joe Castro (**Legend of El Chupacabra**), un certain **Bloodthirst**, et dernièrement une production York Entertainment (**El Chupacabra**). Realise par John Shepphird (**Blood Money**), **Chupacabra Terror** (titré parfois **Chupacabra Dark Seas**) tente de nous faire croire à la véracité de la légende tout en s'appuyant sur un scénario débridé allégrement pompé sur celui d'**Un cri dans l'ocean**. Capturé sur son île par un biologiste spécialisé dans les monstres mythologiques, le Chupa est embarqué sur un luxueux paquebot en partance pour les Etats-Unis. Evidemment, il se fait la malle et transforme rapidement le bateau en garde-manger. L'U.S. Marshall Thompson (Giancarlo Esposito, **Creature**) et le commandant de bord (John Rhys-Davis, toujours aussi hmgant) sont rapidement distancés par le glouton et appellent donc en renfort une unité spéciale de la Navy. Un pitch prometteur. Le Chupa lui aussi promet, puisqu'une tripotée de pros s'affairent derrière lui pour le rendre crédible à l'écran. Richard Redlefsen (**Saw**, **Jeepers Creepers 2**), Ken Niederhammer (élève de Rick Baker) et le pro Mark Viniello sous le costume, c'est plutôt pas mal pour une petite série B diffusée sur Sci-Fi Channel le 29 janvier dernier. En espérant qu'Allouch ait pensé à l'enregistrer. Comment ça t'as plus de magnétoscope?? Putain de ricains...

Alexandre BUSTILLO



interprété par Lee Burkett (**Kate et Leopold**, moi j'aime bien ce film, c'est mon côté Harlequin). Sergio Jones (**Flesh for the Beast**) et Andrea Langi (**Killer Instinct**).

■ Je ne sais pas si vous vous rappelez, mais le **Une nuit en Enfer** de Rodriguez a failli s'appeler **Titty Twister** dans notre beau pays, avant que le distributeur, frappé d'un éclair de lucidité, ne se ravise pour un titre, comment dire… beaucoup moins pourri. Pourtant, **Blood Dancers** aurait pu s'appeler ainsi lui aussi, avec son histoire qui semble très inspirée du film pondu par le

Mexicain débonnaire (voire « bedonnaire »). En plus Z puisque ici, il n'est plus question de goules avides de routiers mais d'un livreur de pizzas et d'une bimbo qui s'en vont délivrer l'une de leurs copines, retenue prisonnière par trois strip-teaseuses vampires. Lui-même échappé d'une boîte de strip niçoise, Fausto (« La Grande Fafa » là-bas…) est sur le coup et attend de pied ferme ce film du newbie J.R. McGarrity, où se côtoient, entre autres, Elizabeth Hayden Grace (**Bloodgnome**), Teresa Sciortino (**Joe Killionaire**) et Shelly Varod (**Death Train**).

■ L'une des plus belles affiches des Noules de ce doux mois de février est sans conteste celle de **Ice Queen**, sorte d'ersatz congelé de **La Mutante** écrit et produit par Peter Beckwith (qui avait déjà mise quelques pesos sur **Arachnia** et **Psyclops** de Brett Piper), et réalisé par Neil Kinsella, un abonné à la comédie dramatique (**Frozen Impact**, **Landslide**), qui signe ici son premier film d'horreur. Transportant la momie de la fameuse reine du titre, un avion se crashe dans les montagnes, causant ainsi une gigantesque avalanche. Bloqué par cette dernière, un groupe de skieurs va se faire démastiquer en règle par la reine assoiffée de sang frais, revenue à la vie au contact de la neige. Pas mal comme pitch, hein? Non?! Pfff, bon allez, cassez-vous…

■ Cascadeur/chorégraphe de combats (notamment sur **Rocky 1** et **2**, **Fight Club** et **Raging Bull**), le cogneur Jimmy Nickerson tombe les gants pour les besoins de son nouveau long-métrage, le deuxième après le drame **N.B.T.** Avec **Forbidden Warrior**, il n'est plus question d'un couple qui s'entredéchire pour la garde du lave-vaisselle, mais d'heroic-fantasy qui lorgne évidemment à fond les ballons du côté du **Seigneur des anneaux**. **Forbidden Warrior** est donc le premier volet d'une trilogie consacrée à la jeune et belle Seki (ben je sais pas moi, ouvre!), seul être capable de contrôler le Gaia Za (…), un livre de sorts convoité par les forces du Mal. Marie Matiko (**La Somme de toutes les peurs**), Karl Yune (**Anacondas: à la poursuite de l'orchidée de sang**), Tony Amendola (**Blow**) et notre pote de toujours Andrew Divoff (**Wishmaster** les gars, merde, vous pioncez ou quoi?) vont donc essayer de nous faire oublier Legolas et ses copines. C'est pas gagné…

■ Un film de zoubies irlandais? Comment ça, c'est le dernier clip de U2? Même pas?? Punaise… Bon, ça s'appelle **Dead Meat** et c'est le premier long d'un certain Conor McMahon (quel conor celui-là!) n'ayant qu'un court-métrage à son actif: **The Braineater**. La cause de la contamination est ici des plus rigolotes car il s'agit ni plus ni moins du virus de la vache folle (effectivement, c'est hilarant, quel conor celui-là!) qui transforme tous les bouseux d'un p'tit village en dévoreurs de chair humaine. Une touriste espagnole (Marian Araujo, comment ça qu'est-ce qu'elle a fait d'autre? Ben, rien…) et un fossoyeur (David Muyllaert, comment ça qu'est-ce qu'il a fait d'autre? Des pâtes?) vont donc tout essayer pour ne pas finir en morceaux de barbaque.

Flashes

● Carton au box-office oblige, Takashi Shimizu se voit renquiller pour la séquelle de **The Grudge**, toujours produite sous la bannière Ghost House Pictures avec la bénédiction de Saint Raimi bien sûr. Bon Takashi, t'en n'as pas marre de refourguer toujours la même came?

● Clark Johnson, réal de **S.W.A.T.**, se prépare à tourner **The Sentinel**, un thriller politique adapté du roman homonyme de Gerald Petievich, ex-agent des Services Secrets et coscénariste de **Police Fédérale Los Angeles** de William Friedkin. Le film sera produit par Michael Douglas, le casting devrait compter sur la présence de Kiefer Sutherland et de Kim Basinger.

● Après **La Guerre des mondes**, Spielberg s'attaquera à la vie d'Abraham Lincoln, repoussant alors une nouvelle fois l'excitant projet **Vengeance**. Sous les traits du président, on retrouvera Liam Neeson, déjà dirigé par le maître dans **La Liste de Schindler**.

● Bustillo frétille d'avance devant le pitch de **Stay Alive**, produit par McG (comment ça du coup il frétille moins ?), où une bande de teenagers accros à un jeu en ligne tombent comme des mouches, à l'image des personnages qu'ils tuent dans ce même jeu. Attention Dahan, lâche ta manette!

● Et de 9! Myers est sur le chemin du retour pour un 9e opus où le grand ouf masqué se voit enfermé dans un pénitencier psychiatrique haute sécurité. Tous les fucked-up du coin sont à ses côtés, la concurrence sera donc rude! **Halloween 9: Asylum** devrait être réalisé par l'excellent Shion Sono (**Suicide Club**), faisant ainsi ses grands débuts aux States.

● Ça y est, c'est (enfin) signé ! Bruce Willis sera l'interprète principal de **Solace** (que devait réaliser Paul Verhoeven il y a quelques années). C'est finalement Gary Fleder (**Le Maître du jeu**) qui devrait le remplacer, sous toute réserve de changement. Dans ce thriller fantastique à la **Seven**, Willis incarnera un médium qui aide le FBI à traquer un serial killer insaisissable. C'est New Line qui produit.

INTERVIEW DE KENNETH J. HALL À PROPOS DE THE HALFWAY HOUSE ET DE LA FRIGHT FILM FACTORY

SCÉNARISTE SUR DE NOMBREUSES SÉRIES B DANS LES ANNÉES 80 (**THE TOMB, NIGHTMARE SISTERS, TERROR NIGHT, DR ALIEN...**) ET RÉALISATEUR D'**EVIL SPAWN** POUR FRED OLEN RAY ET DE **GHOST WRITER** POUR DAVID DeCOTEAU, KENNETH J. HALL OPÈRE ACTUELLEMENT SON GRAND RETOUR SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE AU TRAVERS DE SA NOUVELLE SOCIÉTÉ: LA FRIGHT FILM FACTORY. PREMIÈRE OFFENSIVE : **THE HALFWAY HOUSE**, UN AUTHENTIQUE FILM D'EXPLOITATION QUI COMBINE MONSTRE CAOUTCHOUTEUX, FILLES DÉNUDÉES ET EFFUSIONS DE SANG À GOGO. MARY WORONOV DOMINE LA DISTRIBUTION EN RELIGIEUSE MALÉFIQUE À LA TÊTE D'UN CENTRE DE RÉINSERTION PAS TOUT À FAIT COMME LES AUTRES... UN CENTRE OÙ LES JEUNES DÉLINQUANTES SERVENT AVANT TOUT D'OFFRANDE À UNE DIVINITÉ MONSTRUEUSE ET TENTACULAIRE, QUI A ÉLU DOMICILE DANS LA CAVE DU BÂTIMENT. UN FILM TOTALEMENT LOUFOQUE, TRÈS FUN, QUI VIENT DYNAMITER LE PAYSAGE ACTUELLEMENT QUELQUE PEU MOROSE DE LA SÉRIE B CALIFORNIENNE.

Dans les années 80, vous avez travaillé avec les leaders de la série B, puis vous avez littéralement disparu de la circulation. Pourquoi ?

Au début des années 90, aux États-Unis, le marché de la vidéo s'est effondré. Ceux qui s'étaient fait une certaine réputation ont continué à faire des films, mais en ce qui me concerne, j'avais surtout été scénariste et réalisateur de commande jusque-là, et je commençais donc tout juste à monter mes propres projets. Et lorsque je suis arrivé sur le marché, c'était trop tard, plus personne n'achetait quoi que ce soit. Même Fred Olen Ray et David DeCoteau ont souffert de cette situation. J'en ai eu également marre de voir les films pour lesquels j'avais travaillés en tant que scénariste ne pas donner le résultat escompté. Même dans les quelques cas où j'étais réalisateur, je n'avais presque aucun contrôle. Au bout d'un moment, quand on en est au douzième scénario produit, on en a marre de devoir trouver des excuses expliquant pourquoi le film n'est pas aussi bon qu'il aurait dû l'être. Il y a bien sûr des titres dont je suis fier, particulièrement **Puppet Master**. Mais là encore, il y a eu un problème qui m'a définitivement poussé à tourner le dos à cette industrie. Lorsque le réalisateur David Schmoeller est arrivé sur le projet, il a utilisé un stratagème quelconque de la Writer's Guild et s'est finalement retrouvé crédité à ma place pour le scénario final, sous le nom de Joseph G. Collodi. Je ne veux pas m'attarder là-dessus, mais il était avant tout motivé par l'argent. Aux États-Unis, un scénariste ne fait pas autorité, sauf s'il travaille pour la télévision. Créer une série, c'est le seul moyen d'être respecté à notre niveau. Au début des années 90, j'ai donc décidé de revenir aux maquillages et aux effets spéciaux, ce par quoi j'ai commencé lorsque je suis arrivé à Hollywood dans les années 80. J'ai créé ma propre société, Total Fabrication, en 1995. Au début, on a fait pas mal de créatures pour les ***Power Rangers***, maintenant, on travaille avant tout pour la télévision et la publicité. On fabrique de fausses vaches, des fruits, des bestioles bizarres pour des jeux télévisés. Désormais, Total Fabrication prendra en charge tous les monstres dont j'ai besoin pour mes nouveaux projets. Mais je tiens à insister sur le fait que nous n'utiliserons pas d'images de synthèse, uniquement des animatroniques et des miniatures animées image par image à la Ray Harryhausen, que je vénère tout particulièrement.

Justement, pouvez-vous nous parler du concept derrière votre nouvelle société, la Fright Film Factory, et du premier film qui en est issu,* The Halfway House *?

Début 2003, je me suis décidé à refaire un film et j'ai repris une idée que j'avais développée au début des années 80 et qui s'intitulait **God-Eating Monsters from Hell**. Il s'agissait tout simplement d'un monstre dans une cave qui dévorait des filles nues. J'ai grandi avec les films de la Hammer, de Roger Corman, notamment ceux qui sont basés sur les livres d'Edgar Allan Poe, les **Godzilla**... J'avais envie de faire un film à l'ancienne, de revenir à ce qu'on appelait le cinéma d'exploitation. Des films qui continuent de faire des adeptes en Europe, alors qu'aux États-Unis, tout le monde les a oubliés. C'est à ce moment qu'est sorti **Kill Bill**, un vrai choc pour moi. J'ai remarqué que la plupart des gens qui étaient allés le voir n'étaient en fait pas du tout familiers des films auxquels Quentin Tarantino fait référence. J'ai alors eu l'idée d'adopter la même démarche, mais vis-à-vis des films d'horreur des années 60 et 70. Ainsi, on retrouve des références à H.P. Lovecraft, aux films de prison de femmes et de nonnes, même si l'intrigue est contemporaine et transposée dans un centre de réadaptation. Il y a également beaucoup de gore, un monstre cyclope et tentaculaire réfugié dans une cave et tout plein de filles nues ! Je souhaite vraiment revenir à cette période du cinéma plus corrosive et agressive qu'étaient les années 70. Aujourd'hui, on voit toujours les mêmes choses, il n'y a plus aucune originalité. Les producteurs ne prennent plus de risques. Si un film de zombies marche au box-office, alors il y en a 20 qui sui-

vront. Idem pour les slashers et les films à la **Massacre à la tronçonneuse**... Mais je ne pense pas que le calcul soit le bon. Le public commence à se lasser de ce genre de films et beaucoup de studios se plaignent de la rentabilité de leurs affaires. Mon prochain film, **Preggers**, respectera ce même concept et reprendra des éléments des films d'horreur qui se passent dans un contexte médical, tels que **Le Monstre est vivant**, les premiers films de David Cronenberg ou encore **Sœurs de sang** de Brian de Palma. Ce dernier est pour moi une œuvre majeure incontournable, un film fait avec les tripes, qui dérange car il traite justement de la grossesse. Mais **Preggers** lorgnera plus volontiers du côté des films de Larry Cohen, ou encore de ce film français complètement taré que j'ai découvert récemment : **Baby Blood**. J'ai adoré !

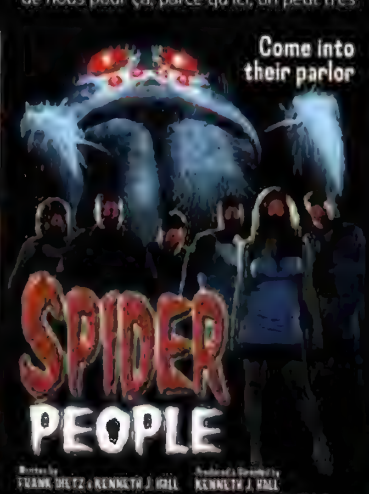
The Halfway House ***a-t-il rencontré le succès que vous souhaitiez ?***

Aux États-Unis, l'accueil a été excellent. J'ai même dû répondre à une demande frénétique de la part des distributeurs américains. Mais les pays étrangers ne sont pas encore dans cette mouvance ou ne nous connaissent pas pour l'instant. Mais on ne peut pas leur en vouloir, c'est un genre auquel ils ne sont pas, ou plus, habitués. Par conséquent, ils attendent des avis extérieurs pour leur confirmer la qualité d'un métrage. On a eu la chance d'avoir un article sur le site FilmThreat, qui est très respecté, et qui a parfaitement compris notre démarche. Ils ont dit de **Halfway House** qu'il s'agissait d'un authentique film d'exploitation. J'étais très content. Pendant le tournage, je me demandais quel serait le ton du film. Au début, on comptait toujours utiliser **God-Eating Monsters From Hell** comme titre, à la manière des films d'exploitation cultes qui me servent de modèle. Mais plus j'y pensais, plus je me disais qu'on ferait mieux d'utiliser un titre plus discret, pour toucher des spectateurs qui y porteraient moins d'attention et pour éviter de les effrayer avec un titre à rallonge desservant finalement le film. En ce moment, j'essaye avant tout d'acquérir un style particulier. Il y a tellement de gens qui font des films, qu'il faut à tout prix se démarquer du lot.

Pouvez-vous nous en dire plus sur vos deux films à suivre,* Spider People *et* If These Walls Could Scream *?

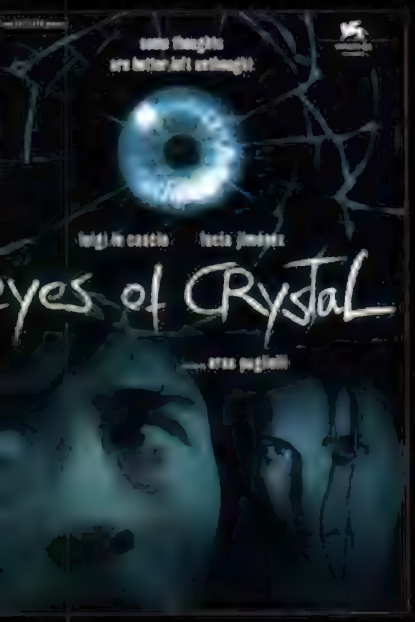
Actuellement, ces films sont encore en développement. Il s'agit d'idées de mon ami Frank Dietz, qui est crédité sur tous nos films, et qui est à la fois acteur, scénariste, réalisateur et même animateur pour Disney (*notamment sur* **Atlantis**, **La Planète au trésor** *et* **La Ferme se rebelle** *- NDR*). C'est un grand fan de films d'horreur. Entre nous, il arrive que l'idée de l'un fasse rebondir l'autre sur une nouvelle idée. Pour **Spider People**, Frank a trouvé le titre, et ça m'a fait penser au film de Jack Hill, **Spider Baby**, que j'aime beaucoup. Mais je ne voulais pas me contenter de plagier ce film. Nous avons donc imaginé cette histoire de famille qui vit au fond des bois et souffre d'une forme rare d'anémie depuis des générations. Arrive alors un médecin fou qui leur injecte du venin d'araignée pour les rendre plus résistants, ce qui engendre, bien entendu, tout un tas d'effets secondaires. Ils mutent progressivement en araignées monstrueuses et dévorent tous ceux qui croisent leur chemin. Ce qui m'amuse le plus est la progression vers cette mutation. Je pense d'ailleurs faire appel à des contorsionnistes pour incarner les différents membres de la famille. Quant à **If These Walls Could Scream**, ça sera très certainement ma réponse à la série actuelle des films japonais de maison hantée et également un hommage à **La Maison près du cimetière** de Lucio Fulci. L'histoire suit un couple accompagné de leur fille qui viennent emménager dans une maison où des meurtres abominables ont eu lieu par le passé. Leur fille prétend recevoir la visite d'un monstre toutes les nuits, alors qu'elle dort profondément. Bien entendu, au début, personne ne la croit. L'entité dans la maison ne sera pas nécessairement un fantôme, ou un monstre physique, mais plutôt quelque chose entre les deux. On va jouer sur le côté sulfureux du sujet... **If These Walls Could Scream** sera réellement effrayant par rapport aux autres. Une des choses que j'aime exploiter dans mes films, c'est le sexe. Ce pays fut fondé par les puritains, et ça se sent encore aujourd'hui. L'Europe se moque d'ailleurs de nous pour ça, parce qu'ici, on peut très bien découper des gens avec une arme blanche, mais montrer un sein, c'est interdit ! C'est complètement idiot. Pour **Halfway House**, ce qui fera parler, ce ne sera pas le côté gore, ni violent, mais le sexe. On a voulu repousser quelque peu les limites. On ne voulait pas faire comme dans les films softcore du câble ou donner dans le porno soft avec ses 7 minutes d'images sexy. Nous, on a des scènes de douche épiques avec huit filles, des scènes lesbiennes vraiment scandaleuses et des demoiselles nues hurlant pendant que des tentacules en caoutchouc les encerclent. En fait, le maître mot de nos productions est : fun !

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Agathe DUPUY



baque. Attention, film à ne pas confondre avec son homonyme que vient tout juste de finir Philip Cruz avec Ron Jeremy. Aaah Ron, en voilà un beau morceau de barbaque…

■ Élève VanHook, au tableau! Bon, mon petit Kevin… La dernière fois que tu nous as fait un film, c'était **Frost: portrait d'un vampire** et c'était pas beau à voir. Alors j'espère que ton nouveau remonte le niveau! Fais voir un peu… **The Fallen Ones**?! Tu t'es pas cassé le cul pour le titre, hein? Tu l'as trouvé dans le bus? Mouais, bon ça parle de quoi? Casper Van Dien qui se bastonne contre des anges déchus?! Je fais comme si je n'avais rien entendu, et y'a qui d'autres dedans? Robert Wagner et Tom Bosley?? Le croulant de ***L'Amour du risque*** et Howard Cunningham??! Tu te fous vraiment de la gueule du monde Kevin. Là c'est plus possible, je veux voir tes parents! Bon, on continue avec une autre vedette: Granger, au tableau! Et pour la dernière fois, Moïssakis, range ce beignet bordel!!!!



■ Tiens, qui a vu le dernier Argento? Bustillo trouve ça sympa (pas bon signe, ça doit vraiment être mauvais), Granger se torche avec tous les matins (ah ben oui, donc apparemment, c'est pas réussi…) et les autres préfèrent aller à Mirapolis, même si c'est fermé depuis dix piges, plutôt que de le voir. Même Fasulo, le Rital en carton, y renonce, c'est dire. Alors, histoire que l'on se retrouve tous devant un bon giallo à l'ancienne, je vous propose **Eyes of Crystal**, le nouveau thriller d'Eros Puglielli, jeune réalisateur transalpin de 31 ans dont c'est ici le treizième film. L'histoire est certes classique (une femme est poursuivie par un dangereux maniaque qu'un flic au passé tragique tente de stopper) et le casting guère excitant (on retrouve Desislava Tenekedjieva, déjà vue dans le **Rats** de Tibor Takacs) mais **Eyes of Crystal** pourrait créer la surprise puisque son auteur n'hésite pas à le comparer à **Se7en** et au **Silence des agneaux**. D'ailleurs, tous ceux qui l'ont vu à l'AFM sont déjà unanimes…

■ Ça y est, c'est le week-ecmmd, on veut des happy-ecmmd (bien quoi, y'a pas que le rap et le death metal dans la vie!) et ce gros benêt de Tom Kempton et ses copinous comptent bien en profiter en dévastant les pistes enneigées comme des fofolles. Boum, problème! Les montagnes sont hantées par deux sœurs cannibales qui, après avoir envoyé les copinous de Tom dans la tombe, poursuivent ce dernier jusqu'à Los Angeles. Réalisé par le old-timer John Hancock (**Let's Scare Jessica to Death**, ***Hill Street Blues***), **Mayhem** pourrait créer la surprise avec son histoire qui débute là où généralement les autres finissent…

San HELVING

LAND OF THE DEAD LE RETOUR DU ROI

Enfin! Enfin Romero a réussi à convaincre un producteur (dont les froggies de Wild Bunch) d'investir 16 millions de dollars dans le très attendu quatrième volet de sa saga des morts-vivants, investissement motivé par le succès des fils bâtards du barbu de Pittsburgh, **Resident Evil** et **L'Armée des morts** en tête. Après une décennie de gestation, **Land of the Dead** (anciennement titré **Twilight of the Dead**, puis **Dead Reckoning**) a vu le jour le 11 octobre dernier, à Toronto. Dopé par une équipe-choc pour les effets spéciaux (Greg Nicotero lâche Spielberg et sa **Guerre des mondes** pour rejoindre la team de George) et un casting hétéroclite constitué de trognes et de kamikazes de tout poil (Dennis Hopper, Tom Savini, Asia Argento, John Leguizamo), Romero devrait reprendre la place qui lui est due avec un film beaucoup plus ambitieux que la moyenne. La Terre n'est plus qu'un vaste champ de ruines sous contrôle des zombies. Les rares humains se terrent dans des buildings sécurisés que protège un tank massif bientôt détourné par un désaxé. Dépourvue de sa principale défense, la ville s'ouvre alors aux hordes de cannibales putréfiés rôdant autour. Ça s'annonce tout de même beaucoup plus excitant que la Jolovich qui se bastonne contre Skeletor, non? La sortie est quant à elle prévue aux alentours d'Halloween. D'ici là, **Shaun of the Dead** sera devenu votre film préféré. Mais pas d'inquiétudes, ses créateurs, Edgar Wright et Simon Pegg, répondent présents au générique de **Land of the Dead**. 2005, l'année des morts-vivants? On vous le dit depuis le mois dernier!

Alexandre BUSTILLO

RÉALISATEUR, SCÉNARISTE ET PRODUCTEUR INDÉPENDANT, LE TEXAN LARRY BUCHANAN NOUS A QUITTÉS LE 2 DÉCEMBRE DERNIER À L'ÂGE DE 81 ANS DES SUITES D'UNE AFFECTION PULMONAIRE. AVEC SA DISPARITION, C'EST TOUT UN CHAPITRE DE LA SÉRIE B AMÉRICAINE QUI SE CLÔT : CELUI DES PRODUCTIONS RÉGIONALES DONT IL FUT À LA FOIS L'UN DES PIONNIERS, L'OUVRIER LE PLUS PROLIFIQUE ET LE DERNIER SURVIVANT. SI UNE PARTIE DE SON ŒUVRE LUI A SOUVENT VALU D'ÊTRE INJUSTEMENT COMPARÉ À ED WOOD, UNE ANALYSE DE SA CARRIÈRE RÉVÈLE UN CINÉASTE AMBITIEUX CONCILIANT FILMS DE COMMANDES ET ŒUVRES PLUS PERSONNELLES AU GRÉ DES BUDGETS DÉRISOIRES.

AMBITIONS ET INDÉPENDANCE

À l'heure où les frontières des états d'Amérique explosèrent pour propulser sur la scène internationale nombre de cinéastes régionaux tels que William Girdler du Kentucky (**Grizzly**) ou William Grefe de Floride (**Les Mâchoires infernales**), Larry Buchanan, enraciné dans son fief du Texas, n'en était pas à ses premiers méfaits et affichait déjà près de vingt films à son « prestigieux » palmarès. Né Marcus Larry Seale Jr., cet orphelin fit ses premiers pas dans le business comme assistant de plateau et comme comédien aux côtés d'Henry King et de George Cukor. C'est finalement la carrière de metteur en scène qu'il choisira d'embrasser en faisant ses classes à New York sur quelques films éducatifs destinés à l'US Army. Son amour des vastes étendues arides le rappelle bientôt à sa terre natale qu'il célèbre en tournant un western, **Apache Gold** (1952), son premier long-métrage.

L'EXPLOITATION COMME ÉTENDARD

Au début des années 60, c'est à corps perdu que Buchanan se jette dans le film d'exploitation avec des bandes sulfureuses pour l'époque comme **Naughty Dallas** (1964), le parcours initiatique d'une jeune strip-teaseuse dans laquelle apparaît Jack Ruby, le patron de night-club qui abattra bientôt Lee Harvey Oswald. Inspirés de faits divers dont le cinéaste est très friand, **Free, White and 21** (1963), **Under Age** (1964) et **The Trial of Lee Harvey Oswald** (1964) révèlent sa passion pour les mélodrames se déroulant dans le cadre d'un tribunal. Ces films lui donnent aussi l'opportunité de flirter avec la critique sociale et de dénoncer les travers racistes des citoyens et des institutions rétrogrades du sud du pays. Ainsi, **Free, White and 21** – que son réalisateur aime à qualifier de *« premier film de blaxploitation »* – oppose une immigrante scandinave, doublée d'une militante des droits de l'homme, à un business-man afro-américain qu'elle accuse de l'avoir violée. Il est aussi question de viol intercommunautaire, mais entre deux adolescents, dans **Under Age**, et quant à **High Yellow** (1965), il nous montre les turpitudes d'une jeune métisse se faisant passer pour blanche au sein de la riche famille qui l'emploie.

Avec **The Naked Witch** (1964), Larry Buchanan fait sa première incursion dans le fantastique. De cette histoire de sorcière revancharde sillonnant une petite bourgade en tenue d'Eve pour se venger des descendants de ceux qui la condamnèrent, on ne retiendra que quelques scènes joliment atmosphériques, les décors pittoresques du village d'immigrés allemands et la plastique de Libby Hall parcimonieusement dévoilée.

SF ET DÉMERDE

Mais si l'on se souvient encore de Buchanan aujourd'hui, c'est principalement pour ses films de science-fiction rigolards, réalisés sur le tard quand la tendance n'était définitivement plus aux monster movies. À l'origine de ces bandes délicieusement ringardes, un contrat passé avec la légendaire firme AIP qui attache le réalisateur à boucler en 4 ans 8 films à micro-budget pour sa branche télévisuelle. Ce package cheap comprend 4 remakes en couleurs d'anciens succès de la compagnie et 3 films « originaux ». Ainsi, **The Eye Creatures** (1965) et **Creature of Destruction** (1967) pillent allègrement deux séries B d'Edward L. Cahn déjà bien gratinées, respectivement **Invasion of the Saucer Men** et **The She-Creature**. Quant à **Zontar the Thing from Venus** (1966) et **In the Year 2889** (1967), c'est **It Conquered the World** et **Day the World Ended** de Corman qui leur servent de brillants modèles. Entre deux resucées, Buchanan et sa petite bande de fidèles collaborateurs bâclent 3 films en 16mm du même tonneau. Dans **Curse of the Swamp Creature** (1966), un savant fou dresse contre ses détracteurs un immondis sur pattes, fruit de ses expériences sur son dévoué assistant. Dans **Mars Needs Women** (1967), c'est un équipage de Martiens en combinaisons argentées qui viennent nous dépouiller de nos plus beaux spécimens féminins et enfin, dans **It's Alive!** (1969), le peu scrupuleux Larry recycle le costume de son monstre reptilien affublé d'yeux en forme de demi balle de ping pong pour en faire une créature préhistorique qu'un fermier abruti tente d'apprivoiser. Le dernier né de cette fructueuse et mémorable collaboration

est un film de guerre intitulé **Hell Raiders** (1968). Buchanan ne reviendra au fantastique que tardivement à la fin des 70's avec **La Maîtresse des singes** (le seul de ses films à être sorti en vidéo dans nos contrées) et **Loch Ness Horror**, où la théorie de Nessie prend une dimension abracadabrante.

ENGAGEMENT PERSONNEL

Pendant que le public se gausse, ces B-movies apportent à Larry les ressources nécessaires pour produire les œuvres subversives qui lui tiennent vraiment à cœur, comme **Stawberries Need Rain** (1970), un film arty et minimaliste sous influence européenne, qu'il fera passer aux yeux des plus crédules pour un métrage oublié de Bergman. Un autre aspect non négligeable de sa filmographie concerne les films basés sur les célébrités du show business et de la rubrique des faits divers. Ainsi, après **The Trial of Lee Harvey Oswald**, il se penche sur d'autres grands criminels avec le docu-drama **The Other Side of Bonnie and Clyde** (1968) et avec **A Bullet for Pretty Boy**, où il s'attarde sur le gangster texan Charles Floyd. De la même manière, c'est sans ménagement qu'il se complait à livrer ses élucubrations sur les vies dissolues du couple Howard Hughes/Jean Harlow (**Hughes and Harlow: Angels in Hell**, 1977) et de Marilyn Monroe, à qui il consacre pas moins de deux films (**Goodbye Norma Jean** et **Goodnight, Sweet Marilyn** en 1976 et 1989). La conspiration, un thème au centre de nombre de ces biopics, prend avec **Down on Us** (1984) des proportions démesurées. Buchanan y accuse ouvertement le gouvernement d'être responsable de la mort de Jimi Hendrix, Janis Joplin et Jim Morrisson. Rien que ça! Sur sa lancée, il s'attaque à l'icône ultime: Jésus. Dans **The Rebel Jesus**, Buchanan relate à sa manière toute particulière un épisode trouble de la vie du Christ, près de trente ans avant le brûlot de Mel Gibson. Malheureusement, cette « superproduction » made in Texas, en Techniscope et bénéficiant d'une bande originale d'Alex North (le compositeur de **Spartacus** et de **2001, l'odyssée de l'espace**), restera longtemps inachevée. Après une retraite texane bien méritée pendant laquelle il publia son autobiographie au titre pour le moins évocateur (*It came from hunger: Tales of a cinema schlockmeister*), Buchanan se remit à l'ouvrage sur son épopée christique nouvellement intitulée **The Copper Scroll of Mary Magdalene**, qu'il eut juste le temps d'achever avant que le Saint-Père en personne ne le convoque irrémédiablement. So long Larry.

Guillaume RICHARD

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

La Thaïlande et le Japon sont au cœur de ces news, avec beaucoup de nouveautés et quelques projets de remake assez surprenants. Et pour finir, un petit tour du côté des Philippines, où les super-héros ont actuellement le vent en poupe.

■ Le nouveau Nuttawut Sipapak, qui avait réalisé l'un des plus beaux films de la décennie (tout rien que ça), le polar romantique **February** (voir Mad 100), et dans un genre bien différent, le film horrifico-délirant **Bupha Ra Tri**, vient de sortir un nouveau long : **Pattaya Mania**. Dans ce film, Tim, un vendeur d'antiquités, tombe sous le charme d'une beauté sans savoir que cette dernière est la maîtresse d'un mafieux. Après une nuit torride, la fille disparaît. Tim, décidé par la belle, va tout faire pour essayer de la retrouver et de la récupérer, quitte à chercher de l'argent pour la « racheter » à son homme... Un film qui s'annonce de manière bien différente de tout ce qu'a pu faire Nuttawut Sipapak jusqu'à présent et dont on ne manquera pas de vous reparler.

■ Dans la série « la Thaïlande fait les meilleurs films du monde » : sous peu, le nouveau montage du réalisateur de **Iron Ladies**, Yongyoot Thongkongtoune. Un film encore bien barré, où il est en scène quatre femmes de ménage qui sont recrutées pour jouer les cyborgs techno-hippies. Problème : elles n'ont pas la moindre idée quant à la façon d'utiliser les objets hautement sophistiqués mis à leur disposition et elles ont le ménage à terminer en même temps ! C'est sûr, ça n'a pas plus de sens de la sorte que ça !

■ Nouveau film de Ringo Lam ! Non, ce n'est pas la suite du **Loup-garou de Londres** ni du **Loup-garou de Paris**. Ce n'est même pas un film de loup-garou traditionnel vu que le héros du film, après avoir été mordu, se transforme — en grand loup-garou (spoiler : tombez de haut) ! Mais où va le monde, ma bonne dame, si même les loups-garous ne sont plus ce qu'ils étaient. Ah, je vous jure, nous vivons une époque bien triste...

■ Encore que Jet Li, comme Jackie Chan, c'est enfin tout de même qu'il n'arrêtent pas d'enchaîner merde après merde ! C'est ce que l'on peut espérer à l'annonce de son nouveau film, qui pourrait enfin le remettre sur le chemin du film de kung-fu grand standing. Il devrait en effet interpréter le rôle de Huo Yuanjia, le célèbre fondateur de l'association sportive Jingwu à Shanghai, le bastion du renouveau martial chinois au début du 20e siècle. Le personnage est loin d'être un inconnu des cinéphiles vu que c'est lui que cherche à venger Bruce Lee dans **Fist of Fury** (on voit son portrait lors de la cérémonie funéraire). Jet Li avait d'ailleurs déjà interprété l'un de ses disciples dans *Fist of Legend* (voir à ce propos l'interview de Jet Li dans le dossier de **Danny the Dog** – nda). Le projet en dent des plus excitants et pourrait effectivement, si Li prend ses distances avec Hollywood (et la France de surcroît), relancer la carrière du Chaun. Avec Ronny Yu aux commandes et Yuen Woo-Ping à la chorégraphie, il y a de quoi être enthousiaste.

■ On vous a pas mal parlé du maître des SFX japonais Shinji Higuchi dans ce numéro, sachez qu'il vient justement de tourner son tout premier film : Lorelei, The Witch of the Pacific Ocean. L'histoire se déroule durant la Seconde guerre mondiale, au moment où une mystérieuse bombe s'apprête à être larguée sur le Japon. Mais un sous-marin pensant une arme secrète à pour mission d'empêcher à tout prix ce nouveau bombardement. Tiré d'un roman, **Lorelei, The Witch of the Pacific Ocean** devrait donner l'occasion à Higuchi de déployer ses fameux effets spéciaux d'ordres militaires (navires, scènes de guerre...), pour un film axé principalement sur le suspense et la tension. À noter la présence dans le rôle principal de Koji Yakusho (acteur fétiche de Kiyoshi Kurosawa (**Cure**, **Charisma**, **Séance**...).

■ Pour rester dans la thématique Higuchi, un nouveau projet de film sur Gamera est en négociation. Le bonheur (tout perfide) à peu de chose...

■ On vous parle plus haut d'un nouveau homonyme chez les libraires français, en noir et jaune. Santa Inoue. Bien que ce ne soit en France et ayant pour seul ambition dans l'Hexagone. Santa Inoue totalement inconnu de par chez nous. Au Japon, ce n'est pas le cas et le bonhomme est devenu très rapidement l'un des dessina-

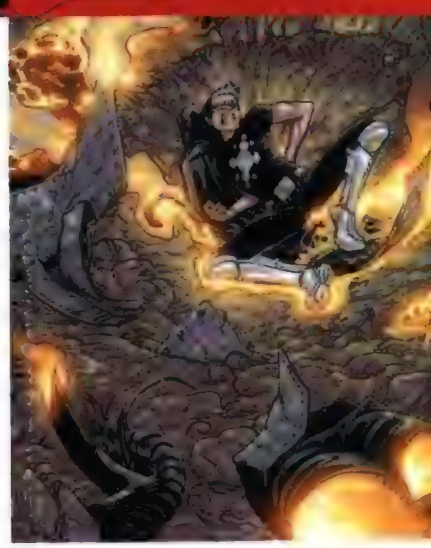
LASTIKMAN ET LES SUPER-HÉROS PHILIPPINS

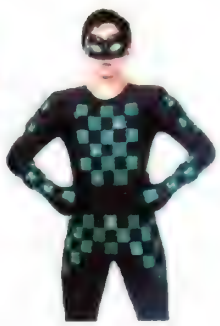
ON PROFITE DE LA SORTIE DU HORS-SÉRIE DE MAD MOVIES SUR LES SUPER-HÉROS POUR VOUS PARLER DE LASTIKMAN UNANG BANAT, NOUVEAU FILM FRAÎCHEMENT SORTI SUR LES ÉCRANS PHILIPPINS. L'OCCASION DE REVENIR RAPIDEMENT SUR LA PLUS GRANDE INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE CRÉATRICE DE SUPER-HÉROS : LES PHILIPPINES.

Et oui, ce ne sont ni les Américains, ni les Mexicains, ni les Italiens qui ont le plus tourné de films autour des super-héros, mais bel et bien les Philippins. Genre populaire s'il en est aux Philippines, les surhommes et « surfemmes » locaux se sont rodés dans les komiks (BD) avant de faire la transition vers le grand écran. Si certains komiks philippins peuvent apparaître dans un premier temps comme un démarcage des comics américains (héros et pouvoirs similaires), ils sont en fait typiques du pays et évoluent dans un univers propre aux Philippines. Le père fondateur du genre est vraisemblablement Mars Ravelo, génial dessinateur et référence incontournable de la BD locale. Absent de quasiment toutes les études et encyclopédies sur la question (une nouvelle fois, on ne peut qu'être attristé devant l'approche euro-centriste de ces travaux, qui ignorent honteusement le travail essentiel d'hommes comme Ravelo aux Philippines ou encore Sampei Shirato au Japon), Ravelo continue encore aujourd'hui d'influencer la BD et le cinéma. Preuve en est ce **Lastikman Unang Banat** qui s'inspire de l'un de ses personnages, Lastikman, qu'il créa durant les années 60. Inspiré du **Plastic Man** de Jack Cole (naguère paru en France dans les superbes albums reliés dédiés aux comics édités

par Zenda), qui influença aussi au Japon Shigeru Mizuki, Lastikman est en fait un extraterrestre doué d'un corps élastique qu'il peut étirer à volonté. Ce nouveau super-héros devient rapidement l'un des favoris des lecteurs locaux, au même titre que d'autres créations du dessinateur comme Darna (qui reste la plus connue et la plus adaptée au cinéma) ou la sirène Dyesebel.

Lastikman devient rapidement, comme Darna et tant d'autres, une figure cinématographique. C'est d'abord le grand acteur Von Serna qui donne vie au héros en 1968, avant que, bien des années plus tard, la pop idol Vic Sotto ne reprenne le rôle. En 2003 plus exactement, à une période où les super-héros refont leur apparition sur les écrans, via des films comme **Gagamboy** de l'ami Erik Matti ou **Captain Barbell** (inspiré là aussi d'une BD de Ravelo déjà adaptée par le passé au cinéma) de Mac Alejandre. Alejandre qui se trouve être le réalisateur du nouveau Lastikman, **Lastikman Unang Banat**, mettant en scène une autre idole





masculine locale : le beau gosse Mark Bautista. Dans ce film, Bautista joue Adrian, une sorte de jeune éco-warrior qui se fait tabasser par des bûcherons alors qu'il tente de protéger son arbre fétiche, un arbre à gomme. Laissé pour mort, Adrian est sauvé par l'arbre, qui lui injecte de sa sève et lui permet ainsi de récupérer rapidement. Devenu soudainement plus fort et surtout incroyablement élastique, Adrian décide d'utiliser ses super-pouvoirs pour protéger la nature et son barrio menacés par un loup-garou et un aswang (sorte de vampire féminin local).

Alejandre retrace donc de nouvelles origines au héros créé par Ravelo, mais reste fidèle à son image et à son costume quadrillé. **Lastikman Unang Banat** mise avant tout sur un maximum d'effets spéciaux et se place déjà comme l'une des productions locales faisant le plus grand usage du numérique : étirement du cou, des bras ou des mains, Elastikman utilise vraiment ses pouvoirs à tout va et affronte plusieurs bad guys (et girls) peu avares eux aussi en super-pouvoirs. Bref, du pain béni pour tous les amateurs de héros plus grands que nature. Assiste-t-on à une véritable renaissance du film de super-héros aux Philippines ? Depuis le gros succès local de **Captain Barbell** et la reconnaissance festivalière de **Gagamboy**, la machine semble en tout cas s'emballer pour les personnages en costumes moulants. Erik Matti a d'ailleurs un petit projet dans le coin de sa tête pour continuer sur sa lancée et certains dessinateurs se remettent même à travailler sur des classiques comme Lastikman et Darna. Si seulement certains distributeurs français pouvaient maintenant sortir quelques-uns de ces super-films et éditer certaines de ces BD... Comment ça on rêve ?! On a tout de même bien le droit de le faire quand on parle de super-héros...

LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

Le pouvoir de tout voir

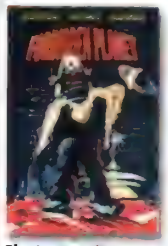
Recherche et commandes dans le monde entier

The Grudge (Remake de Ju-On, VF et VOSTFR) : 32,5€ Z1 NTSC

Saw (VO) : 31,5€ Z1 NTSC

Alien Vs. Predator (VF et VOSTFR) : 33,5€ Z1 NTSC

The Texas Chainsaw Massacre 2 (VOSTFR) : 23,5€ Z1 NTSC



Planète Interdite (VOSTFR) : 27€ Z1 NTSC

Gozu (Takashi Miike, VOST anglais) : 28€ Z1 NTSC

Halloween 6 : The Curse of Mickael Myers (VF) : 25€ Z1 NTSC

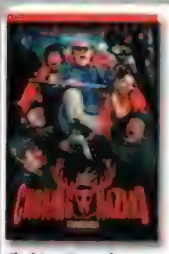
Une vierge chez les morts-vivants (VF) : 31,5€ Z2 PAL

Gorge Profonde (VO) : 37,5€ Z0 PAL (1)

Ilsa, gardienne du harem (VF) : 30€ Z1 NTSC

Two Thousand Maniacs (VF) : 30€ Z1 NTSC

Les démons (Jess Franco, 2 DVD, 3 versions, VF uniq. sur version1) : 40€ Z2 PAL



Choking Hazard (VOST anglais) : 25€ Z1 NTSC

Fando and Lis (Jodorowsky, VF et VOSTFR) : 25€ Z1 NTSC

!!!ATTENTION!!!
SORTIE PRÉVUE LE 15 FEVRIER
LE GIALLO INÉDIT DE LUCIO FULCI enfin en DVD :

Le venin de la Peur *a.k.a.* Les Salopes vont en enfer (VOST anglais) : 32€ Z1 NTSC

CONTACTEZ-NOUS AVANT DE COMMANDER

(1) : Strictement interdit aux moins de dix huit ans. En commandant cet article, je certifie être majeur.

Bon de commande à retourner à : La Petite Boutique du Cinéma (*) - 5, rue Luc Breton 25000 Besançon
Tél. 03 81 61 78 72 - e-mail : boutiquecinema@voila.fr

Je désire recevoir le(s) titre(s) suivant(s):

.....

Je joins mon réglement de .....€ (+frais de port 5€ 1-2 DVD, 10€ 3-4 DVD,etc)
par ☐ chèque ☐ mandat CASH à l'ordre de la boutique(*).

NOM : ..... PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
CODE POSTAL : ..... VILLE : .....

COURT MÉTRANGE

Du 9 au 11 décembre dernier s'est tenue à Rennes la toute première édition de Court Métrange, festival européen du court-métrage insolite et fantastique. Une bien bonne initiative, puisqu'en dehors des compétitions courtes de festivals « longs » dédiées à ce genre, aucune manifestation hexagonale ne s'y consacrait plus exclusivement depuis belle lurette.

Au programme de cette fournée inaugurale : 35 films français et 16 européens réalisés entre 2000 et 2004, un débat sur la production fantastique tricolore, et la Pologne comme invitée, avec une rétrospective des films de l'excellente École de Lodz. L'étudiant Polanski y usa ses fonds de culotte, et impressionna quelques pellicules pas piquées des vers que l'on a pu (re) découvrir à cette occasion.

LA GALÈRE DES ÉTOILES

Le jury présidé par Alain Schlockoff et où siégeait, entre autres, Marc Caro, a eu la bonne idée de décerner son grand prix à **Une vie en l'air**, sans doute le plus probant des courts-métrages spatiaux réalisés en France depuis le mythique **Star Suburb** (Stéphane Drouot, 1982). Il lui en aura fallu du courage à Emmanuel Malka, pour boucler, après des années de galères cosmiques, son histoire d'ouvrier-astronaute employé sur une lune de Saturne tentant de retourner sur Terre à la fin de son contrat. Mais les 40 minutes obtenues valent sacrément le coup, entre SF sociale et angoisse du vide stellaire, avec des comédiens à la hauteur de ses effets spéciaux (pas courant, ça, ma bonne-dame !). Remarquable aussi, la présélection pour le Prix 13ème Rue de **Gourmandises** du Belge Roland Lethem. Une dégustation surréaliste de spécialités diverses (blanc d'œuf, confitures de fruits rouges…) à même le corps d'une jolie morte décorée d'escargots bien vivants, qui en ont fait hurler plus d'un dans la salle.

OS À POIL

Dans un autre style de gore, plus léger pour l'estomac mais carrément fendard, **Le Strip-tease du fossoyeur** (Frédéric Reau) nous embarque à la suite de reporters minables chassant le scoop dans un cimetière le soir d'Halloween. Persuadés par le tenancier des lieux que ce sont de vrais macchabées qui font la foire entre les tombes, ils dézingueront à coups de pelles vengeresses une bande de jeunes costumés. Rayon parodie toujours, on ne saurait omettre **Las Superamigas Contra el Profesor Vinilo** (Domingo Gonzalez Redondo), relecture espagnole jouissive des super-héroïnes japonaises. Du manga-live dopé au calle mucho. Trois super-amies (super-puissantes depuis qu'une météorite s'est crashée le jour de leurs premières règles) affrontent le super-méchant DJ du titre, qui a kidnappé les disques d'or de leur super-pote producteur (en slip léopard). Le final est anthologique, avec une floppée de bastons volantes en boîte de nuit top disco, « rembobinées » à volonté par le DJ qui contrôle le temps grâce à ses super-scratchs.

FANTASTIQUE SOMBRE

Côté ambiances plombées, celle de **Tag 26** (Andreas Samland, Allemagne), ou la post-apocalypse nucléaire par un bel après-midi d'été, épate par la sobriété de ses moyens. Une Simca perdue dans la campagne ensoleillée, et dedans, deux silhouettes en lourdes combinaisons noires anti-radiations. Elles visitent une maison à la recherche d'eau et d'essence, et s'attardent sur les restes d'un couple, jusqu'à ce qu'une combinaison se déchire par accident. La mort arrive, et avec elle, une ultime tentative de recouvrer un semblant d'humanité. Celui dont l'habit est intact s'en débarrasse finalement, pour montrer son visage à l'autre et lui dire son nom.
Tout aussi dérangeant, **Pellis** (Yann Gozlan) suit une brillante interne en dermatologie découvrant plusieurs plaques noires sur sa peau. Une variation cronenbergienne intéressante péchant néanmoins par sa conclusion trop rapide : *« Tout n'était que psychose. »*. Même insatisfaction sur **Wolfpack** (Jean-Marc Vincent) pourtant parti très fort : une caserne de l'ONU à Sarajevo, un groupe de casques bleus qui viole une jeune serbo-croate s'avérant être un loup-garou, du fight sanglant en veux-tu en voilà, mais un traitement pas assez abouti au vu d'un sujet sacrément risqué.

PERLES NOIRES

Dans l'étrange, on citera **Le Sommeil d'Anna Caire** (Raphaëlle Rio), lynchéenne confusion des sens d'un trentenaire « remplaçant » sa femme par une auto-stoppeuse ramenée la veille. Quant à « l'anticipation administrative », c'est **Le Distracteur** (Frédéric Chignac) qui a retenu l'attention. Deux gueules employées à merveille, Philippe Nahon et Bernard Menez, et les couloirs d'un métro dont les musiciens assermentés sont contrôlés par une batterie d'agents rivés aux sondages, mais bien tentés d'écouter leur cœur… La chute est sadique à souhait.
2300 spectateurs ont fait le détour pour cette première édition de Court Métrange. Espérons que la nouvelle venue en capitale bretonne va pouvoir faire son trou sur la durée, et continuer dans les années prochaines à déterrer les morceaux de choix d'une production courte aux contours hybrides, qui mérite bien un festival à elle seule.

Mael LE MÉE

Ci-dessus, de gauche à droite : Philippe Nahon dans Le Distracteur et les joyeux guignolos du Strip-tease du fossoyeur, une comédie bien noire et bien gore.

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Un des hommes en combinaison noire anti-radiations de Tag 26, les personnages principaux du délirant Las Superamigas Contra el Profesor Vinilo et l'excellent Une vie en l'air, récompensé par le Grand Prix de la première édition de Court Métrange.

QUAND ON N'Y VOIT RIEN,
MIEUX VAUT AVOIR UN BON COUP DE SABRE !

EXCLUSIF
DANS CHAQUE DVD
UNE AFFICHE SIGNÉE
YOSHITAKA AMANO

LA LÉGENDE DE

Zatoïchi

3 NOUVEAUX FILMS DE LA SAGA LÉGENDAIRE
EN VENTE EN DVD

DÉJÀ DISPONIBLES

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDE.FR

MAD MOVIES

OÜI 102.3 FM

WILD SIDE VIDEO

FINAL CUT
LES MORTS SE SOUVIENNENT

Au premier abord, **Final Cut** a tout du petit projet malin à faire mouiller le critique feignasse: un concept intrigant généralement sous-exploité, une star qui délaisse ses gros cachets pour l'amour de l'art et une fausse hype indépendante, façonnée par un marketing faisant passer des vessies pour des lanternes mais idéale pour dresser une attaque contre les grosses machines hollywoodiennes (genre: *« Ah, c'est quand même plus raffiné que du* **Matrix** *ça, madame! »*). Surprise, le film d'Omar Naïm n'a rien à voir avec ces projets dont le budget pub dépasse celui de la production et s'impose doucement par un traitement tenu et pensé en fonction des ambitions du pitch de départ. Dans un monde où les humains sont implantés de puces enregistrant leur vie entière, Alan (Robin Williams dans son numéro de clown triste) est un monteur chargé de réaliser des films posthumes à partir de cette base. Sa vie bascule le jour où il accepte de monter celui de Charles Bannister, un ponte de la finance, et découvre alors un lien avec son passé trouble, ainsi que des informations compromettantes, dans les rushes. Poursuivi par des activistes anti-implants, il cherche avant tout à régler un détail qui lui a bouffé toute sa vie…

Souhaitant développer la matière dont il dispose, Omar Naïm exploite tous les thèmes possibles sur la manipulation de l'image, le danger de la surmédiatisation, le rapport réalité/fiction ou encore les dessous politiques de l'affaire dévoilée, livrant alors avec **Final Cut** un film à la thématique riche, souvent intrigant même, caché sous des allures de thriller carré. Soucieux de donner au spectateur ce qu'il est venu voir, le cinéaste pèche cependant par quelques excès visant à « européaniser » bêtement son propos visuel (utilisation de la DV renvoyant au Dogme par exemple) et par un manque de mise en valeur proprement personnelle. Il se rattrape cependant dans un final troublant prétextant, par des fins détournées, à la révolution comme moyen de réforme. Un début de carrière à suivre donc…

Stéphane MOÏSSAKIS

THE FINAL CUT. USA. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: OMAR NAÏM. DIR. PHOT.: TAK FUJIMOTO. MUS.: BRIAN TYLER ET ROBERT ELHAI. PROD.: NICK WECHSLER POUR FINAL CUT PRODUCTIONS/LIONS GATE ENTERTAINMENT. INT.: ROBIN WILLIAMS, MIRA SORVINO, JIM CAVIEZEL, MIMI KUZYK, STÉPHANIE ROMANOV, TOM BISHOPS, GENEVIEVE BUECHNER... DUR.: 1H35. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 23 FÉVRIER 2005.

interview

OMAR NAÏM LE FILM D'UNE VIE

TOUT JUSTE ÂGÉ DE 27 ANS, OMAR NAÏM SIGNE AVEC **FINAL CUT** UNE ŒUVRE RÉFLÉCHIE SUR LE MÉDIUM QU'IL UTILISE. À L'OCCASION DE LA PRÉSENTATION DU FILM AU FESTIVAL DE SITGES, IL A ACCEPTÉ DE REVENIR SUR LA GENÈSE DE SON PREMIER PROJET.

Comment vous est venue l'idée du film et comment avez-vous monté le projet ?

J'ai fait un documentaire, mon film de fin d'études en fait, qui traitait de la guerre civile au Liban, d'où je suis originaire. Et finalement, c'est devenu un métrage sur la mémoire, la façon dont laquelle cette nation se fabrique une histoire. Le montage du documentaire m'a fait comprendre que ce n'était pas un medium objectif mais au contraire un procédé très manipulateur, avec lequel l'on crée du drame à partir de la vie des gens. Dans le même temps, j'étais séparé de ma famille depuis deux ans et je m'inquiétais de savoir s'ils allaient bien. C'est ce conditionnement qui se trouve à l'origine de l'idée du film, parce qu'à partir de là, j'ai pensé qu'il serait intéressant de créer le personnage d'un monteur qui doit éplucher la vie des gens et improviser des histoires à partir des images déjà tournées. Une fois le scénario terminé, je l'ai envoyé à Equinoxe, l'atelier d'écriture français, en 2001, ce qui m'a permis de grandement améliorer ce que j'avais déjà fait. Là-bas, j'y ai aussi rencontré le réalisateur Jonathan Nossiter (1) qui m'a recommandé auprès du producteur Nick Wechsler (2). J'avais pris garde d'écrire un scénario peu coûteux, pensant que quelqu'un me laisserait peut-être le réaliser, et ça a été Nick qui m'a donné le feu vert.

Final Cut part d'un pitch intrigant, mais contrairement à la plupart des films dans son genre, il colle à son sujet jusqu'au bout…

Oui, je connais ce genre de petits films qui commencent sur une idée géniale, puis changent de sujet en cours de route. Personnellement, quand j'ai eu mon idée, j'ai su qu'on pouvait en tirer dix films différents. J'ai donc essayé de trouver un moyen de l'approcher sous divers angles, de façon thématique. Mais tout passe par le personnage principal. Le film qui m'a beaucoup inspiré fut **Conversation secrète**, de Francis Ford Coppola, qui fonctionne parfaitement sur le même principe. Encore une fois tout ce qui se passe est lié au même thème. Je voulais tout raconter au travers de la vie d'Alan et de ses problèmes.

Le concept se rapproche aussi de films comme Total Recall ou Strange Days. Ça ne vous faisait pas peur d'être comparé à ces derniers ?

Non, car je savais que la façon dont j'allais aborder le sujet ne rappellerait en rien ces films. Je suis un grand fan de **Strange Days**, beaucoup moins de **Total Recall**. Ceci étant dit, **Strange Days** traite plus de sensations que d'images, au contraire de **Final Cut**. Certes, mon film s'inscrit dans cette tradition cinématographique, mais ce qui m'inquiétait plus, c'est qu'il rappelle trop **Blow Up** ou **Conversation secrète**, des films qui posent des questions du style : *« Que suis-je en train de regarder ? Est-ce réel ? »*. Des films typiques de l'ère du Watergate.

En substance, c'est donc un film qui parle de cinéma. Pour un premier film, c'est un peu osé, non ?

Possible. J'ai beaucoup ri de cela, en disant que ça aurait dû être mon dernier film! Au bout du compte, il m'a permis de faire le tour des questions que je me posais sur les films, comme sur la vie... Cependant, j'adorerais le refaire à 60 ans, juste pour constater à quel point il serait différent.

Propos recueillis par Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS au festival de Sitges 2004, et traduits par Agathe DUPUY

(1) : Réalisateur du film indépendant Sunday (1997).
(2) : Producteur de Sexe, mensonges et vidéo et Requiem for a Dream.

BANDE ORIGINALE DU FILM

SAW

Sortie le 28 février

Featuring Fear Factory, Caliban, Illdisposed, Chimaira
\+ 9 titres originaux composés par Charlie Clouser, ex-membre de Nine Inch Nails
et remixer de David Bowie, Deftones, Rob Zombie...

AU CINEMA LE 16 MARS

"Chaque meurtre est une pièce du puzzle"

http://www.saw-lefilm.com

MadMovies

www.sawmovie.com

METROPOLITAN FILMEXPORT

LGF

ROADRUNNER RECORDS

www.roadrunnerrecords.fr

LE FIL DE LA VIE
TIRÉ PAR LES CHEVEUX

Dans son ratage total, **Le Fil de la vie** est finalement un cas d'école assez réjouissant pour tous les vrais amateurs du genre. Voilà en effet un réalisateur très fier de déclamer qu'il n'a abordé le genre qu'en tant que prétexte, tandis qu'il met un point d'honneur à se distinguer de la masse de ces gros bourrins ignares de fantasticophiles. « *Ici* » déclarait-il en parlant du Festival de Sitges où son film était présenté, « *les gens sont plus intéressés par les effets spéciaux que par la poésie* ». Un raccourci qui, on en conviendra, est pour le moins déplacé. Car en parallèle, Anders Ronnow-Klarlund proclame que son film est une grande ode pacifiste, prônant la tolérance et l'égalité, avec un héros miséricordieux et un dénouement édifiant. Le tout étant agrémenté de quelques références culturelles gentiment pointues: Turner pour le visuel (et pas tous ces vilains peintres de fantasy) et Andersen pour le scénario (Tolkien étant relégué aux romans de gare), bref le minimum syndical de l'homme de bon goût. Puis vient le film: une série de contradictions mal agencées, un univers fantastique qui ne respecte aucune des règles mises en place, un film qui se souhaiterait épique, mais qui échoue à dramatiser le moindre de ses climax. Pire que tout: par maladresse ou par son côté consensuel, le film frôle le royalisme (il y a des marionnettes morphologiquement nobles et triviales) et sombre finalement dans le bellicisme, un écueil de très mauvais aloi pour une parabole sur la guerre en Irak. On peut donc affirmer que ce grand donneur de leçon s'est planté dans les grandes largeurs principalement à cause de sa méconnaissance et de son dédain envers le genre. Il y a comme ça, des échecs qui font plaisir!

Julien DUPUY

STRINGS. DANEMARK. 2004. RÉAL.: ANDERS RONNOW-KLARLUND. SCÉN.: NAJA MARIE AIDT ET ANDERS RONNOW-KLARLUND. DIR. PHOT.: KIM HATTESEN ET JAN WEINCKE. MUS.: JORGEN LAURITSEN. PROD.: NIELS BALD, MIKE DOWNEY ET SAM TAYLOR. INT. (EN VO): JENS ARENTZEN, SAMANTHA BOND, RASMUS BOTOFT, MARINA BOURAS, JULIAN GLOVER, DAVID HAREWOOD, IAN HART... DUR.: 1H25. SORTIE LE 16 FÉVRIER 2005.

interview ANDERS RONNOW-KLARLUND FICELLES CONTRARIÉES

MÊME S'IL DÉCLARE NE PAS ÊTRE UN AFICIONADO DU FANTASTIQUE, C'EST LA SECONDE FOIS QU'ANDERS RONNOW-KLARLUND Y ŒUVRE APRÈS UN **POSSESSED** DE SINISTRE MÉMOIRE. NOUS LUI AVONS DEMANDÉ QUELQUES EXPLICATIONS SUR CERTAINES DES CONTRADICTIONS DE SON FILM

Comment avez-vous créé l'univers du Fil de la vie ?

Pourtant, Dark Crystal est l'un des films d'heroic-fantasy les plus rigoureux qui soit au niveau de la construction d'un univers.

Si vous voulez faire un film avec un message politique, ne devez-vous pas prendre parti ?

Vous pensez donc que le monde entier comprendra la même chose en voyant votre film ?

Nous pensons qu'il peut y avoir de mauvaises interpretations de votre film. Par exemple, nous avons ete très surpris de voir que le héros doit tuer ses ennemis pour triompher. C'est une vision très belliqueuse de votre ideal universel.

Considérant vos objectifs, nous nous attendions à une figure héroïque plus charitable.

Mais vous déclariez que le message primait sur tout dans votre film. En fait, vous jouez le jeu des films hollywoodiens que vous condamnez, non ?

Un film de marionnettes est sorti récemment aux États-Unis et partage avec le vôtre certains objectifs: parler au monde contemporain via les marionnettes. Il s'appelle Team America. Qu'en pensez-vous ?

Propos recueillis par Sébastien MOSSARD et Julien DUPUY au festival de Sitges et traduits par Xavier KAPPS

VIN DIESEL

LES CHRONIQUES DE

RIDDICK

100% ACTION, 100% EFFETS SPÉCIAUX

200% VIN DIESEL

EN DVD & DVD COLLECTOR LE 22 FÉVRIER 2005

it's Shinco
mcm
au .com
FHM
SKYROCK
skyrock.com
UNIVERSAL
www.universalpictures.fr

INNOCENCE
BEAUTÉS VOLÉES

Séance de rattrapage pour l'excellent premier long (et justement récompensé au festival de San Sebastian) de Lucile Hadzihalilovic. Puisant son histoire aux sources de la nouvelle de Wedekind (*Mine Haha, ou l'éducation corporelle des jeunes filles*), **Innocence** foudroie par sa maîtrise plastique (de l'utilisation du Scope à la photo signée Benoît Debie, chef-op'sur **Calvaire**, **Irréversible** et **Il Cartaio**…) et son ambiance empruntant aussi bien à **Pique-nique à Hanging Rock** de Peter Weir qu'à **La Residence** de Narciso Serrador (sadisme exacerbé en moins). Un pensionnat de jeunes filles, isolé de tout contact extérieur, reçoit de nouvelles élèves arrivant mystérieusement dans un confortable cercueil. Suivant des cours de danse et de sciences naturelles, les jeunes enfants se préparent à l'« affrontement » extérieur, le tout sous la direction de leurs responsables (dont l'excellente Hélène de Fougerolles en prof de sciences naturelles, tout droit sortie de l'univers d'Argento!). Cette initiation d'une beauté et d'une pudeur rare, qui se terminera lors d'un final intense et troublant, trouve dans cette réalisation inspirée un écho visuel onirique rarement effleuré dans le cinéma français. Pure œuvre de genre et d'auteur à la fois, **Innocence** est une réussite totale, augurant du meilleur quant à son initiatrice.

FAUSTO FASULO

FRANCE/GB/BELGIQUE. 2004. RÉAL. ET SCÉN.: LUCILE HADZIHALILOVIC D'APRÈS LA NOUVELLE DE FRANK WEDEKIND. DIR. PHOT.: BENOÎT DEBIE. PROD.: PATRICK SOBELMAN POUR EX NIHILO. INT.: ZOÉ AUCLAIR, ALISSON LALIEUX, JOSÉPHINE WAMBEKE, ASTRID HOMME, MARION COTILLARD, HÉLÈNE DE FOUGEROLLES… DUR.: 1H55. DIST.: MARS DISTRIBUTION. SORTI LE 12 JANVIER 2005.

COUP D'ÉCLAT
CLUB MERDE

Si vous pensez que depuis **Dragon rouge**, le père Ratner (qui a remplacé au pied levé John Stockwell, ça donne une idée de son implication) a appris à faire bouger sa caméra correctement, à diriger ses acteurs ou à donner du relief à des scénars écrits par des manchots, c'est que vous ne connaissez pas le bonhomme. Visiblement mu par un goût prononcé pour la glande, le Martini au bord de l'eau et la bronzette aux Caraïbes avec un gros chèque à la clé, le réal (mais là, on devrait dire manager en chef) trouve avec **Coup d'éclat** un projet à sa mesure: une histoire rebattue de gentlemen cambrioleurs aux blagues bien beaufs (après « la petite bite » des asiatiques, on a droit ici aux gags homophobes), qu'il peut traiter par-dessus la jambe, des décors de rêve pour siroter entre les prises, des acteurs reconnus qu'il peut laisser cabotiner en roue libre (mention à Woody Harrelson!) et une équipe de techniciens talentueux qui assurent à sa place le minimum syndical. On peut donc féliciter au passage Dante Spinotti pour la photo, Salma Hayek pour sa plastique (ah si, Ratner filme très bien les soutifs en gros plan!) et Dame Nature pour les décors. Le reste ressemble à un épisode pas drôle de ***Sous le soleil…*** avec Lalo Schifrin à la place de Pascal Obispo. C'est tout de suite plus classe!

Yannick DAHAN

AFTER THE SUNSET. USA. 2004. RÉAL.: BRETT RATNER. SCÉN.: PAUL ZBYSZEWSKI ET CRAIG ROSENBERG. DIR. PHOT.: DANTE SPINOTTI. MUS.: LALO SCHIFRIN. PROD.: BEAU FLYNN, TRIPP VINSON, JAY STERN POUR RAT ENTERTAINMENT PROD. ET NEW LINE. INT.: PIERCE BROSNAN, SALMA HAYEK, WOODY HARRELSON, DON CHEADLE, NAOMIE HARRIS… DUR.: 1H38. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 9 FÉVRIER 2005.

CRIMINAL
OCEAN'S ZERO

Aussi grand réalisateur que puisse être Steven Soderbergh, c'est parfois un producteur roublard et un scénariste flemmard. Caché sous le pseudonyme de Sam Lowry (le nom que porte le héros de **Brazil**), il cosigne le scénario de **Criminal**, remake presque à l'identique des **Neuf reines** de Fabian Bielinsky, petit bijou du cinéma argentin marqué par la crise économique et morale du pays. **Les Neuf reines** n'ayant pratiquement pas été diffusé aux États-Unis, il peut donc le piller sans vergogne et en reprendre les dialogues et les situations à quelques détails près. Le récit est ainsi transposé de Buenos Aires à Los Angeles et les timbres rares sont remplacés par un billet de banque rarissime datant de 1878. Sinon, rien ne change dans la peinture de l'arnaque qu'un escroc chevronné et son élève montent pour voler un riche homme d'affaires. Arnaque à rebondissements et à tiroirs évidemment, dans la tradition de l'**Engrenages** de David Mamet.

Plus pompeux sur le papier qu'un Shadock, Soderbergh confie les rênes de la mise en scène à Gregory Jacobs, son producteur depuis des années. Mauvaise idée car le sieur Jacobs livre un travail terne, si peu inspiré que l'intrigue des **Neuf reines**, pourtant si machiavélique et astucieuse, perd toute saveur, tout relief et tout sens social. Difficile d'illustrer plus platement un scénario dont même les dialogues tombent à l'eau. Difficile également de tirer si peu parti de la présence d'un John C. Reilly, le maître filou, qui semble parler dans le vide et donner la réplique à un partenaire fantôme incarné par l'insipide Diego Luna. En résumé, un mauvais et inutile remake.

Marc TOULLEC

USA. 2003. RÉAL.: GREGORY JACOBS. SCÉN.: STEVEN SODERBERGH (ALIAS SAM LOWRY) ET GREGORY JACOBS D'APRÈS LE FILM DE FABIAN BIELINSKY. DIR. PHOT.: CHRIS MENGES. MUS.: ALEX WURMAN. PROD.: GREGORY JACOBS, GEORGE CLOONEY ET STEVEN SODERBERGH POUR WARNER BROS, 2929 ENTERTAINMENT ET SECTION EIGHT. INT.: JOHN C. REILLY, DIEGO LUNA, MAGGIE GYLLENHAAL, PETER MULLAN, JONATHAN TUCKER… DUR.: 1H36. DIST.: WARNER BROS. SORTI LE 19 JANVIER.

MAD MOVIES
HORS-SÉRIE
SPÉCIAL COMICS
132 PAGES !
Couverture Exclusive
par Mike Mayhew
RÉALISÉ AVEC L'ÉQUIPE DE
COMIC BOX
PLUS
22 PAGES DE
BD INEDITES
HELLBLAZER
LE COMIC-BOOK QUI A
INSPIRÉ CONSTANTINE
AVEC KEANU REEVES
L'odyssée des
Super-héros
2005 : L'ANNÉE DES HÉROS ?
Réponse dans le nouveau MAD MOVIES Hors-série,
En vente actuellement.
M 04347 - 4 H - F: 8,50 € - RD

TROUBLE JEU

AM I TALKING TO ME ?

Depuis que Robert De Niro s'est découvert un talent comique monstrueusement bankable (**Mon beau-père, mes parents et moi**: plus de 240 millions de dollars en 1 mois d'exploitation aux USA!), il a décidé de ne plus trop se fouler et de venir pointer de temps en temps dans un thriller apathique ou un polar formaté. Voici donc son nouveau poulain, qui, en plus de concourir dans la première catégorie, va certainement être archivé en bonne et due forme par Fasulo, notre éminent spécialiste en « films de couloirs » (t'en tiens un bon là Fausto!).

David Callaway est psychologue et père de famille attentionné. Suite au suicide de sa femme, il décide de déménager à la campagne, histoire de changer les idées de sa fille Emily. Une fois sur place, cette dernière, gravement perturbée par la perte tragique de sa mère, fait montre d'un comportement bizarre et passe des heures à discuter avec un ami imaginaire baptisé Charlie. Là où ça se complique, c'est quand ledit Charlie commence à montrer des signes d'antipathie vis-à-vis du père, qui aurait, d'après lui, laissé sa femme mourir…

Chandail, binocles, regard à la fois bon et inquiet, De Niro arbore ici la panoplie du pater familias intello et middle class, affichant un jeu plutôt minimaliste, à peine perturbé de temps à autre par ses célèbres crispations de lèvre inférieure. Si l'on parle tant de l'acteur en ces lignes, c'est que le je-m'en-foutisme nawakesque du bonhomme et le spectacle consternant de sa décrépitude cachetonneuse restent quasiment le seul intérêt de ce gros nanar ennuyeux. Le réal John Polson (**Swimfan**), qui meuble en filmant sa star en train d'arpenter sa baraque pendant plus d'une heure, est d'ailleurs sur la même longueur d'onde. Heureusement, la dernière bobine, par le biais d'un twist rebattu, nous donne l'occasion d'assister à un grand moment de ridicule, avec un De Niro en roue libre qui se met soudain à surjouer comme il sait si bien le faire. La somnolence cède alors la place à l'hilarité et ce qui était jusque-là un film de pépères devient soudain un bon gros morceau de grotesque pelliculé comme on les affectionne.

Arnaud BORDAS

HIDE AND SEEK. USA. 2004. RÉAL.: JOHN POLSON. SCÉN.: ARI SCHLOSSBERG. DIR. PHOT.: DARIUSZ WOLSKI. MUS.: JOHN OTTMAN. PROD.: BARRY JOSEPHSON POUR 20TH CENTURY FOX, FOX 2000 PICTURES ET JOSEPHSON ENTERTAINMENT. INT.: ROBERT DE NIRO, DAKOTA FANNING, FAMKE JANSSEN, ELIZABETH SHUE, AMY IRVING, DYLAN BAKER... DUR.: 1H36. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 23 FÉVRIER 2005.

LES BOUCHERS VERTS

PROMO CHARCUTERIE

Deux bouchers tentent de monter leur propre affaire. Le premier s'amuse à reconstituer des [illegible] d'animaux et le second a un [illegible] qui ne lui permettra jamais de cracher. Bref, les apprentis n'ont pas été pour aider la famille. De notre point de vue, on l'a bien vu, on a bien vu [illegible] à quoi ressemble de se faire [illegible] Mais ce qu'on a compris et les deux bouchers sont bien obligés de [illegible] pour [illegible]

Les Bouchers verts, par son [illegible] [illegible] [illegible]

L'ultime passion du cinéma en dvd

LA VOIX DES MORTS

POSTE NAWAK

Succès surprise de ce début d'année aux États-Unis, **La Voix des morts** s'intéresse aux EVP (pour Electronic Voice Phenomenon), ces voix de personnes défuntes enregistrées sur les ondes. Un sujet passionnant, ouvert à toutes sortes de fantasmes. Rappelez-vous dans les années 80... Certaines personnes ne prétendaient-elles pas avoir vu ou entendu le fantôme de Romy Schneider sur la mire de leur téléviseur ? Une légende urbaine qui fait bien marrer aujourd'hui, mais faites le test pour voir. Collez-vous de nuit devant la neige cathodique et observez. Le malaise et la trouille s'installeront bien plus vite que vous ne le croyez. Ça, un réalisateur comme Hideo Nakata l'avait bien compris en utilisant ce nouveau vecteur de peur dans **Ring**. Hélas, on ne peut pas en dire autant de Geoffrey Sax, un tâcheron (25 ans de carrière) qui signe ici son premier film. La seconde épouse de Jonathan Rivers (Michael Keaton) disparaît subitement. Son corps demeure introuvable, laissant espérer à Jonathan qu'elle est toujours en vie, retenue quelque part contre son gré. Un jour, il aborde un inconnu qui semble le pister (Ian McNeice). Ce dernier révèle à Jonathan que sa femme (qui ne s'appelle pas Jennifer) est bien morte, et qu'elle communique désormais avec lui par le biais des ondes. D'abord incrédule, Jonathan se ravise et se met à l'écoute bien décidé à découvrir ce qui s'est vraiment passé. Voilà pour le pitch. Le problème est que le film ne propose rien d'autre. Vous avez vu la bande-annonce ? Vous avez tout vu. Regarder Michael Keaton (au demeurant excellent) régler une radio, c'est drôle, mais quand ça dure plus de deux bobines, ça devient vite lassant, voire stressant. La fin du film approche alors et absolument rien d'autre ne s'est passé, d'où l'incompréhensible succès du film au box-office ricain qui, après les remakes de **Ring** et de **The Grudge** (films beaucoup plus respectables et réussis), semble s'affoler dès que le moindre croquis entre dans le champ. Pourtant, à l'exception d'un bref plan sur

CHOK DEE

CHEMIN DE CROIX

Parcours initiatique dépeignant la vie (plus ou moins romancée) du champion de boxe thaï Dida, **Chok Dee** avait clairement les reins assez solides pour porter son sujet et le mener jusqu'à la réussite. Un réalisateur confirmé (doublé d'un excellent directeur d'acteurs), une solide distribution (le robuste Giraudeau en tête) et surtout la présence « physique » d'un interprète ultra impliqué puisque coscénariste du script (et auteur du bouquin adapté). Ryan (Dida), jeune tête brûlée vivant de divers larcins, se retrouve, suite à un coup ayant mal tourné, sous les barreaux. Paumé dans un univers carcéral régi par des codes qu'il ignore et ne respecte pas, Ryan va faire la rencontre de Jean (Bernard Giraudeau), ancien boxeur qui deviendra par la suite son mentor. Décidé à suivre les pas de son aîné, Ryan partira alors en Thaïlande, pour « subir » l'entraînement local et accessoirement transmettre à la fille de Jean le témoignage écrit de son amour paternel. Cependant, les deux missions s'entrecroiseront et tout ne se passera pas comme prévu... Ce matériau de base convaincant, Durringer va tenter de le rendre le plus dramatiquement exploitable en donnant à son histoire un cachet réaliste certain (on évite ici la Thaïlande de carte postale ou autre exotisme inapproprié), sans pour autant négliger les événements qui vont lentement faire glisser le récit vers le genre (en l'occurrence le polar). Problème : dans ses ambitions scénaristiques et purement cinématographiques, le film de

Durringer a clairement le cul entre deux chaises. Entre la volonté de dépeindre le plus fidèlement possible l'enfer des camps d'entraînement thaïs et les histoires qui en découlent (l'acceptation et la réussite de Ryan, la corruption, les combats clandestins...) et sa tendance à la conservation d'un véritable esprit « d'auteur », le film se perd et cherche clairement quelle position adopter. Ce défaut, souvent constaté dans les films français de genre (ou flirtant avec), plombe malheureusement l'ensemble du métrage par ce sentiment d'hésitation dans la démarche. Ainsi, alors que **Chok Dee** avait les armes adéquates pour être un beau drame mâtiné d'influences issues de divers horizons (film d'arts martiaux, polar...), son réalisateur préféra tout miser sur la personnalité de son interprète, certes attachante, mais pas suffisante pour donner au métrage une certaine « densité ». On en sort mitigé, conscient pour le coup que Durringer a malheureusement raté le coche.

Fausto FASULO

Deborah Kara Unger. **La Voix des morts** ne fera jamais grimper le trouillomètre. Un comble pour un pareil sujet.

Alexandre BUSTAMO

WHITE NOISE. USA. 2005. RÉAL.: GEOFFREY SAX. SCÉN.: MAL JOHNSON. DIR. PHOT.: CHRIS SEAGER. MUS.: CLAUDE FOLY. PROD.: PAUL BROOKS, STEPHEN HEGYES, SCOTT KROEMEYER ET SHAWN WILLIAMSON POUR BRIGHTLIGHT PICTURES ET UNIVERSAL. INT.: MICHAEL KEATON, CHANDRA WEST, DEBORAH KARA UNGER, IAN MCNEICE. DUR.: 1H00. DIST.: UIP. SORTIE LE 2 FÉVRIER 2005.

FRANCE. 2004. RÉAL.: XAVIER DURRINGER. SCÉN.: XAVIER DURRINGER, CHRISTOPHE MORDELLET ET DIDA, D'APRÈS SON LIVRE. DIR. PHOT.: GUILLAUME SCHIFFMAN. MUS.: SIG, CALBO ET YVAN. PROD.: VÉRA BELMONT POUR STEPHAN FILM, TELEGRAPHE ET FRANCE 2 CINÉMA. INT.: DIDA, BERNARD GIRAUDEAU, FLORENCE VANIDA FAIVRE, LAKSHAN, SOMBATI MEDHANEE, RIT LUECHA... DUR.: 1H45. DIST.: REZO FILMS. SORTIE LE 16 FÉVRIER 2005.

Apprenez un vrai
métier créatif !

Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques

• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM
Création & Maquillage
PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à : ITM* 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé

❑ M. ❑ Mlle Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____
Année de naissance _____ Tél. _____
E-mail _____

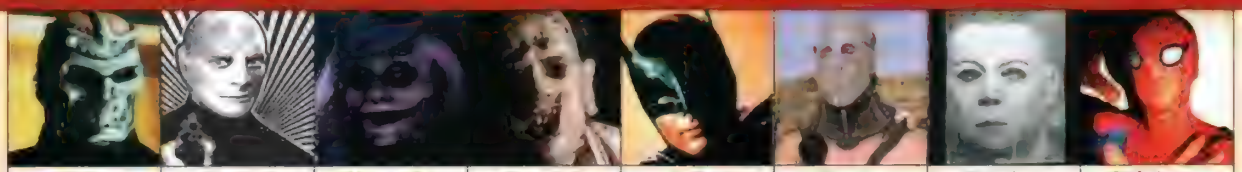
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage

Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.

MAD 025

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



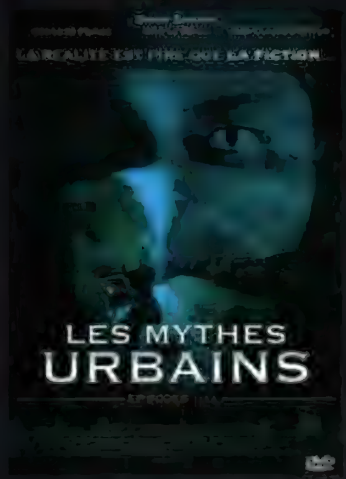
	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
36, QUAI DES ORFÈVRES		5 On attendait une production formatée et consensuelle, on a un grand polar solennel et habité. Étonnant.	5 Deux acteurs ressuscités, un polar habité, plus de doute, le Marchal est de retour en ville.	5 Une grande fresque policière, ample et bouleversante, par un réal qui connaît ses classiques. Je n'en reviens toujours pas !	3 Entre réalisme et stylisation à outrance, Marchal aurait dû choisir.			5 Un grand film policier qui ne fait pas de concessions quant à son sujet. Vraiment excellent...
ALEXANDRE	1 Le foirage du siècle. Stone passe à côté, Angelina Jolie ressemble à Dalida, Colin Farrell aussi...	3 Malgré un sens de l'image parfois grisant, ça reste assez brouillon dans l'ensemble.		2 Hystérique, buveur, séducteur, obsédé, poète, angoissé, monomaniaque, c'est sûr. Conquérant, je sais pas...		5 Une putain de fresque énervée. Du Stone pur jus.		3 Oliver Stone est de toute évidence passé à côté du film de sa vie. Il n'en reste pas moins un ratage intéressant...
ASSAUT SUR LE CENTRAL 13		2 Refaire un classique en moins bien et avec des apports qui ne sont pas traités, je vois pas l'intérêt...	4 C'est plus du Harlin que du Carpenter. Dommage que ça soit pas du Richet pur jus. Très sympa quand même.	3 A défaut d'honorer Carpenter, Richet nous balance un petit 80s violent et nerveux qui sent bon la soirée pizza/bière. On s'attendait à pire...			4 Soyons clair, face à l'original, ce remake ne tient pas la comparaison. Mais qu'est-ce que c'est fun !	2 Sans couilles, sans gloire...
BLADE : TRINITY		1 Flinguer l'univers qu'on a créé en le traitant de façon aussi désinvolte et incohérente, cela s'appelle une lucasserie.	1 Les enfoirés, ils ont réussi à nous niquer Blade. Bon allez, on va se refaire le 2 pour se consoler.	0 Le syndrome Judge Dredd... en plus beauf !	0 Que la réalisation, les acteurs, l'action et les sfx soient une catastrophe, soit. Mais en plus, c'est hyper mal écrit !	3 Un côté Z et beauf plutôt plaisant. Mais foirage quand même...	1 Pour la première scène avec Blade, tout simplement la seule où le personnage n'est pas trahi.	1 Désolé, mais je ne peux pas mettre 0 à un film avec Blade.
LE CHÂTEAU AMBULANT		5 Un petit relâchement narratif de rien du tout pour Miyazaki mais ça reste quand même assez vertigineux.		6 Ça doit être épuisant d'aligner les chefs-d'œuvre !	6 Un film-ovni qui tombe sous le coup de l'évidence. Encore un coup de maître !			5 Miyazaki ne cherche même plus à introduire son univers au spectateur, il le plonge dedans d'entrée. Balère !
DANNY THE DOG		2 Leterrier, malgré toute sa bonne volonté, n'arrive pas à sauver du ridicule cette nouvelle pantalonnade du père Besson.		2 Uniquement pour les bastons hargneuses et inspirées de Yuen Woo-ping. Le reste frôle l'indigence...	3 Épisodiquement, des bastons jouissives m'ont sorti de ma torpeur.	2 Jet Li est un Pit bull mais Besson une mémère. Sinon, Hoskins nous refait un The Long Good Friday show !	4 Un film où les scènes de combat sont correctement ficelées et qui permet à Europa Corp de faire un premier pas dans la cour des grands.	3 Sympa pour la baston, le reste est purement accessoire...
L'EMPREINTE DE LA MORT		1 Le film est nul mais le gros Raymond et son petit café m'ont occasionné un fou rire mémorable.		1 Maxpet qualité beige, tout le bon goût du tarpé...		4 Un vigilante movie efficace avec un JCVD on fire !	4 Un polar froid, sec, violent, bourrin... et un Van Damme au meilleur de sa forme.	1 Van Damme commence vraiment à avoir une gueule. Dommage que ce soit dans un film qui se la pète !
LE FILS DE CHUCKY			5 Encore plus drôle et gore que le précédent ! Après Chucky reloaded, la révolution !!		4 Les qualités du film sont bien plus louables que ses défauts ne sont condamnables.		4 Entre film intelligent et pure série B, Le Fils de Chucky se cherche, mais l'essentiel est là.	4 La Nuit américaine façon Chucky ? Le traitement pète plus haut que le cul du sujet, mais ça reste fun dans l'ensemble.
LES INDESTRUCTIBLES	6 Si vous aimez les super-héros, les films Pixar, Le Géant de fer, pleurer et rire au cinéma, voici votre film ultime.	6 Un dessin animé comme il en existe un par décennie.		5 Un idéal de geek ! Juste un chouia trop long.	6 Un classique instantané.	5 Du grand spectacle intelligent et splendide.	5 Voilà un vrai bon film d'animation : beau, drôle et adulte.	6 Déjà, c'est le meilleur Pixar et en plus, ça pète un poil en dessous de Spider-Man 2. C'est dire si ça déchire !
THE GRUDGE	4 Sans doute déjà vu mais pourtant, curieusement, ça fout vraiment la trouille.	2 Un film d'horreur hybride dont le plus gros défaut reste son manque total d'originalité.	4 Un «I see dead people» movie des plus corrects. Une mini-flippe, c'est toujours mieux que rien.	4 Beaucoup de maladresses mais une vraie atmosphère et des séquences bien flippantes !		2 Plus fort que le film de couloirs : le film d'escaliers !	3 Moins puissant mais plus compréhensible que l'original. Rien que pour le fantôme de la mère, ça vaut le détour.	1 Bon, quand est-ce qu'elle va se faire faire un shampoing la petite fille aux cheveux sales ?
INNOCENCE : GHOST IN THE SHELL 2	3 Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ? Voilà le credo de ce film magnifique visuellement mais trop gonflant.	3 Il m'a bien semblé apercevoir quelques images d'une fulgurante beauté entre deux ronflements.	2 Réservé à tous ceux qui ont un cerveau. Désolé, mais j'en ai pas et en plus, j'ai même pas vu le premier. Quel con !	6 Une œuvre cérébrale à la beauté envoûtante.	5 Aussi abscons, puissant et somptueux qu'un rêve.	3 Hermétiquement beau. Pour être plus clair : c'est grave chiant !	3 Déjà pas très fan du premier. C'est beau mais ça m'a royalement saoûlé.	6 Profond, mystique, indéchiffrable, bourrin, beau à en crever... Quand l'action et la réflexion servent le même projet.
THE MACHINIST	4 Très inspiré de Dellamorte Dellamore mais incroyable performance de Bale.	4 Une histoire émouvante et un excellent casting compensent des références un peu trop appuyées.			2 Qui veut une belle part de flan ?	5 Un thriller référentiel, beau et sombre, hanté par son acteur principal.	4 Un film qui repose intégralement sur les épaules d'un Christian Bale tout simplement hallucinant.	2 Un faux film original qui se prend pour du Kubrick mais n'a même pas conscience d'être déjà daté !
LA RAGE DU TIGRE	5 Le souvenir d'un vrai choc à la première vision il y a plus de 20 ans. Putain, je suis vieux...	6 La sauvagerie et la beauté du Wu Xia Pian à leur sommet. Un must inattérable.	4 Je viens de me réveiller, c'est vrai que c'est pas mal ce film. Bonne nuit.	6 Une œuvre d'utilité publique pour ceux qui nous trouvaient dur avec Zhang Yimou...	6 Malgré son grand âge, ce félin-là n'a rien perdu de son mordant.	6 L'un des films les plus viscéraux de l'histoire du cinéma avec La Horde sauvage.	6 Un classique doublé d'un chef-d'œuvre du ciné kung-fu. Et en plus il n'a pas pris une ride !	5 Le père de tous les films d'arts-martiaux que vous ingurgitez depuis votre enfance : respect !

ABONNEZ-VOUS À MAD MOVIES

ET RECEVEZ EN CADEAU LE DVD « LES MYTHES URBAINS »

40 DVD OFFERTS AUX 40 PREMIERS ABONNÉS

Les Mythes Urbains
en DVD le 16 février !



La réalité est pire que la Fiction...

13ème RUE

Un Casting de Choc : Omar Sharif, Cécile de France, Jean Claude Dreyfus, Dominique Pinon, Claire Keim...

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ **DÉCOUVERTE** ❑ **FIDÉLITÉ** ❑ **PASSION**

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Date d'expiration : _ _ _ _ _ _
Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

Pour les 50 ans de Godzilla, la Toho a sorti les grands moyens et a offert au Roi des Monstres un film digne de ce nom. Un maximum de bestioles, de destruction et de combats pour un métrage qui s'impose immédiatement comme un classique du genre. Happy Birthday Godzi !

LA GUERRE DES MONSTRES

GODZILLA FINAL WARS

DE RYUHEI KITAMURA

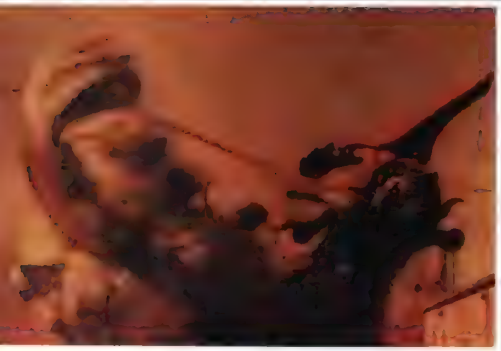
Il y a cinquante ans de cela naissait un gros bébé vieux de plusieurs millions d'années : Godzilla. Furieux fils (ou fille, la question se pose encore chez certains) de l'ère atomique, Godzilla est rapidement devenu une icône nationale connue et reconnue par tous au Japon, puis rapidement aux States et, plus modérément, dans le reste du monde. En 50 ans d'existence, le « Big G », comme on le nomme tendrement outre-Atlantique, a revêtu de nombreuses apparences. De monstre destructeur métaphore de la bombe atomique, il est devenu l'ami des enfants durant les années 70 avant de prendre un break d'une dizaine d'années pour revenir sur le devant de la scène en 1984, bien plus proche de l'esprit original de la série. En tout, si l'on compte **Godzilla Final Wars**, 28 films ont été tournés autour du monstre, sans compter ses apparitions dans des œuvres parallèles comme le super-sentai **Shooting Star Zone**, des parodies télé et cinéma, ainsi que dans moult mangas et comics (sans parler des chansons, des livres pour enfants, des cartes et des centaines d'autres types de produits dérivés…).

ÉVOLUTIONS DIVERSES

Outre le caractère du monstre, son physique a aussi beaucoup évolué avec le temps, le faisant apparaître, de films en films, plus gigantesque ou plus petit que la version précédente, la face plus plate, plus reptilienne ou plus humanoïde… Le mythe même de Godzilla a plusieurs fois été repris à zéro durant les années 90, tentant ainsi de faire repartir sur des bases nouvelles les aventures du gros monstre vert. Il faut dire que si la figure de Godzi reste bien connue au Japon, les dernières tentatives cinématographiques pour la mettre en valeur n'ont guère été très convaincantes et se sont soldées plusieurs fois par des échecs commerciaux (Julien Dupuy vous en parle plus en détail dans son article). Comparés à la trilogie **Gamera** qui a émergé durant les 90's, mise en scène par Shusuke Kaneko et bénéficiant du travail du magicien des SFX Shinji Higuchi, il n'est pas difficile de reconnaître que les nouveaux **Godzilla** avaient effectivement bien du mal à tenir la route. Changement de tendance : alors que Gamera faisait figure de petite sœur pauvre (il s'agit d'une tortue géante) de Godzilla lorsque la Daiei la créa en 1965, elle devint durant les années 90 la référence absolue du kaiju eiga (film de monstres), laissant notre bon vieux Godzilla bien loin derrière. Comble du comble, même lorsque la Toho demanda à Shusuke Kaneko de reprendre en main leur bête pour le film **Godzilla, Mothra and King Ghidorah : Giant Monsters All-Out Attack** (ou **GMK**, c'est tout de même plus simple à dire !), le film se révéla une nouvelle fois inférieur à ce que le metteur en scène avait été capable de faire pour la Daiei…

À QUI LE TOUR ?

Il fallait pourtant bien que la Toho réussisse à remonter la pente, aussi bien financière (le 27ème film de la série, **Tokyo S.O.S.**, a été un énorme flop au Japon) que qualitative, en vue du 50ème anniversaire du Big G. Pour une fois, la compagnie, plutôt connue généralement, va avoir une très bonne idée : confier le projet à un réalisateur sans lien avec les kaiju, dont le nom est devenu en quelques années une référence, et lui laisser les mains (relativement) libres. Les prétendants pouvant être nombreux pour redorer le blason de Godzilla : Takashi Miike (j'imagine déjà la tête du reste de la rédaction à la simple évocation de cette idée !), Katsuhito Ishii (**Shark Skin Man and Peach Hip Girl**), voire dans la série « réalisateurs attachés aux films en costumes », le talentueux Keita Amemiya (responsable des très sombres – et bons – **Mechanical Violator Hakaider** et **Kamen Rider ZO**, ainsi que d'un des deux **Zeiram**). Au final, c'est sur le très convoité Ryuhei Kitamura que la compagnie porte son dévolu. Après **Versus**, le fantastique docu-fiction **Alive** et surtout **Azumi**, Kitamura est devenu un faiseur porteur d'une particulière



« Je ne suis pas le genre de réalisateur prêt à tout faire. Je veux faire ce dont j'ai envie, peu importe le budget ou les acteurs. »

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Ebirah, quelques instants avant de se faire démonter par un mutant.

King Caesar s'apprête à foncer sur Godzilla.

Gigan armé de ses deux doubles méga-tronçonneuses. Le pied !

Kamacuras en pleine phase de destruction du patrimoine français.

Le vilain Zilla, rescapé de la version américaine.

ment lié au fantastique et très apprécié des jeunes Nippons. En tout cas, le réalisateur possède suffisamment d'originalité pour être effectivement capable de remettre Godzilla sur pieds. Accompagné de son scénariste Isao Kiriyama, Kitamura va donc pondre un scénario vraiment à part dans le monde pourtant bien barré des monstres géants nippons.

Suite à une vague incessante de guerres et à la croissance démesurée de la pollution, d'énormes monstres font leur apparition. Heureusement pour l'humanité, l'EDF (Earth Defense Force, notre EDF nationale est complètement dans le vent !), veille et emploie des unités mutantes pour combattre la nouvelle menace. Lorsque les différentes créatures gigantesques se mettent à attaquer simultanément les diverses capitales de la planète, l'EDF se retrouve soudainement impuissante face à l'énorme invasion. Arrive alors un vaisseau spatial qui stoppe net la menace. À son bord, les Xiliens, des extraterrestres humanoïdes venus prévenir la terre d'une menace imminente : la collision avec un astéroïde gigantesque nommé Gorath. Mais sous leurs airs doux et paisibles, les Xiliens désirent en fait utiliser l'humanité à des fins culinaires. Lorsque leur plan éclate au grand jour, ils relâchent alors les abominables créatures gigantesques qui reprennent leur carnage. Ozaki (Masahiro Matsuoka), l'un des mutants de l'EDF, la biologiste Otonashi (Rei Kikukawa) et Douglas Gordon (Don Frye) se lancent alors dans une opération d'annihilation des forces xiliennes. Une mission qui ne pourra être menée à bien sans la résurrection de Godzilla, que Gordon avait emprisonné dans les glaces du Pôle Sud quelque temps auparavant…

SOUS EXCITANTS

Kitamura ne laisse pas sa pellicule se reposer et délivre un film carburant du début à la fin à la dynamite (même lors des scènes de dialogues, on ne sent jamais une baisse de régime). Un film enjoué, porté par un réalisateur qui jubile à l'idée de faire se battre à l'écran le plus de monstres géants que les spectateurs du monde aient eu l'occasion de voir. Sans parler des ravages causés par ces derniers et les E.T. qui, même si cela n'est pas clairement dit dans le film, sont responsables de millions de morts. Et, en toute sincérité, n'est-il pas jouissif de voir au cinéma les grandes villes de ce monde, Sydney, Shanghai, Paris, New York… succomber sous les assauts répétés de quelques créatures ? Qui ne retrouve pas son âme de gosse en voyant un grand reptile verdâtre balancer dans les airs une affreuse araignée gigantesque (en l'occurrence Kumonga, vu notamment dans **Le Fils de Godzilla**) ? **Godzilla Final Wars** ne se prête pas à de longues analyses philosophiques ou sociologiques (qui pourraient effectivement être posées sur un certain nombre de précédents films de la série), c'est un film qui se savoure les yeux grands ouverts, tous les sens (tout du moins la vue et l'ouïe !) surexcités devant un spectacle visible d'habitude que lorsque Morphée nous tient compagnie… On a beau apprécier l'aspect adulte, intelligent et dramatique des nouveaux **Gamera** ou du tout dernier **Ultraman** (sur lequel on reviendra prochainement), on ne peut nier que le côté gamin surexcité de **GFW** est ultra orgasmique. Impossible de se la jouer critique posé avec un tel film : **GFW** démarre tellement fort qu'au bout de cinq minutes (après le logo Toho-Scope, le défilement de stock-footages présentant 50 ans de **Godzilla** et le mythique thème musical), on se retrouve la gorge serrée et les larmes au bord des yeux. Il n'en aura fallu pas plus pour que l'on comprenne que **GFW** est le kaiju attendu depuis longtemps.

CHOC DES TITANS

Pour être riche et délirant, le scénario des sieurs Kiriyama et Kitamura l'est assurément. **GFW** brasse très large et est aussi bien un hommage aux anciens kaiju eiga de la Toho (**Godzilla contre Gigan** pour le côté invasion extraterrestre, **Les Envahisseurs attaquent** pour l'accumulation de monstres…), qu'un film de SF dans la lignée de la série **X** (on retrouve dans **GFW** une scène déjà utilisée dans la série télé où les héros se rendent compte, grâce à un léger détail, que l'un des monstres qu'ils voient sur le petit écran ne se comporte pas exactement de la même manière et semble être sous contrôle extraterrestre). On retrouve aussi un côté film d'action pour les précédentes productions de Kitamura (comme le formidable **Aragami** où certaines phases de combat de **Versus**), pour [illegible] **X-Men** [illegible] **Hero** [illegible] Bref, un déferlement régulier de [illegible] Pour ceux pleinement appréciés, il est clair qu'il [illegible] loin d'être [illegible] [illegible] [illegible]

sauce UFC (la toute première grande compétition de free fight qui aida à populariser et démocratiser ce sport) et il s'est effectivement payé un casting où l'on retrouve de nombreuses figures du combat libre. À commencer par le quinquagénaire Don Frye, combattant de l'UFC et du Pride (la plus grande et la meilleure rencontre du genre), qui tient ici l'un des rôles principaux. On ne va pas parler de la carrière sportive du moustachu, mais ses débuts d'acteur ne sont, en tout cas, pas des plus prometteurs (aggravés, il faut bien l'avouer, par un doublage japonais des plus mauvais). Bref, Don Frye ne sait clairement pas jouer et arbore d'ailleurs la même expression durant tout le film… N'empêche, sa présence dans le métrage, pour tous les amateurs de Mix Martial Arts (soit quasiment toute la population japonaise), reste tout de même savoureuse. Preuve que sa prestation a fait sensation, le bonhomme monte désormais sur le ring avec le thème de **Godzilla**, ponctué de cris du monstre, en fond sonore, pour la plus grande joie du public japonais ! On aurait cependant préféré que ce soit le père du Pancrase moderne, le très charismatique Masakatsu Funaki, qui tienne le rôle principal (surtout qu'il sait jouer et marque vraiment l'écran par sa présence). Heureusement, celui-ci tient tout de même une place importante (mais secondaire) : celle du commandant Kumasaka, en charge des unités mutantes de l'EDF. On a d'ailleurs droit à une belle scène de combat dans laquelle il se bastonne contre des dizaines d'ennemis sous contrôle extraterrestre (on regrette juste que Kitamura ne lui ait pas laissé l'opportunité de balancer des clefs de bras et de jambes à tout va !). Autres combattants présents, les amis dans la vie et ennemis sur le ring, Gary Goodridge et Ray Sefo, que l'on voit à la fin du film dans une base du Pôle Sud.

GLOIRES DU PASSÉ

Question nostalgie kaiju, Kitamura a rappelé plusieurs grandes figures des **Godzilla** d'antan. Honneur aux dames, c'est avec grand plaisir (et émotion, il faut bien le dire) que l'on retrouve Kumi Mizuno, cette grande actrice du cinéma fantastique nippon (et plus largement de la Toho), qui illumina de sa

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Monster X, le petit (mais costaud) nouveau venu de Godzilla Final Wars.

Minilla, le fils de Godzilla, vient apporter une sympathique touche de décontraction au film.

Kumonga, une araignée géante des plus agressives.

Toujours aussi puant, toujours aussi laid, Hedorah fait une rapide apparition dans le film.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Godzilla en plein affrontement avec Monster X.

Anguirus détruit tranquillement Shanghaï.

Gigan dans sa forme initiale, avant d'être customisé en super bad guy.

beauté de nombreuses productions comme **Ebirah Horror of the Deep** (1966), **The War of the Gargantuas** (1966 aussi) et surtout **Invasion Planet X** (1965). Qui a pu l'oublier dans ce dernier, vêtue de sa tenue violette de cosmonaute ? Mizuno représente d'ailleurs pour beaucoup, et à elle seule, le cinéma fantastique nippon (elle en est son ambassadrice la plus connue, populaire et charmante bien sûr !). D'ailleurs, la Yoko Tsuno créée par Roger Leloup ne reprend-elle pas certains des traits de l'actrice nippone ?

À ses côtés, on retrouve un de ses collègues de la grande époque : Akira Takarada. Un nom tout particulièrement attaché à **Godzilla**, vu qu'il était présent dans l'original de 1954 (dans le rôle du fiancé d'Emiko). Plus qu'un hommage, la présence de l'octogénaire Takarada est un véritable petit morceau d'histoire, vu que l'acteur est l'un des rares « survivants » du tout premier **Godzilla**, ses collègues ayant passé l'arme à gauche, ou s'étant totalement retirés du monde du cinéma (Momoko Kochi, qui jouait sa fiancée alors, est morte en 98 après une dernière apparition dans **Godzilla Vs. Destoroyah**).

RÉFÉRENCES À GOGO

Des références, le film en brasse un paquet, à commencer par l'ancien logo de la Toho qui illumine les toutes premières images du film… Ou encore le nom de l'astéroïde se dirigeant vers la terre, qui fait référence à une autre production de SF de la Toho : **Gorath** (1962) – le tout premier film fantastique dans lequel joua Mizuno, soit dit en passant. La planète d'origine des Xiliens se nomme quant à elle… la planète X ! Référence évidente au **Invasion Planet X** déjà évoqué plus haut. Le nom de l'organisation de sûreté, Earth Defense Force, renvoie quant à lui aux **Mysterians** (1957), dans lequel un groupe homonyme luttait contre les affreux extraterrestres du titre…

Chez les monstres, on ne retrouve finalement pas, comme il était prévu, toutes les créatures géantes qui ont parcouru les 27 précédents **Godzilla**. Ainsi, l'un des grands favoris de la série, Mechagodzilla, ne pointe même pas le bout de sa bobine en métal, inadapté, selon Kitamura, pour pouvoir figurer dans son scénario. Ne jouons pas pour autant les nerds frustrés, **GFW** nous offre suffisamment de grosses bêtes pour satisfaire les grands gamins que nous sommes. L'indispensable mite géante Mothra est bien présente (ainsi que les deux jumelles minuscules de son île natale) et se bat non pas contre Godzilla, mais contre Gigan. Gigan, découvert dans le très prosaïquement nommé **Godzilla contre Gigan** (1972), puis réapparu dans le film pour gamins **Godzilla Vs. Megalon** (1973), se révèle d'ailleurs l'un des monstres les plus excitants du film. Suite à plusieurs changements de forme, il se retrouve au final avec deux gigantesques scies électriques à la place de chaque crochet et se la donne avec Godzilla dans un face-à-face qui fait déjà figure de classique. Dans un autre sympathique combat, Godzilla affronte ses anciens alliés King Caesar (vu dans **Godzilla Vs. Mechagodzilla**, 1974), Anguilas (qui était, avant de devenir un « bon », le tout premier ennemi que Godzilla combattit dans **Le Retour de Godzilla**, 1955) et **Rodan** (lui aussi un « méchant » devenu « gentil », apparu pour la première fois dans **Rodan** en 1956). On retrouve aussi cette délicieuse boule de pus et de déchets qu'est Hedora, la véritable vedette du délirant et psychédélique **Godzilla contre Hedora** (1971). Dans ce tas de figures déjà bien connues, un nouveau venu se fait remarquer : le super-monstre final du film, Monster X, qui se transforme en une créature qui ravira les Godzi-fans… Une dernière petite note qui devrait toucher tout particulièrement les lecteurs français : c'est la mante religieuse Kamacuras qui s'occupe de raser Paris. Ne citons pas tous les monstres (il faut garder un peu de surprise tout de même), mais précisons aussi que celui que beaucoup de fans détestent, Minilla, alias Baby Godzilla, est aussi présent. Surprise, il ne fait pas du tout tache dans le film et apporte une touche humoristique des plus agréables. De toute façon, il était difficile d'imaginer une sorte de best-of Godzilla sans ce petit monstre, que l'on puisse l'apprécier ou non…

Ci-dessus :
Quand Godzilla joue au lasso avec une araignée géante...

Ci-contre, à gauche :
Hedorah lâche les gaz sur Godzilla.

Ci-contre, à droite, de haut en bas :
Manda enlace amoureusement le Gotengo.

Rodan se prend pour Batman...

Mothra, plus resplendissante que jamais.

Il y avait King Ghidorah, voici maintenant Keiser Ghidorah !

Anguirus s'apprête à tomber sur Godzilla...

KITAMURA STYLE

Au-delà de l'hommage référentiel, Kitamura s'évertue avant tout à se faire plaisir, ce qui explique le côté ultra fun de toute l'expérience (à croire parfois que c'est à Kitamura que la Toho a offert un cadeau d'anniversaire !). — *Je parle beaucoup avec les producteurs au début d'un projet. J'ai donc parlé bas du premier meeting de ce que je voulais faire et de ce qu'eux voulaient que je fasse. Si l'on n'avait pas réussi à s'entendre, je n'aurais pas pris le boulot. Je ne suis pas le genre de réalisateur prêt à tout faire. Je veux faire ce dont j'ai envie, peu importe le budget ou les acteurs.* — Voilà qui ne saurait être plus clair. **GFW** porte donc la marque de la créature et du créateur, ce qui manquait terriblement aux **Godzilla** sortis récemment. On retrouve clairement ici des images et des thématiques estampillées Kitamura à 100 %, en particulier celles des duels, où les poses tiennent une grande place. Le réalisateur va ainsi jusqu'à mettre totalement de côté les monstres pendant un long moment pour se consacrer uniquement aux bagarres entre les membres de l'EDF et les mauvais extraterrestres. Mélange de combats à l'ancienne et de pirouettes comme le réalisateur les apprécie, ces affrontements apportent une touche pour le moins surprenante dans un genre où seules les grosses bêbêtes se mettent d'habitude dessus. Le summum dans le domaine est sans aucun doute atteint lorsque Kitamura met face-à-face un mutant de l'EDF et Ebirah (la crevette géante de **Ebirah Horror from the Deep**) ! Alors que l'armement le plus sophistiqué ne réussissait jamais à venir à bout de quelques monstres dans les 27 films précédents (et vas-y que je t'envoie les chars, les avions, les bombes et tout le tintouin), il suffit d'un seul homme dans ce film pour tuer un des affreux géants. Du jamais vu à l'écran ! Kitamura ne reproduit cependant pas l'expérience dans le film, sûrement retenu par la Toho et le fait évident que si un mutant peut se farcir un monstre géant à lui tout seul, quel est donc l'intérêt de faire revenir Godzilla ? ! Autre scène marquante : un duel en motos opposant Ozaki et l'un des col-

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Les mutants de l'EDF avec au centre Masahiro Matsuoka et Rei Kikukawa, et en retrait en uniforme gris, Masakatsu Funaki.

Un chasseur et son fils conduisent Minilla près de son père...

Kazuki Kitamura dans le rôle du leader des mauvais Xiliens.

Godzilla dans sa plus pure expression.

Ozaki et son frère d'armes en mauvaise posture.

King Caesar en action.

Akira Takarada (à gauche), un authentique rescapé du Godzilla de 1954, mène la résistance dans Final Wars.

lègues mutants. Une séquence qui renvoie partiellement à l'imagerie matrixienne, mais qui reste avant tout une scène d'action portant le cachet du réalisateur. Pas très étonnant, c'est l'acteur principal de **Versus**, Tak Sakaguchi, qui chorégraphie le tout. Kitamura aime décidément travailler en « famille », comme il n'a cessé de le faire depuis **Down to Hell** (sur lequel bossait d'ailleurs déjà Sakaguchi).

Question combats de monstres, Kitamura apporte aussi quelques petites nouveautés bienvenues. Il a notamment introduit un statut particulier pour celui s'occupant des scènes de combats entre les moustres, qui n'est pas Sakaguchi, mais Tsutomu Kitagawa, l'homme derrière le masque de Godzilla depuis **Godzilla 2000**, et qui a chorégraphié tous les fights des grosses bêtes. Comme Kitamura fait intervenir plusieurs champions de free fight, il est bien naturel de voir Godzilla se la jouer à un moment champion de MMA (Mix Martial Arts). C'est ainsi qu'il passe en position montée sur l'un de ses adversaires et commence à lui asséner des coups de poings (pardon, de pattes) sur la figure, comme on peut le voir à l'UFC, au Pride et dans de nombreuses autres compétitions de Vale Tudo. L'un des premiers adversaires que Godzilla défait n'est autre que Zilla (comme l'appelle les Japonais), la version américaine de Godzilla. Et là, pour notre plus grand plaisir, le seul et unique Godzilla le met en miettes en un coup de queue et un crachat de feu. Au grand dam du chef des Xiliens, qui reconnait cependant que ce n'est pas très surprenant, Zilla comptant quasiment comme du beurre parmi tous les monstres présents. On jubile !

RESPECT ET TRADITION

Kitamura reste donc dans l'esprit des vieux **Godzilla** et même s'il pose sa patte sur le genre, **GFW** reste clairement un kaiju eiga dans la plus pure tradition. - *J'ai fait* **GFW** *parce que j'adore Godzilla, je n'ai donc pas voulu faire de grands changements. Je pense néanmoins que la façon d'aborder la série durant les dix dernières années n'était pas la bonne. C'est tellement enfantin ! Il fallait donc faire quelque chose de différent. Mais cela ne veut pas dire que je voulais changer totalement Godzilla. Il y a des points intéressants, c'est pour cela que j'ai fait référence aux anciens films et c'est aussi pour cela que je n'ai utilisé que très peu les CGI.* - Il faut dire que les CGI commençaient à prendre une place de plus en plus grande dans les derniers films de la série (sans devenir prédominante malgré tout), gâchant quelque peu l'esprit « gros monstres en caoutchouc » de cet univers. - *Godzilla est un film de monstres en costumes, je préfère utiliser des miniatures et des costumes en latex car je n'aime pas trop les effets numériques.* - Que les fans soient ainsi rassurés, seules deux créatures sont animées numériquement, le dragon volant Manda (et encore, il est aussi animé de manière traditionnelle) et, naturellement, Zilla. Tous les autres sont des purs produits de l'ère pré-numérique. Si les designs des monstres n'ont pas fondamentalement changé, comme Shinji Higuchi avait pu le faire avec le relookage complet de Gamera, ils apparaissent cependant plus durs et menaçants que par le passé. Ainsi, le visage de Godzilla apparaît comme un mix de plusieurs versions précédentes. Kitamura s'est entouré de beau monde pour créer les différentes images de son film : - *Ce sont quatre des meilleurs designers du pays qui font les designs des monstres, des armes et des costumes...* - nous confiait-il, peu fier. C'est ainsi que l'on retrouve Yoji Shinkawa, designer particulièrement réputé pour son travail sur les jeux vidéo **Metal Gear Solid** (Kitamura s'était occupé de certaines séquences de **Metal Gear Solid : The Twin Snakes**), Shinji Nishikawa, designer de la plupart des derniers **Godzilla** (**Godzilla 2000**, **Godzilla X Mechagodzilla**...), le très couru actuellement Katsuya Terada, responsable cette même année des designs des deux adaptations live de Go Nagai, **Cutie Honey** et **Devilman**, ainsi que Yasushi Nirasawa, le character designer connu pour son travail sur le Abe Sapiens de **Hellboy** et certaines créatures de **Final Fantasy : les créatures de l'esprit**. Chacun d'entre eux a travaillé sur des monstres différents. C'est Nishikawa, déjà bien habitué au genre, qui a conçu la majorité des monstres, à l'exception de Monster X, que l'on doit à Terada, des Xiliens (costumes et vaisseaux) et de Gigan, qui sont le travail de Nirasawa. Shinkawa s'est quant à lui occupé du nouveau design du vaisseau Goten, qui combat Atragon dans le film, de la même façon que lors de leur apparition originale dans le **Atragon** de 1963.

Tous les dessins préparatoires ont été supervisés par le grand maître des effets spéciaux « à l'ancienne », Eiichi Asada, et mis en action par le « faiseur de monstres » Shinichi Wakasa, et sa compagnie Monsters Inc. Digne successeur d'Eiji Tsuburaya, l'homme qui donna forme à Godzilla en 1954 et qui reste (il

Ci-dessous, de haut en bas : L'attaque des Xiliens sur New York. Dévastation totale assurée...

Méga scène de combat dans les airs entre l'EDF et les forces extraterrestres.

« Je pense que la façon d'aborder la série durant les dix dernières années n'était pas la bonne. Il fallait donc faire quelque chose de différent. »

est mort en 1970) l'un des plus importants (certains diront LE plus important) noms du monde des SFX nippons. Asada croit aussi à fond aux effets à l'ancienne et aux costumes en latex. Wakasa, quant à lui, est un fan absolu du genre (depuis l'âge de 4 ans !) et bosse sur la série des **Godzilla** depuis le **Godzilla Vs. Mechagodzilla** de 1993 (à signaler pour les fans d'horreur plus traditionnelle qu'il a aussi supervisé les SFX du giallo japonais **Evil Dead Trap**). Il n'y a rien à dire, même si le temps imparti par la production pour la création de tous les monstres fut court, le résultat final fonctionne à 100 %. Cela est sûrement dû aussi à un montage très cut, qui ne nous laisse pas forcément le temps de noter les imperfections des costumes et des SFX.

LA FIN ?

Officiellement, ce **Godzilla Final Wars** est le tout dernier opus de la franchise Godzilla. On a cependant un peu de mal à le croire, il faut bien le dire, vu que ce n'est pas la première fois que la Toho affirme mettre le monstre au placard. Surtout que les résultats au box-office s'annoncent très bons (même si, à l'heure où ces lignes sont écrites, le film est encore à l'affiche au Japon). La Toho serait-elle prête à mettre fin à une source de revenus de nouveau viable ? Il y a peu de chance. La compagnie a réussi, après des années de tentatives infructueuses, à relancer l'une de ses créations les plus célèbres et, fait plutôt rare, à la faire acheter par plusieurs pays d'Europe (dont la France, youpi !!!!).

On a enfin eu droit à un film du Big G digne de ce nom, et les quelques rares reproches que l'on peut lui faire sont très, mais vraiment très, vite oubliés (Kitamura prétend beaucoup aimer Emmerich – Aie, rien que de l'écrire, ça fait très mal ! – d'où une ou deux scènes à la **Independance Day** et la présence de quelques pop stars au générique). Kitamura en fait-il trop avec son second degré, ses scènes de bastons démesurées et sa folie ? Oui, et c'est cela qu'on lui demande, de nous offrir un spectacle parfois excessif, repoussant les limites du kaiju eiga vers de nouveaux horizons. C'est quand même un comble qu'une série de films mettant en scène un dinosaure vieux de quelques millions d'années détruisant tout sur son passage soit devenue, au cours des dernières années, consensuelle et sans originalité ! Il y a un gram de folie qui sommeille dans le concept même de Godzilla et il aura fallu attendre que Ryuhei Kitamura s'attaque au mythe pour le faire exploser. Que l'on soit adepte des versions 50's ou 60's, des versions quelque peu débilitantes des années 70, des films du retour des années 80 ou des dernières moutures, **Godzilla Final Wars** est le film qui devrait ravir tous les amateurs du genre. À Mad, on a déjà resigné pour 50 ans… En espérant que la Toho aura compris qu'il faut désormais apporter un peu de sang neuf pour que l'affaire roule. Go Godzilla, Go !!

Julien « Big J » SEVEON

Ci-dessous, de gauche à droite :
L'air de rien, Godzilla et ses petits amis ont tout de même causé un paquet de dégâts…

Ebirah Vs. Hedorah : attention les dégâts !

Godzilla Final Wars marque l'apothéose du combat acharné du Roi des monstres contre les assauts incessants des modes, des usurpateurs et des plus féroces concurrents. Cette lutte aura duré dix ans. Récit de la mort annoncée, et toujours contrariée, de ce véritable phénix.

REQUIEM POUR

Trente millions de dollars : c'est le coût des funérailles que la Toho réserve à Godzilla en 1995, une date à jamais frappée d'infamie dans l'histoire du titan atomique. Cette somme conséquente pour la production japonaise de l'époque, est entièrement ingurgitée par un film-requiem qui devait sceller la tombe de « Gojira » pour laisser le champ libre à son futur homologue américain. Et à l'instar de l'enterrement d'un roi viking, quantité de grands noms de la saga accompagnent son départ avec ce **Godzilla Vs. Destoroyah** : Kenpachiro Satsuma, interprète du monstre éponyme, annonce qu'il endossera pour la dernière fois son costume de latex, tandis que le producteur Tomoyuki Tanaka et le compositeur Akira Ifukube marquent avec ce film leur dernière incursion dans la série. Encore plus symbolique : la Toho s'apprête à bétonner le bassin qui servit au tournage de quantité de miniatures une fois les prises de vue bouclées.

LA MORT LENTE

Si la firme japonaise consent à autant de sacrifices, c'est pour trois raisons, dont deux sont bassement matérielles. Sans être un gouffre financier, la nouvelle génération de kaiju eiga produite depuis **Godzilla 1985** et surnommée « l'ère Heisi », n'a jamais remporté le succès de l'âge d'or de la saga. Il est même arrivé que certains films, comme **Godzilla Vs. Biollante**, fassent perdre plusieurs milliers de Yens à la Toho. Ensuite, l'accord signé avec les Américains est d'autant plus juteux, que la Toho est parvenue à se réserver les droits d'image du futur Godzilla yankee. En cas de succès, ils pourraient ainsi donner leur propre version de ce parent hollywoodien, propulsant pour de bon la franchise sur le marché mondial. Enfin, la cession de droit contient quantité d'alinéas leur garantissant que cette adaptation ne trahira pas l'esprit du titre.

Mais même en étant amoureusement soigné, le départ de Godzilla de sa contrée natale n'est pas à la hauteur des espérances, et encore moins de son étoffe. Pourtant, très tôt dans la préproduction du film, la Toho avait commencé à développer un chant du cygne autrement plus alléchant. Intitulé **Godzilla Vs. Godzilla**, ce scénario voyait le Godzilla tué en 1954 revenir sous la forme d'un fantôme pour combattre et

UN MONSTRE

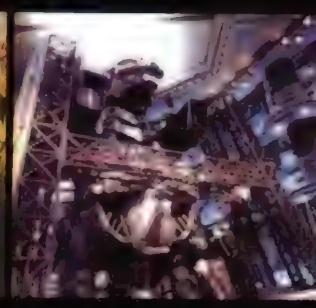
finalement annihiler le Godzilla de l'époque Heisi. Sans doute effrayée de mêler à ce point le pur fantastique à une série avant tout conçue comme de l'anticipation, la Toho tue dans l'œuf ce concept, et préfère dépenser des sommes colossales à l'élaboration du Destoroyah, créature imposante, mais piètre bourreau du Roi des monstres. Malgré toutes les réserves énoncées, et dont les fans ne manquent pas de se faire l'écho, le film rapporte près de deux fois sa mise. La Toho ne peut capitaliser sur ce succès, mais d'autres bestioles géantes ne vont pas tarder à réclamer leur part du gâteau. Et le coup d'état est déjà en marche depuis plusieurs mois lorsque les nippons pleurent devant les dernières heures de Godzilla.

LA DAIEI CONTRE-ATTAQUE

Prévoyante, la Toho ne laisse pourtant pas le royaume du kaiju eiga sans surveillance, et Godzilla absent, elle charge Mothra de garder le territoire vacant durant une absence qui doit durer, à l'époque, une décennie entière. **Rebirth of Mothra** se déclinera durant cette période en trois films réalisés à bas prix. Mais le papillon géant est loin d'en imposer autant que son ennemi d'antan, et revigorée par cette absence, la Daiei couvre son propre bestiaire. Il est alors question de ressusciter Majin, le colosse de pierre qui connut son heure de gloire dans les années soixante. Mais certaines contingences inhérentes à cette franchise (notamment la reconstitution historique) sont un peu trop gourmandes en Yens, et le devis estimatif s'avère trop élevé pour cette petite firme. Finalement, avec le soutien du jeune réalisateur attaché à ce projet, un certain Shusuke Kaneko, c'est un gardien de l'univers du kaiju eiga qui va profiter de la situation. Son nom : Gamera.

LE DUO TERRIBLE

Shusuke Kaneko galère depuis plusieurs lustres lorsqu'on lui offre cette opportunité inespérée. Connu en France pour avoir signé le second sketch de l'anthologie **Necronomicon**, Kaneko a survécu tant bien que mal en tant qu'assistant réalisateur, en particulier avec des films érotiques sur lesquels il était préposé au collage de caches sexes couleur chair sur les parties génit-



Bandeau ci-contre, de gauche à droite : Dessins conceptuels, essayage de costume, tournage en miniature et résultat à l'écran pour **Godzilla Vs. Mechagodzilla.**

Bandeau page opposée : Instantanés de tournage de **Tokyo S.O.S.**, notamment avec le buste animatronique de Godzilla, conçu par l'équipe de **Monsters Inc.**

Bandeau extrême gauche : Tournage de **Godzilla Millenium.**

Photo ci-dessous et page opposée : **King Ghidorah** est l'un des trois adversaires de **Godzilla** dans le formidable **GMK** de Shusuke Kaneko.

tales des acteurs mâles. Kaneko pourtant, rêve dès son plus jeune âge de monstres cyclopéens et de destructions massives. Fan ardent de Godzilla, dessinateur de mangas durant son temps libre, l'homme est un otaku frustré par les derniers films de la saga. Mais surtout, Kaneko a rencontré une arme secrète qui risque de faire toute la différence, une arme nommée Shinji Higuchi. Higuchi est également un fan. Mais contrairement à son compère de réalisateur, c'est aussi et surtout un esprit libre qui désire plus que tout rentrer dans le lard des diktats du genre. Enfin, Higuchi est un superviseur d'effets spéciaux virtuose. Kaneko a pu le constater quelques années auparavant, en découvrant ses essais effectués durant son jeune âge, dont une miniature d'immeuble conçue pour un film érotique sur lequel les deux hommes travaillèrent. Et le talent des compères va être exacerbé par la situation du kaiju eiga. Car comme la très grande majorité des fans du genre, ils vivent très mal le départ de Godzilla pour les États-Unis. On annonce en effet à l'époque que Godzi sera interprété par un acteur costumé dans une combinaison conçue par les meilleurs techniciens du Stan Winston Studio, et qu'il affrontera plusieurs monstres géants dans des séquences époustouflantes servies par le summum de la technologie numérique. C'est donc bourrés de frustrations, et avec un idéal de kaiju eiga qu'ils ont mûri depuis des dizaines d'années, que les deux hommes se retrouvent en charge de lustrer la carapace de la tortue volante made in Daiei.

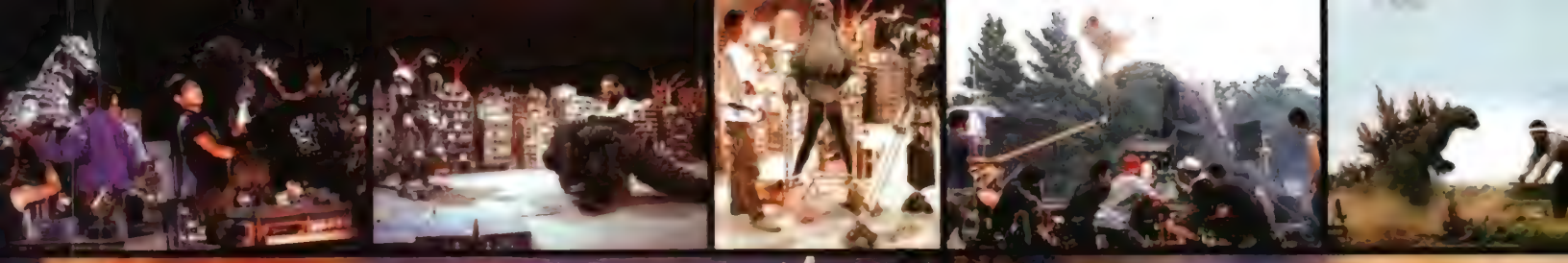
TIME IS MONEY

Bosser pour la Daiei est un violent hommage pour les débutants. Tandis que la firme servent ses productions à l'étranger en affirmant qu'elles coûtent 10 ou 15 millions de dollars, Kaneko doit boucler le premier opus avec un peu moins de 1,5 million de dollars ! Une somme hors-normes immédiatement plombée par un délai de production tendu puisque **Godzilla** *sortira en mi-novembre. Les conditions de tournage ne seront pas faciles et Higuchi bénéficiera de [illegible] pour mener à bien chaque plan de la saga. De plus, [illegible] sur le financement [illegible] sera [illegible]* **Gamera**. *Laissez-vous emporter [illegible] vous [illegible]*

tions, les deux confrères vont s'engouffrer dans un traitement radical de la franchise. Ainsi, alors qu'il est interdit à la Toho de faire saigner Godzilla (une loi héritée du premier superviseur des effets spéciaux, Eiji Tsuburaya), Kaneko et Higuchi vont prendre un plaisir sadique à blesser leur héros, accentuant ainsi l'empathie des spectateurs pour la créature. Et tandis que la Daiei s'interroge sur l'âge du public ciblé, le duo se souvient que le kaiju eiga était initialement conçu comme un genre terrifiant et n'hésite pas à martyriser les malheureux humains présents sur les champs de bataille de leurs bestioles. De plus, les restrictions budgétaires vont avoir un bénéfice inattendu sur la production : faute de moyens suffisants pour tourner en studio, Kaneko devra filmer au maximum ses scènes en décor naturel. Non seulement le réalisme des séquences s'en trouve accru, mais de plus les effets spéciaux doivent raccorder avec les plans tournés en extérieur et atteindre un niveau de qualité bien supérieur à la moyenne.

LA COMPARAISON

Ce n'est pourtant pas ces atouts qui vont faire de la nouvelle trilogie de **Gamera** une véritable révolution dans le genre, mais une approche du gigantisme révolutionnaire et basée sur la comparaison. Shinji Higuchi s'explique : *« Pour que les spectateurs ne perdent jamais de vue que nous filmons des créatures gigantesques, il faut leur donner un point de repère tiré du quotidien et qui leur permet de mesurer systématiquement la taille de nos monstres. Je me suis ainsi attaché à placer toujours dans le cadre un élément auquel le regard du public pourra se raccrocher. »* Autrement dit, outre que les **Godzilla** se mêlent que n'en tiennent l'échelle des personnages humanoïdes à celle des monstres géants, l'échelle des **Gamera** est unique, puisqu'elle exprime au maximum en semblant ses créatures gigantesques et les humains. Le premier film de la trilogie contient alors quantité de scènes [illegible] [illegible] [illegible]



– *Quand j'ai vu le premier* **Gamera** – révèle le futur réalisateur de **Godzilla Vs. Mechagodzilla** et de **Tokyo S.O.S.**, Masaki Tezuka, – *j'étais très jaloux de l'existence du studio rival.* [...] Et c'est vrai, à la surprise générale, ce revival remporte un important succès, relégué de plus par les écrans dorénavant dominés par le Japon. *Le Tombeau de terre de Kyoto et l'Ancêtre ne font* [illegible] *du cinéma nippon.* Confiants et munis d'un budget plus conséquent, Kasuga et Higuchi remplacent l'ancien univers, bien révolu à poursuivre leur renouvellement du genre sans aucune référence à corriger les erreurs passées. Kasuga se tourne du côté de Nakata et de Gamera impressionné par les combattants dans le premier film. Il commence l'écriture, en suivant un axe à double casquette d'aventure. Le culte des créatures devient le point central, à une époque où une nouvelle génération découvre [illegible] *Gamera* est également un *Gamera* bien différent des précédents. Il paraît plus [illegible] Higuchi est quelque peu [illegible] d'une plus grande liberté de création, imposant le contrôle de créatures du point de vue des personnages d'une part, mais en gardant la perspective du spectateur. Nakata [illegible] Higuchi, le premier accentuant sur la fraternité perdue à la base d'espoirs de jeunes enfants [illegible] et des questions de légitimité confrontées par un monstre décrivant [illegible] Kasuga, quant à lui, [illegible] *Gamera* [illegible] Kasuga [illegible] *Gamera* [illegible] Higuchi [illegible] Kasuga [illegible] Higuchi [illegible] Kasuga [illegible] Higuchi [illegible] Kasuga

Photo ci-dessus : Gamera combat Iris dans le gigantesque hall d'une gare.

Photos ci-dessous, de gauche à droite : Godzilla combat l'alien en phase de transformation terminale dans **Godzilla Millenium**.

Le costume revu et (mal) corrigé de **Godzilla Millenium**.

Mothra maltraite Godzi dans **Tokyo S.O.S.**.

Emmerich et Dean Devlin. On voit ainsi dans le film de Kaneko la reprise du plan signature de **ID4**, dans lequel un mur de flammes envahit une rue de New York en faisant voler les voitures. Seulement, dans **Gamera**, ce sont des corps humains qui sont éjectés par la gigantesque explosion. Et tandis que **Gamera 3** subjugue les fans (et révolte quelques réactionnaires du genre !), le **Godzilla** d'Emmerich joue au vilain trublion. Le vénérable Kenpachiro Satsuma sort ainsi de l'avant-première du blockbuster de Sony en déclarant, furieux, que cette adaptation n'a rien compris à l'esprit de la série. Le film d'Emmerich remporte au final plus de quolibets que de dollars, et tandis que le nouveau millénaire approche, la Toho récupère sa franchise en piteux état.

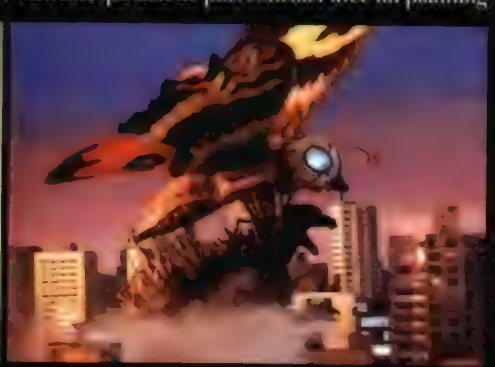
RETOUR MANQUÉ

À l'aube de 1999, il est donc décidé de ressusciter une nouvelle fois Godzilla, dans un film censé redorer le blason du titre. Malheureusement, la Toho ne tient compte d'aucune leçon des erreurs du passé. Elle confie tout d'abord les rênes du film à un metteur en scène adepte de la vieille école, Takao Okawara. Ensuite, elle abandonne le premier concept du scénario, dans lequel Godzilla devait lutter contre les armées du monde entier, pour lui faire affronter une créature alien qui ne restera pas dans les mémoires. Finalement, le seul bon choix concerne la miniaturisation du Roi des monstres, dont l'inflation durant l'ère Heisi était devenue absurde. Grand de 100 mètres dans les précédents films, Godzilla revient à la taille plus décente de 55 mètres. Ce choix judicieux va malheureusement être plombé par le nouveau design de la bête. S'il rend très bien en photo (et en figurine, croyez-moi !), les énormes écailles dont est pourvu son dos se révèlent être un véritable calvaire à manœuvrer. Mais surtout, le planning étriqué de la production ne laisse pas le temps de soigner comme il se devrait ce grand retour. Ainsi, l'équipe de Monsters Inc., chargée de construire les monstres, doit boucler tous ses effets spéciaux en moins de quarante jours ! Il n'y a au final pas grand-chose à sauver dans ce **Godzilla Millenium**, excepté quelques plans filmés à l'épaule et dans lesquels Godzilla est incrusté numériquement dans le décor naturel. Pourtant, les Japonais sont suffisamment heureux du retour au bercail de l'enfant prodige pour lui réserver un petit succès. La Toho annonce alors que ce film est le coup d'envoi d'une nouvelle trilogie.

Un an plus tard sort donc **Godzilla Vs. Megaguirus**. Exit Takao Okawara, c'est cette fois Masaki Tezuka qui prend la relève. À l'instar de Shusuke Kaneko, cela fait vingt ans que Tezuka est assistant réalisateur au sein de la Toho lorsqu'on lui propose de réaliser ce nouveau kaiju. Un peu trop serviable, Tezuka doit composer avec les nombreuses contraintes qui lui sont imposées. Il parvient tout juste à donner à son film une connotation plus réaliste, notamment en conférant à la naissance du nouvel adversaire de Godzilla une justification scientifique à base de trou noir. Et même si la trop grande soumission de Tezuka rend son film impersonnel (mais très agréable), il parvient à s'approprier certaines scènes imposées avec habileté. En découvrant le produit fini, il est par exemple difficile de croire que Tezuka détestait initialement la scène dans laquelle l'héroïne doit s'accrocher aux écailles dorsales de Godzilla pour échapper à la noyade. Ces plans sont en effet parmi les plus réussis de la nouvelle série. Pourtant, le public, échaudé par la piètre qualité de **Millenium**, boude **Megaguirus**. Aucun doute : Godzilla n'est toujours pas parvenu à rattraper le retard accumulé durant son absence.

KANEKO À LA RESCOUSSE

Il aura finalement fallu deux semi-échecs à la Toho pour admettre l'évidence : il leur faut urgemment débaucher le duo responsable de la réussite des **Gamera**. Pour ce qui doit être alors l'ultime **Godzilla**, Shusuke Kaneko et Shinji Higuchi (qui estime ne plus rien pouvoir apporter au genre et participe au film officieusement) sont donc appelés à la rescousse. Ravi de participer à sa série de films préférés, Kaneko inonde la Toho d'idées. Il suggère ainsi que Godzilla lutte contre un cosmonaute atteint d'un virus qui le fait muter en créature titanesque au mal-être très prégnant. Une scène le montrait notamment se réfugier au cœur d'une forêt, à l'abri des humains malfaisants. – *Mais il faut se souvenir que la Toho est la société la plus conservatrice du pays...* – explique Kaneko, qui doit se rabattre sur le scénario de **Godzilla, Mothra and King Ghidorah : Giant Monsters All-Out Attack (GMK)**, dans lequel trois créatures gardiennes du Japon, liguent leur force pour détruire Godzilla. – *Je voyais ce scénario comme une grande ode à Godzilla, et je souhaitais donc employer des créatures peu connues, qui n'auraient pas fait de l'ombre au Roi des monstres...* – Mais le président de la Toho refuse de dépoussiérer les obscures Varan et Anguillas, et impose les très populaires Mothra et King Ghidorah. Kaneko, qui doit de plus concilier avec un planning



délirant (le film est entièrement conçu en une petite année !), parvient néanmoins à ses fins sur deux points majeurs. En premier lieu, son film tient plus du merveilleux que de la science-fiction. *« Les kaiju eiga du passé étaient rattachés à la SF parce que le grand public pensait à l'époque qu'un monstre de 50 mètres de haut pouvait exister. Aujourd'hui, les gens ne sont plus aussi crédules, et c'est d'ailleurs ainsi que j'explique les échecs de* **Millenium** *et* **Megaguirus**. » Et surtout, il dépeint son Godzilla comme une créature nihiliste, qui prend un plaisir évident à détruire et à tuer. Comme revigoré par cette approche vivifiante de son caractère, le costume de la star est affiné, rendant ses déplacements plus agiles. Choix encore plus radical : les yeux de Godzilla sont dépourvus de pupilles ! Prénommé « Soukougekigoji » (chaque costume de Godzilla possède son propre nom), ce look atypique va provoquer la colère de certains fans, et faire grincer quelques dents parmi les vieux barons de la Toho. Le grand public, lui, acclame avec fracas ce nouveau **Godzilla**. Paradoxalement, ce qui devait mettre un terme à la série va la ragaillardir.

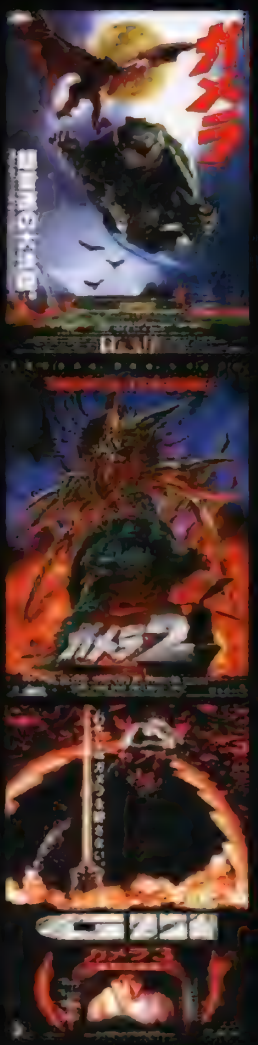
UN SECOND SOUFFLE

Devant les scores très satisfaisants de **GMK**, la Toho lance la production d'un nouvel opus l'année suivante. Kaneko, l'enfant terrible du genre, n'est pas sollicité, et l'on se tourne vers le plus serviable Tezuka. Coup de chance, le nouveau chapitre semble être taillé sur mesure pour lui, puisqu'il s'agit cette fois de redonner vie à Mechagodzilla. Plus confiant, Tezuka fait bénéficier le film de plusieurs idées qu'il avait dû abandonner du temps de **Megaguirus**. Cette fois, il aborde son scénario comme un film de guerre, une approche très payante dans une superbe ouverture confrontant Godzilla à une horde de tanks sous un violent orage. Ensuite, il charge son équipe de démarcher des scientifiques pour s'informer sur la robotique et la génétique. Son Mechagodzilla n'en fonctionne que mieux. Enfin, en grand fan de japanimation, il parsème son film de références à des classiques, tels que **Gundam** ou **Evangelion**. La dernière image du film, dans laquelle Akane Yashiro, la conductrice de Mechagodzilla, assiste, debout sur l'épaule du robot géant, au départ de Godzilla vers l'océan, est une vignette qu'on pensait être réservée jusqu'alors à l'animation. Enfin, **Godzilla Vs. Mechagodzilla** bénéficie du dévouement de Yumiko Shaku, une idole qui ne ménage pas sa peine pour conférer au personnage d'Akane Yashiro un charisme certain et une crédibilité poignante. Cependant, là encore, la Toho empêche le réalisateur d'obtenir le résultat souhaité. Godzilla, dont le sang devait transformer la mer en une immense étendue écarlate, ne peut toujours pas saigner, et les effets spéciaux sont toujours abordés à l'ancienne, avec un résultat qui ne supporte pas la comparaison avec **GMK** et surtout **Gamera 3**. Le public ne s'y trompe pas, et le score correct de ce nouvel épisode n'égale pas le triomphe de **GMK**.

EN FIN DE COURSE ?

Loin de se remettre en cause avec l'opus suivant, **Tokyo S.O.S.**, la Toho applique peu ou prou les mêmes recettes. Les enjeux de ce nouveau chapitre sont d'autant plus restreints que l'on parle déjà du film anniversaire, **Final Wars**, qui devrait sortir deux ans plus tard. **Tokyo S.O.S.** fait donc office d'encas en attendant le véritable festin qui se profile. Le budget est revu à la baisse, et afin de ramener à bas prix un plus large public, la Toho donne un des rôles majeurs du film à une star du sentai **Beast Task Force Gaoranger**, Noboru Kaneko. En dehors de ce choix bassement commercial, il faut noter un seul changement notable : Tezuka y abandonne ses envies de science-fiction (mais certainement pas de film de guerre !) au profit du merveilleux. Pour le reste, **Tokyo S.O.S.** demeure un opus assez insignifiant de la saga, qui parvient de justesse à prodiguer quelques jolies scènes. L'ouverture, plagiée sur **Gamera 3**, montre un Mothra très excitant, et la mort de plusieurs des personnages principaux est assez émouvante. Mais le succès juste honorable de **Tokyo S.O.S.** prouve, si besoin est, que la franchise est devenue bien trop routinière. Et comme elle l'a déjà fait par le passé, la Toho ne trouve qu'un seul moyen, totalement contradictoire, de revigorer sa franchise moribonde : exécuter sa star géante dans un film définitif. Lorsque sort **Tokyo S.O.S.**, **Godzilla Final Wars** est en effet présenté comme le dernier film de la saga. Heureusement, les fans ne sont pas dupes : le Roi des monstres a déjà prouvé par le passé que c'était dans ses chants du cygne qu'il trouvait la force de continuer le combat.

Julien DUPUY



Ci-dessus :
Les trois affiches de la formidable trilogie Gamera.

Ci-contre :
Gamera, piégé par Iris, dans le mémorable et sanglant duel final. Il y a de l'amputation dans l'air...

Le film de monstres géants reste l'une des figures les plus marquantes et typiques du cinéma japonais. Tout aussi local qu'il soit, il a quand même réussi à s'exporter dans d'autres pays d'Extrême-Orient, finissant par créer un phénomène d'émulation qui poussa certains réalisateurs philippins, coréens ou encore thaïlandais à concevoir leurs propres créatures gigantesques et destructrices.

INVASION PLANÈTE

L'OUTSIDER PHILIPPIN

Le premier exemple de kaiju extra-japonais est **Tuko Sa Madre Kakaw** tourné en 1959 par le Philippin Richard Abelardo. Véritable maître autodidacte en matière d'effets spéciaux (il apprit juste quelques bases auprès de son père sculpteur), Abelardo est un génie de l'image, des constructions de décors et de la création de maquillages, et travailla notamment aux USA sur des films aussi célèbres que **Les Temps modernes**. S'inspirant avant tout du folklore local, **Tuko Sa Madre Kakaw** met en scène un gecko géant qui sème la destruction autour de lui. Si le film est aujourd'hui complètement invisible (reste-t-il au moins une copie existante ?), les quelques rares photos disponibles nous prouvent non seulement qu'Abelardo était effectivement très doué en matière de création de costumes, mais aussi que son **Tuko...** possédait classe et panache.

LA CORÉE DU SUD AU RAPPORT

Avec la popularité grandissante de Godzilla durant les années 60, le voisin de Corée du Sud décida à son tour de se lancer clairement dans un démarquage local du géant reptile. Le projet est offert à un certain Kim Ki-Duk (sans aucun lien avec le réalisateur de **The Coast Guard**), un réalisateur de studio réputé pour réussir dans tous les genres auxquels il s'adonne. Nommé Yonggary (= Torse de dragon ou dragon géant), le Godzilla coréen sort en 1967 sur les écrans du pays du Matin Calme, grâce aux efforts de la Kuk Dong Film... et de la Toei nippone ! Si la compagnie a beaucoup œuvré dans le fantastique, l'horreur et la SF, c'est en tout cas ici le seul exemple de kaiju qu'elle ait produit. Utilisant les techniques rodées de la Toho, et mises en place ici par Byon In-Chib, le film se révèle malgré tout inférieur à ce qui se faisait alors au Japon. Ce qui ne l'empêche pas d'être encore aujourd'hui apprécié par certains nostalgiques qui reconnaissent néanmoins leur plaisir coupable. C'est le cas de Shim Hyung-Rae (alias Ray Shim), fan de Yonggary depuis tout gamin, qui s'est lancé à l'âge adulte dans la réalisation de films de monstres. Amateur de bon gros cinéma B, Shim est avant tout un acteur qui s'est investi dans la réalisation et la production au début des années 90 via sa boîte Zero-Nine Production. C'est ainsi qu'il a accouché de produits aussi déviants que **Young-gu and Princess Zzu-Zzu** (1993), dans lequel un gamin débile (oui, oui, vraiment, profondément retardé) récupère un œuf de dinosaure au grand dam de la mère de l'animal qui ne va pas tarder à tout casser... Il a aussi tourné **Tirano's Claw** (1994), un film préhistorique, et surtout le nouveau

ASIE

Yonggary (1999), qui a fait le tour du monde (pas moins de 90 pays l'ont acheté, du jamais vu à l'époque pour un film coréen) et a même bénéficié d'une sortie vidéo française. Il faut préciser que le film a été tourné en anglais et que, dès sa conception, il était destiné au marché international. Kaiju dans la plus pure tradition, mettant en scène monstres géants et extraterrestres belliqueux, le nouveau **Yonggary** mise tout autant sur les effets classiques de « suit motion » que les effets numériques. Sans être transcendant, le film est plutôt agréable et se laisse voir sans ennui. Depuis, le père Shim a continué sur sa lancée et travaille depuis trois ans sur **D-War**, qui devrait sortir incessamment sous peu. Mixant **Star Wars** (pour certains monstres), **Le Règne du feu** et une heroic-fantasy plus classique, **D-War** peut laisser espérer du grand spectacle dévastateur à souhait (c'est du moins ce que laissent présager les divers teasers). On regrette cependant que le film se la joue à fond CGI et n'ait, de ce fait, plus forcément grand-chose à voir avec le kaiju eiga.

LA RIPOSTE VENUE DU NORD

De son côté, le frère ennemi de Corée du Nord, l'une des plus effroyables dictatures actuelles, a aussi tenté l'expérience des monstres géants au milieu des années 80. Il ne faut pas oublier que Kim Jong-Il, l'ancien dictateur du pays, est un fin cinéphile (auteur de plusieurs livres sur le sujet !), et finança un certain nombre de productions locales. Comme ce **Pulgasari**, justement réalisé par… le célèbre metteur en scène sud-coréen Shin Sang-Ok que Kim fit kidnapper afin de le faire travailler pour lui (1) ! Bref, rien que par l'origine et la genèse d'un tel projet, on ne peut qu'être fasciné par ce film ! Le plus incroyable, étant donné l'état catastrophique du pays, c'est que **Pulgasari** est une œuvre réussie, bénéficiant d'effets spéciaux de qualité (si, si). Et ce n'est peut-être pas pour rien qu'il fut l'un des très rares (pour ne pas dire uniques ?) films provenant de Corée du Nord à bénéficier d'une sortie sur les écrans du Sud, lors de la tentative de rapprochement des deux pays à la fin des années 90. Hélas, l'expérience fut un flop total et le film fut retiré des rares cinémas qui le passaient au bout de quelques jours…

MADE IN HONG KONG

Durant les années 70, à Hong Kong, alors que certaines nouvelles formules nippones commencent à faire mouche dans la colonie (les super-sentais notamment, voir le **Super Inframan** de 1975), le touche-à-tout Ho Meng-Hua tourne **The Mighty Peking Man** (alias **Goliathon** ou encore **Le Colosse de Hong Kong** pour la France) pour la Shaw Brothers, afin de devancer le très attendu remake de **King Kong** annoncé par De Laurentiis. Ce film, sentant bon le Roi Kong et Godzilla, met en scène une belle Suédoise (Evelyne Kraft) vivant dans la jungle, dont l'animal de compagnie, une sorte d'énorme singe, attire la convoitise d'explorateurs hongkongais (Danny Lee et Ku Feng). Film culte de Tarantino (en même temps, de quel film bis Tarantino n'est-il pas fan ?), qui s'occupa d'ailleurs de sa ressortie aux States, **Goliathon** est une superbe bisserie, involontairement hilarante, qui ne cesse de se bonifier avec le temps. À savourer entre amis !

À LA THAÏE

Terminons ce petit tour d'horizon par **Garuda**, production thaïe de 2004, dans lequel le monstre homonyme, oiseau humanoïde issu de la culture religieuse locale, prend vie pour de bon sur les écrans. S'inscrivant clairement dans la dynamique kaiju, **Garuda** déçoit par son manque d'épaisseur (des militaires cherchent à tuer Garuda, le tout dans un huis clos souterrain plutôt ennuyeux) et des effets spéciaux guère réussis dans leur ensemble car ne faisant appel qu'à la technologie numérique (certains sont néanmoins plutôt sympathiques). Dommage, la Thaïlande s'y connaît plutôt bien en gros monstres, comme en témoignent la série des **Krai Thong** et leurs crocodiles géants ayant émergé durant les 70's, ou même l'improbable (et officielle) rencontre entre Hanuman, le Roi des singes, et les Kamen Riders ou encore Ultraman ! Mais ceci est une autre histoire, celle des super-sentais…

Julien « Pulgasari » SÉVÉON

(1) : En fait, depuis l'évasion et le retour de Shin en Corée du Sud, certaines rumeurs circulent et laissent penser que le réalisateur se serait peut-être rendu de son plein gré en Corée du Nord.

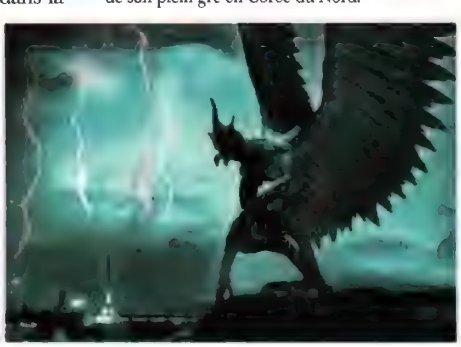
Ci-dessus :
Les dragons de D-War, le nouveau film du Coréen Shim Hyung-Rae.

Page ci-contre :
Yonggary, version 1967. La réponse coréenne au Godzilla de la Toho.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le récent remake de Yonggary, une coproduction entre la Corée et les États-Unis réalisée par Shim Hyung-Rae.

La créature de Garuda, une production thaïlandaise de 2004.

Le monstre philippin de Tuko Sa Madre Kakaw.



CIGARETTES, WHISK

Keanu Reeves serait-il en train de couver une schizophrénie aggravée de paranoïa ? Après avoir dénoncé le complot virtuel des Matrix, il lève le voile avec CONSTANTINE sur la proximité d'un Au-delà particulièrement menaçant, paré à l'invasion. Une peur au centre d'un thriller surnaturel où anges et démons en viennent aux mains pour la possession de milliards d'âmes...

Photos ci-dessus : Une ambiance de film noir et des phénomènes étranges. Bienvenue dans le quotidien de John Constantine (Keanu Reeves) !

À Hollywood, pour voir un projet prendre forme, il faut souvent s'armer de patience et se préparer à un authentique parcours d'obstacles. En d'autres mots, bienvenue dans le « development hell », expression qui désigne les tourments de la production, du film qui change de mains à celui qui collectionne les scénaristes kleenex en passant par celui qui capote carrément en retournant au néant d'où il vient.

Du development hell, **Constantine** en a tâté. Il y a cinq ou six ans, Nicolas Cage annonce à la cantonade qu'il va enfin réaliser l'un de ses rêves de comédien : donner corps à un personnage de comics. Soit John Constantine, héros funèbre de la bande dessinée *Hellblazer* que Warner Bros soumet également à Kevin Spacey et Mel Gibson. Perspective intéressante, surtout que le réalisateur choisi se nomme Tarsem Singh, artiste qui, dans le registre du dantesque pervers, se singularise avec le baroque **The Cell**. Une signature nettement plus rassurante que celle du premier réalisateur impliqué, le calamiteux Paul Hunter (**Le Gardien du manuscrit sacré**). Singh et Cage s'entendent d'abord si bien qu'ils clament de concert : « *Nous allons faire de ce projet un* **Inspecteur Harry** *dans le monde des scènes occultes.* ».

DE NICOLAS CAGE À KEANU REEVES

Quelques mois de travail sur le scénario, une date de début de prises de vues calée au 1er mars 2002 et **Constantine** part soudain en eau de boudin. Départ de Tarsem Singh, qui se justifie malgré tout : « *Avec Nicolas Cage, je ne peux pas tourner le film que je souhaite tourner.* ». Et commence alors une guéguerre entre le cinéaste et le studio, le premier reprochant au second d'avoir méchamment rogné sur sa liberté créative et le second accusant le premier d'un départ soudain au terme d'une année de pré-production. « *Ironie suprême, Warner demande à notre client des millions de dollars pour avoir fait ce qu'on l'obligeait à faire.* » commente l'un des avocats de l'artiste poussé vers la porte de sortie. Singh s'en va, Cage reste. Pas pour longtemps...

Accumulant les bides et les projets liés aux comics transplantés à l'écran (du **Superman Lives** avorté de Tim Burton au **Ghost Rider** dont le tournage est sans cesse reculé), Nicolas Cage finit

Y ET P'TITS DÉMONS

lui aussi par quitter le navire. En clair, son nom ne suffit plus à garantir le retour sur investissement de **Constantine**. En quête d'un remplaçant, la productrice Lauren Shuler-Donner pense naturellement à l'un des pensionnaires de son poulain **X-Men**, Hugh Jackman. Démons pour démons, le comédien préfère aller les chasser dans **Van Helsing**. Qui alors ? Le projet commence à sérieusement sentir le sapin lorsque la production convainc Keanu Reeves de se rallier à sa cause. Keanu Reeves pour son premier rôle important depuis le dernier **Matrix**. Reste à trouver le réalisateur. Ce sera un inconnu du nom de Francis Lawrence, transfuge du clip musical, où il sort du lot en filmant Will Smith pour les besoins de la promo de **Men In Black**, et aussi Britney Spears, Aerosmith, Pink, Janet Jackson, Jennifer Lopez, Ricki Martin et Lauryn Hill. De la pop, du rock et du rap allégé avant de passer à la salsa du démon avec un enthousiasme qui conquiert aussitôt ses interlocuteurs. Le producteur Lorenzo Di Bonaventura se souvient : « *Lors de la première réunion, c'est du script et des protagonistes que Francis nous entretint pendant deux heures, sans jamais évoquer les questions de look. Ominimement, un réalisateur issu du clip musical et de la pub s'appuie sur des références visuelles, car c'est ce qu'il connaît le mieux. En treize ans de carrière, je n'avais jamais vu quelqu'un déroger à ce principe. Assez étonnant. Mais ce qui nous a le plus impressionnés, ce fut sa capacité à analyser les fondamentaux de chaque scène.* ». Des scènes qui obligeront les comédiens à repousser leurs limites physiques. Sa vedette en premier lieu, habituée à la torture des filins et des acrobaties brutales depuis **Matrix**, et également Rachel Weisz, qui devra s'illustrer lors d'une bataille épique contre des démons dans un hôpital. « *En plongeant dans une piscine, ma tête a heurté le fond et, après le tournage de cette séquence aquatique, j'ai exhibé pendant des semaines quantité de bleus et d'écorchures.* » déclare l'actrice de **La Momie**, déjà partenaire de Keanu Reeves dans **Poursuite**. Fort heureusement, rien de cassé, y compris pour le jeune Shia LaBeouf (**I, Robot**), interprète de la pièce rapportée Chaz, harnaché, hissé dans les airs et propulsé vers le sol à la manière d'un bilboquet !

ALAN MOORE SANS CONCESSION

« *D'emblée, j'ai été attiré par le personnage de John Constantine, son côté antihéros et la tonalité générale de l'histoire.* » soutient le réalisateur élu. « *Le monde de John Constantine ne ressemble à aucun autre.* », toujours d'après lui. Vraiment ? Pourtant, le personnage et son univers renvoient directement au détective privé Harry D'Amour, limier de l'occulte et héros désenchanté de plusieurs nouvelles signées Clive Barker. Une parenté d'autant plus criante que, à l'origine, le comics *Hellblazer* devait se tirer *Hellraiser*. Comme le film de Clive Barker !
Ressembler n'étant pas copier, Constantine possède des caractéristiques bien à lui. Né avec le pouvoir de déceler anges et démons invisibles aux yeux des simples mortels, il se suicide, puis revient d'entre les morts à l'insu de son plein gré pour croiser le fer avec les forces des Ténèbres, tout atteint qu'il soit d'un cancer des poumons. La seule façon de gagner le salut de son âme, une âme dont l'androgyne ange Gabriel (Tilda Swinton)

Ci-dessus :
Le détective John Constantine en Enfer : une adaptation qui ne lésine pas sur l'imagerie la plus évidente.

refuse pour l'heure l'entrée au Paradis. C'est sans enthousiasme et passablement désillusionné que Constantine s'atèle à sa tâche, dans un cadre sensiblement différent de celui de la bande dessinée originelle cependant. De la Grande-Bretagne, le héros passe aux États-Unis. Un visa pour Hollywood délivré par le premier scénariste en poste, Frank Cappello, au grand désespoir de certains puristes. « *Je ne vois aucune raison, mais alors aucune, de ne pas changer la nationalité de Constantine.* » plaide en 2001 l'intéressé sur un forum DC Comics. « *Ni une illumination quelconque, ni l'abus de Guinness, ni le fait que ma femme en soit au vingtième visionnage de* **Coup de foudre à Notting Hill**. *John Constantine, ce n'est pas John English !* ».

Pas de changements fondamentaux dans la personnalité du héros lors de la traversée de l'Atlantique. Tout juste recourt-il à moins de jurons qu'auparavant, tout juste est-il plus clean et moins destroy... Des modifications légères qui heurtent cependant Alan Moore, l'un des pères du personnage. Probable que ce soit l'adjonction du bavard Chaz, le jeune chauffeur, apprenti et confident de Constantine, qui ne le prédispose pas à une grande indulgence. L'ordre donné aux scénaristes de coller au héros un comparse « léger », dans le double but de tempérer la noirceur du propos et de racoler le public adolescent, est sans aucun doute l'une des marottes les plus crispantes des producteurs hollywoodiens.

Ci-dessus :
Constantine en pleine séance d'exorcisme.

En bas à droite :
Constantine et la femme-flic Angela Dobson (Rachel Weisz).
Celle-ci ne croit pas aux phénomènes surnaturels.

Déjà pas tendre avec les adaptations de *From Hell* et de *La ligue des gentlemen extraordinaires* d'après ses propres comics, Alan Moore refuse même le moindre dollar Warner. « *Cela n'a rien de surprenant de sa part.* » commente Neil Gaiman, ami du grincheux et auteur de comics. « *L'argent, il le destine aux co-auteurs des bandes dessinées. Il l'avait déjà fait sur* **From Hell** *et* **La Ligue** *et le renouvellera dans le futur.* »

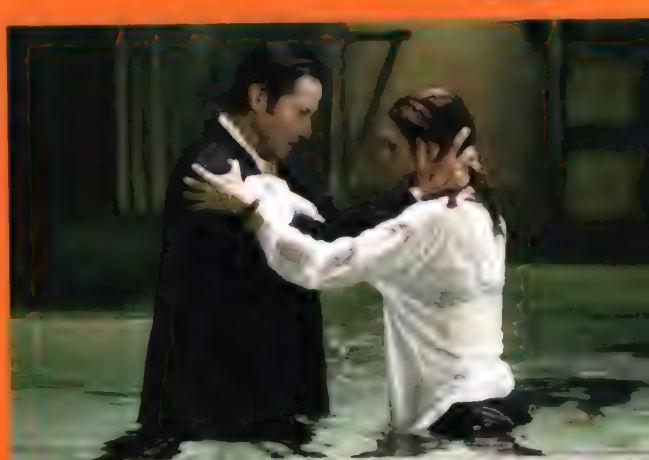
Refus catégorique du compromis de la part d'Alan Moore, dont l'adaptation de la bande dessinée est finalisée par Akiva Goldsman (**Batman & Robin**, **Un homme d'exception**) après être passée par les mains de Kevin Brodbin (un fan de la première heure) et de Frank Cappello. Quatre scénaristes au total pour donner pleinement satisfaction à Keanu Reeves : « **Constantine** *est l'un des meilleurs scripts qu'il m'ait été donné de lire. Il combine humour, intelligence, vitalité. Rien n'y est souligné, le mystère et les contradictions abondent. Constantine a un sens moral, mais son comportement laisse fortement à désirer, et c'est sans délicatesse qu'il joue les redresseurs de torts.* ».

UNE MODE D'ENFER

Contre qui Constantine joue-t-il les justiciers ? Contre les suppôts de Satan évidemment, des « métis » plus précisément, créatures incognito qui influent sur la propension des humains à commettre le mal. Des agents d'influence en somme. Ils infestent la Terre et sont si nombreux que Constantine gagne en cynisme à prendre conscience que jamais il ne parviendra à les éradiquer en dépit de l'arsenal à sa disposition. Cordon protecteur, amulettes, pierres sacrées, fragment d'une balle extirpée du corps du Pape, icônes religieuses, fiole d'un liquide inflammable recueilli dans la gueule d'un dragon... Un bric-à-brac dominé par une arme semi-automatique en forme de crucifix, dont la fabrication des deux exemplaires de tournage mobilisa huit armuriers pendant sept semaines. Le nec plus ultra de la sulfateuse vaticane, élément parmi tant d'autres d'un univers à l'intérieur duquel Francis Lawrence soigne particulièrement le tableau de l'Enfer. « *J'ai passé en revue diverses représentations picturales, non seulement chez Bosch et Bruegel, mais aussi chez les nombreux artistes qui en font un espace abstrait, un vaste trou noir. Pour ma part, je voulais des images auxquelles on puisse se raccrocher, dotées de structures reconnaissables. Ainsi, lorsque Constantine se rend dans l'appartement d'Angela et y franchit momentanément le seuil de l'Enfer, il échoue dans la réplique infernale des mêmes lieux. Idem quand il sort dans la rue et se retrouve de l'autre côté du miroir, dans la version dantesque d'une rue de Los Angeles.* ». Un monde parallèle à l'autre, son négatif en quelque sorte, qui pourrait effacer le positif de la photo si Satan (Peter Stormare) et ses légions venaient à rompre une clause qui stipule que ni Dieu ni Diable ne peuvent entrer en contact direct avec un genre humain laissé à son libre-arbitre. Or, il s'avère que des signes précurseurs annoncent la fin de la trêve : un exorcisme durant lequel Constantine remarque que le démon a possédé une fillette dans le seul but de pénétrer le monde des humains ; l'attaque de Vermine, une créature loin de son territoire naturel et constituée d'un magma de serpents, de cancrelats, de termites et de scorpions, et surtout, le supposé suicide de la sœur jumelle de la « fliquette » Angela Dobson (Rachel Weisz)... Tout indique que l'Enfer débordera sous peu dans le monde des vivants pour l'absorber totalement, laissant ainsi le champ libre aux Mangeurs d'âmes, prédateurs d'outre-tombe que Francis Lawrence imagine avec le maquilleur Stan Winston à partir de photos scientifiques de cadavres à la boîte crânienne évidée.

« *J'ai essayé de retrouver l'impact de ces images tout en préservant une dimension humaine chez ces créatures rampantes et monstrueuses qui furent jadis nos semblables.* » avance le réalisateur. « *Les Mangeurs n'ont plus d'âme, plus de cerveau, plus d'yeux. Il ne leur reste que le sinus, la bouche et un corps malingre, souple, élastique... et perpétuellement affamé.* » Moins spectaculaires certes, les damnés de **Constantine** n'en demeurent pas moins saisissants, rationalisés par Francis Lawrence et la costumière Louise Frogley. « *Francis tenait à ce que les morts portent en Enfer leurs vêtements de vivants.* » explique cette dernière. « *Mais, lorsqu'un personnage passe de l'autre côté, ses vêtements ne tardent pas à se détériorer. En l'absence d'eau, ils se salissent, de même que ceux qui les portent se dessèchent et se couvrent d'une crasse épaisse. Pour obtenir cet effet, nous avons blanchi et vieilli les étoffes par un lavage intensif, suivi de l'application de poils de yak, de latex liquide et de poussière, puis d'un séchage à haute température, l'ensemble du processus s'étalant sur 48 heures.* ». Un détail vestimentaire dans le déluge d'effets spéciaux apocalyptiques et de diableries numériques de **Constantine** sans doute, mais un petit rien qui apporte aussi une inquiétante authenticité à cet Enfer-là.

Marc TOULLEC



CONSTANTINE, PUNK DE L'OCCULTE ?

ALORS QUE JOHN CONSTANTINE ARRIVE SUR LES ÉCRANS, ON PEUT SE DEMANDER CE QUI RESTE DU CONCEPT DE DÉPART. L'ANGLAIS SORDIDE ET BLOND FAIT PLACE À UN HÉROS BRUN SANS DOUTE BIEN LOIN DE LA BD ACIDE QUI LUI SERT DE MODÈLE...

Ce n'est pas sous les traits de Keanu Reeves que John Constantine fit sa première apparition dans les comics mais sous ceux de... Sting. Dans la version BD, Constantine est en effet un British nihiliste et blond. Imaginez la mentalité de Johnny Rotten, le chanteur des Sex Pistols, greffée sur le physique de Sting, donc. Le personnage doit son existence au scénariste anglais Alan Moore (*From Hell*, *La Ligue des Gentlemen Extraordinaires*, *Watchmen*...) qui le créa et l'utilisa d'abord comme personnage secondaire dans les pages de *Swamp Thing* (*La Créature des marais*), BD qui lui permit de se faire connaître du public américain dans les années 80.

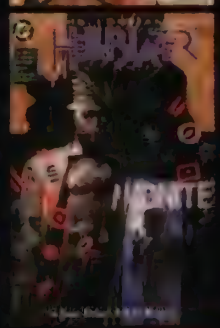
J.C., FILS DE...

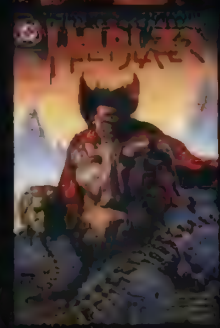
Pourquoi Sting ? Sans doute parce que c'était le premier Anglais mondialement connu auquel avait pensé le dessinateur Steve Bisette. Apparu officiellement dans *Swamp Thing #37* (bien que Bisette ait dessiné dans les mois précédents quelques passants occasionnels lui ressemblant), John Constantine s'impose dans l'univers de cette BD comme une sorte de bâtard du mystique. On ne sait pas très bien, à l'époque, s'il est sorcier lui-même ou pas. Fourré dans son trench-coat, il se contente d'être dans les sales coups et de guider – ou plutôt de manipuler – le héros de la série alors que, de manière inquiétante, tous ceux qui le connaissent d'avant ont apparemment quelque chose à lui reprocher... C'est bien simple, les vieilles connaissances de Constantine ne le saluent pas d'un simple « *Bonjour* » mais, le plus souvent, d'un « *Espèce de fils de...* ».

Ce mélange de mystère et d'irrévérence séduit le public de *Swamp Thing* et, assez logiquement, Moore et son éditeur commencent à réfléchir à une série parallèle de John Constantine, en plus de *Swamp Thing*. C'est à partir de là que les choses se gâtent. Moore travaille sur un projet titré *Twilight* (= Crépuscule), impliquant tout l'univers DC (l'éditeur de Swamp Thing, mais aussi de Superman, Batman et quelques autres, comme nos fidèles lecteurs n'auront pas manqué de le relever). Dans *Twilight*, on apprend que John Constantine a une importance déterminante pour le futur de ces personnages et qu'à cause de ses décisions, tout partira en vrille dans une quinzaine d'années. *Twilight* montre des héros désabusés, certains réduits à la fréquentation de prostituées, d'autres à la pratique de relations sadomaso équivoques. À la fin de *Twilight*, le John Constantine du présent aurait pris conscience du danger qu'il représentait pour le futur, et méprisant ce qu'il deviendrait, aurait consciemment choisi une autre voie, préférant sacrifier sa seule chance d'amour pour s'assurer que le monde ne tombe pas dans le chaos.

CLASH

Mais DC ne l'entend pas de cette oreille et tique en particulier sur les situations équivoques dans lesquelles se retrouvent certains héros phares. *Twilight* est stoppé net et ne paraîtra jamais. Et comme à l'époque le torchon brûle entre DC et Alan Moore au sujet de l'exploitation future des droits des *Watchmen*, gros succès du scénariste, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. L'auteur anglais jure de ne plus jamais travailler pour DC et s'en va vers d'autres horizons. Les droits de *Constantine* appartenant à DC, cela complique le lancement de la série mais sans l'en empêcher. Après avoir tergiversé, l'éditeur se rabat sur deux auteurs eux aussi anglais, le scénariste Jamie Delano et le dessinateur John Ridgway, pour porter sur les fonts baptismaux le projet de *Constantine*, retitré pour l'occasion *Hellblazer*. Officiellement parce que la notion infernale y est plus explicite qu'avec *Constantine*. Officieusement parce que si la série s'appelle *Hellblazer* et pas simplement « *John Constantine* », DC a moins de royalties à payer à Alan Moore, créateur du personnage.





L'HORREUR COMME COMMENTAIRE SOCIAL

À partir de *Hellblazer #1*, en janvier 1988, dans ces conditions délicates, Delano et Ridgway produisent cependant une lignée d'histoires intéressantes où le récit d'horreur rejoint la politique et les mœurs de notre société. Certains épisodes sont par ailleurs de véritables pamphlets contre le Premier ministre anglais de l'époque : Thatcher. D'autres s'attaquent à certains travers américains comme le nationalisme (dans un épisode, les fantômes d'une patrouille américaine tuée au Vietnam reviennent attaquer leur ville natale et lui font subir ce qu'ont vécus les Vietnamiens). À l'époque, Constantine est toujours une relative énigme. On ne lui prête pas de pouvoirs magiques ou des choses de ce genre-là. C'est un simple fureteur qui n'a que sa connaissance pour seule défense... et toujours le don d'attirer la pire malchance sur ceux qui l'entourent.

Une des grandes lignes directrices de la série et du personnage, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à attendre des « forces du Bien », souvent vues comme corrompues et aussi nauséabondes que celles du Mal. Leur première grande intervention dans *Swamp Thing* se soldait, dans le *#50*, par une scène où les ténèbres font match nul face à une force divine suprême. Toutes les deux sont incarnées chacune par une main, les deux mains étant bloquées dans un bras de fer supposé éternel. Le Bien ne vaut guère mieux que le Mal, et c'est un mantra qu'on retrouve souvent dans *Hellblazer*, par exemple dès le *#6*, où l'organisation qui affronte les démons est une sorte de secte néo-chrétienne à tendance fasciste. Dans le *#59*, dans un scénario de Garth Ennis qui fait écho à une sorte de *Roméo et Juliette* transposé au Paradis et en Enfer, un ange tombe amoureux d'un démon... et les forces du Paradis sont aussi pressées que les démons de punir aveuglément le couple. C'est une philosophie qu'Ennis exportera par la suite dans la série *Preacher*, devenue tout aussi culte (un mot paradoxal quand on voit les problèmes qu'entretiennent *Hellblazer* et *Preacher* avec la notion de religion).

VERS L'EXPLICITE

Après le départ de Delano, de nombreux scénaristes reconnus (pour une bonne part d'origine anglaise) se sont succédés sur la série. Neil Gaiman, Garth Ennis, Warren Ellis, Brian Azzarello, pour n'en citer que quelques-uns. *Hellblazer*, en tant que série, a récemment dépassé le 200e épisode (ce qui est un exploit pour ce genre de séries « noires », moins pimpantes que les super-héros traditionnels). Avec le temps, ses auteurs ont été obligés de lâcher un peu de lest, soit en révélant un peu plus (trop ?) de son passé, soit en établissant clairement que, finalement, Constantine était bien un peu sorcier. C'est par exemple le cas dans l'album *Hard Time* : alors qu'il est interné dans un quartier de haute sécurité et qu'un grand Black aimerait bien lui régler son compte, Constantine hypnotise la foule des détenus et leur fait croire que le Black est en fait... une bimbo ! Les taulards lui tombent dessus sans se poser de question et soumettent « la femme », en fait leur pote de cellule, à une sordide tournante. Le Constantine des débuts aurait sans doute réglé la situation de manière toute aussi hard, mais y aurait laissé plus de non-dit en cultivant son mystère. D'un autre côté, un personnage peut-il vraiment vivre 200 épisodes (grosso modo l'équivalent de 100 albums de BD au format européen) sans évoluer ?

Xavier FOURNIER

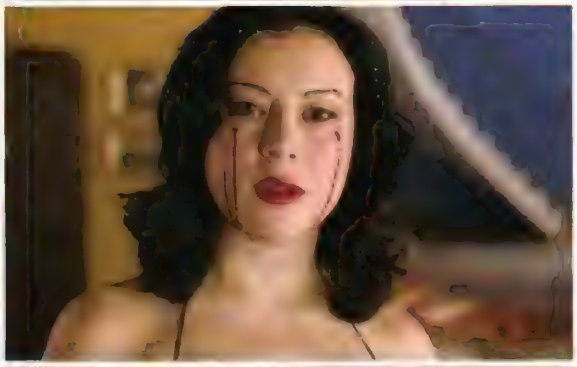
Pour plus d'infos et un aperçu de *Hellblazer*, reportez-vous à Mad Movies *Hors-série#4* : Spécial Comics, en vente actuellement.

CRAMÉ CONTRE CRAMÉE

Après la déroute Blade : Trinity, force est de constater que le film de Don Mancini était attendu au tournant. Allait-il, à l'instar de Goyer, détruire l'œuvre de sa vie ? La réponse est heureusement non, Mancini tenant aussi bien sa place derrière une caméra que devant un écran d'ordinateur. Place au show !

LE FILS DE CHUCKY
DE DON MANCINI

Établir un parallèle entre **Blade : Trinity** et **Le Fils de Chucky** peut s'avérer intéressant. David S. Goyer est le scénariste attitré de la saga **Blade**. Don Mancini celui de la saga **Chucky**, et tous les deux décident à seulement quelques mois d'intervalle d'en réaliser les nouveaux épisodes. L'initiative n'est en aucun cas condamnable, mais néanmoins fort risquée. Pas facile de passer après Del Toro et Ronny Yu, surtout lorsqu'on a très peu d'expérience derrière un combo, une comédie intimiste pour Goyer (**ZigZag**), un épisode des ***Contes de la crypte*** pour Mancini. Du rang de scénariste débordé, Goyer passera vite à celui de réalisateur aigri avec un film en forme de coming-out maladroit (Ryan Reynolds et Triple H conversant sur leur bite devant une Parker Posey malade de jalousie, plus fin tu meurs !) qui n'hésitera pas, et ce dès son intro, à envoyer chier son spectateur avec un majeur dressé face caméra alors que le contre-champ s'imposait de lui-même. Pas étonnant à l'arrivée que son film se retrouve en pole position des purges de l'année passée. La donne est légèrement différente chez Mancini. Chucky, il lui a consacré toute sa vie professionnelle, le connaît mieux que quiconque et sait qu'il est doté d'un potentiel énorme. Potentiel qui se verra vraiment exploité qu'à partir de 1998, lorsque Ronny Yu ressuscitera une piètre série dont la réputation fut essentiellement acquise grâce aux irréprochables effets spéciaux de Kevin Yagher, et à la gouaille ravageuse d'un Brad Dourif né pour doubler le personnage. Rythmé, drôle et plus gore que les trois précédents épisodes réunis, **La Fiancée de Chucky** arrivait sans peine à transcender nos attentes, tout en rendant enfin hommage au travail de toute une carrière, celle de Mancini. Mis en stand-by après les douloureux événements de Columbine, puis réactivé suite à l'essor que connaîtra de nouveau le film d'horreur américain, **Le Fils de Chucky** revient donc logiquement à son créateur. Pour le meilleur.



Ci-dessus, en vrac : Jennifer Tilly (dans son propre rôle) et son amant se retrouvent persécutés par Chucky (toujours doublé par Brad Dourif) et Tiffany (également interprétée par Jennifer Tilly), qui vont faire l'objet d'un long-métrage d'horreur, alors que le paparazzo John Waters cherche des histoires à sensations. La conclusion de toute cette histoire laisse apparaître un gamin au look particulièrement inquiétant... Bienvenue à Hollywood !

NATURAL BORN KILLER ?

Chucky s'écroule, une balle en plein cœur. Tiffany, elle, est blessée à mort. Elle rendra l'âme juste après avoir mis au monde son rejeton, hâtivement dévoilé dans l'ultime plan de **La Fiancée de Chucky**. Avec un tel épilogue, difficile de ne pas envisager une suite qui se devra logiquement d'accueillir ce nouveau membre en tête d'affiche. Chose faite, près de six ans plus tard. De longues années de gestation qui ont permis à Mancini de peaufiner son script, tout en le laissant réfléchir intensément à une mise en scène qu'il voudrait proche de celle de son éternelle idole : Brian De Palma. Évidemment, même si un long plan-séquence ouvre **Le Fils de Chucky** et que quelques split-screens sont disséminés de gauche à droite, il serait mentir de prétendre que la réalisation de Mancini puisse rivaliser un instant avec celle de l'auteur de **Body Double**, film qui se verra ouvertement pastiché le temps d'une séquence. Non, l'intérêt du **Fils de Chucky** est ailleurs, majoritairement dans un script plus malin et ambitieux que la moyenne. Sa première grosse surprise ? Ne pas avoir fait du bambin en titre un petit monstre hideux et hystérique, courant derrière les infirmières pour leur croquer les fesses. Gonflé de la part d'un scénariste/réalisateur qui n'est pas censé ignorer que la grosse majorité de ses spectateurs (ceux qui ne lisent pas la presse spécialisée) feront le déplacement dans l'optique justement de se mater un succédané à la trilogie de Cohen. Ces derniers risquent de tirer la tronche lorsqu'ils découvriront le frêle « Shitface », petite marionnette orpheline et mélancolique, retenue en captivité par un soûlard écumant tous les championnats de ventriloques du pays. Un reportage sur le nouvel épisode de Chucky le mettra sur la trace de ses origines perdues. Et voilà donc Shitface en route pour Hollywood. Après avoir redonné vie à ses parents (après la Lambada, la Dambala), il se verra confronté à un douloureux dilemme : choisir son sexe. Chucky veut un fils, Tiffany une fille, il veut l'appeler Glen, elle Glenda, et évidemment, tous les deux se réincarner de nouveau dans la peau d'êtres humains. Si Tiffany se verrait bien dans celle de la volage Jennifer Tilly (qui elle, n'hésite pas une seconde à faire de sa propre personne une salope tyrannique et capricieuse), Chucky, lui, hésite encore. A-t-il vraiment envie de renoncer à sa condition de mini-terminator du crime ? Pas sûr... Quant à Glen/Glenda, il assistera impuissant à leur folie destructrice, folie qui s'avérera très vite communicative. Dans tous les sens du terme...

OOPS, HE DID IT AGAIN !

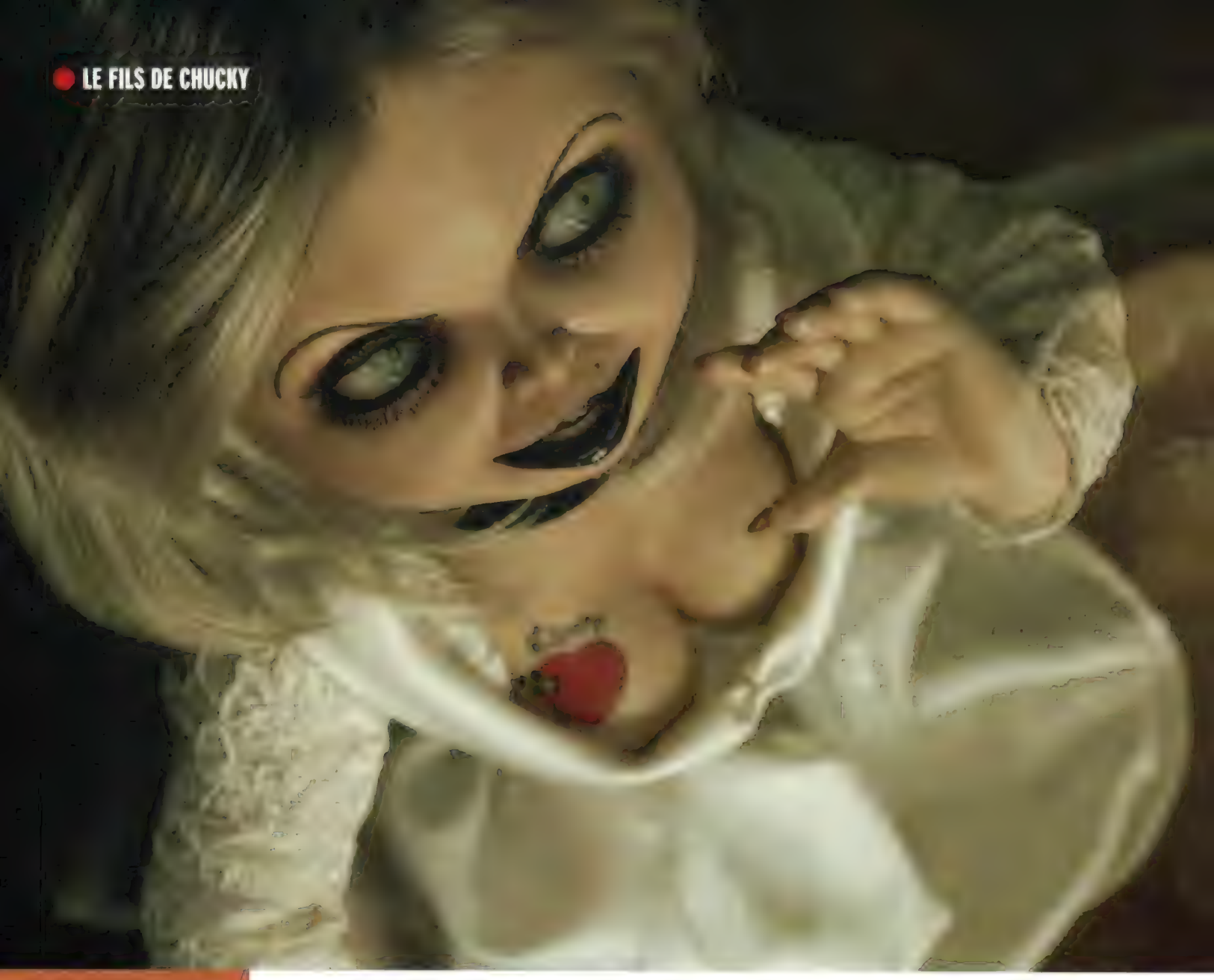
Avec une telle mise en abîme, difficile de ne pas rapprocher

Le Fils de Chucky à **Freddy sort de la nuit**. Mais Mancini nous l'avait bien précisé ultérieurement (voir Mad 168), son film ne sera pas un pensum chiant et légèrement prétentieux, mais bel et bien un authentique délire customisé par notre propre réalité. Outre les clins d'œil cinéphiles adressés à Alberto Cavalcanti (auteur du meilleur sketch d'**Au Cœur de la nuit**, narrant les déboires d'un ventriloque et de sa poupée), à Ed Wood, Hitchcock et Kubrick, Mancini truffe son script de références particulièrement savoureuses. Hilarant de voir Jason Flemyng interpréter son propre rôle, acteur connard et imbu de sa personne (tout ce que n'est pas réellement notre James Bataille national), d'assister à la très sanglante décapitation du responsable des SFX Tony Gardner, ou encore au crash d'une Britney Spears qui s'empressera de préciser par voie officielle qu'il s'agissait là d'un sosie... Encore plus drôle lorsque Chucky se fait une douceur en feuilletant Fangoria (après que Tiffany lui ait montré sa plantureuse poitrine en plastique !), quand Redman se fout quasi ouvertement de la gueule des rappeurs jouant dans des films d'horreur, et enfin, lorsque Glen/Glenda arrive à se débarrasser de son ambiguïté sexuelle après des scènes existentialistes étonnamment émouvantes. On ne vous parle même pas du running gag du chauffeur de limousine qui désire déclarer sa flamme à Jennifer Tilly, du générique final à l'ancienne, ou encore de la tronche à Dupuy (contacté depuis par Joel Silver pour être le méchant dans **L'Arme fatale 5**), figurant aux côtés du grand John Waters. Petit bémol, le réalisateur culte et trash est un peu l'oublié du film. Son rôle anecdotique de paparazzi est inexploité, voire uniquement là pour répondre aux attentes d'un meurtre certes très graphique, mais intervenant beaucoup trop tôt dans le récit. Néanmoins, cela n'empêchera pas Don Mancini de délivrer le meilleur opus de la saga, faisant bien mieux que le road-movie de Ronny Yu, certes très sympathique, mais beaucoup plus consensuel. En prime, certaines scènes de la dernière bobine du **Fils de Chucky** arrivent carrément à inquiéter. Une grande première pour une franchise jusqu'ici avare en frissons.

Alexandre BUSTILLO

SEED OF CHUCKY. USA. 2005. RÉAL. ET SCÉN. : DON MANCINI. DIR. PHOT. : VERNON LAYTON. MUS. : PINO DONAGGIO. PROD. : DAVID KIRSCHNER, GUY J. LOUTHAN, LAURA MOSKOWITZ ET COREY SIENEGA POUR ROGUE PICTURES, DAVID KIRSCHNER PRODUCTIONS ET SIENEGA PRODUCTIONS. INT. : JENNIFER TILLY, REDMAN, HANNAH SPEARRITT, JOHN WATERS, STEVE LAWTON, JULIEN DUPUY, BRAD DOURIF (VOIX), BILLY BOYD (VOIX)... DUR. : 1H32. DIST. : SND. SORTIE LE 2 MARS 2005.

Ci-dessus :
Chucky et Tiffany, unis par le meurtre en série : les liens du sang quoi !



interview

DON MANCINI RÉALISATEUR PUPPET MASTER

RÉALISATEUR DÉBUTANT, MAIS VÉTÉRAN INDÉBOULONNABLE DE LA SÉRIE DES CHUCKY, DON MANCINI EST L'UN DES PRINCIPAUX ARTISANS DU BASCULEMENT DE LA FRANCHISE VERS LE TERRAIN ENTHOUSIASMANT DU FILM D'HORREUR IRRÉVÉRENCIEUX. IL REVIENT SUR SON COUP D'ESSAI AVEC FRANCHISE ET PASSION.

Ci-dessus, de haut en bas : Tiffany vs. Redman.

Don Mancini dirige son « acteur » principal.

En écrivant le scénario du* Fils de Chucky, *saviez-vous que vous alliez en assurer la réalisation ?
Oui, ça faisait partie du contrat que nous avons signé immédiatement après le succès très important de **La Fiancée de Chucky**. Mettre en scène a toujours été mon but, mais si j'avais déjà fait quelques courts-métrages amateurs durant mon cursus scolaire, je n'avais pas encore cherché à réaliser un épisode de la franchise. J'étais néanmoins parvenu à assumer plus de responsabilités sur **La Fiancée de Chucky**. J'ai réalisé une grande partie de la fin du film, et en particulier - c'était prémonitoire - la naissance du bébé.

Le projet a été captif du development hell durant près de cinq ans. Le scénario a-t-il beaucoup évolué durant cette période ?
Non, parce que mon premier jet plaisait à toutes les personnes directement impliquées sur le film. Si Universal n'a pas produit **Le Fils de Chucky**, c'est parce que les événements de Columbine les ont effrayés. Je dois aussi dire qu'ils n'aimaient pas trop l'idée du film dans le film, avec Jennifer Tilly jouant son propre rôle. C'était à leurs yeux un concept trop bizarre qui risquait de s'aliéner le grand public. Ils auraient préféré quelque chose d'affilié plus directement au cinéma d'horreur.

Que l'on apprécie ou pas votre film, il est certain que* Le Fils de Chucky *n'est pas un projet conventionnel.
C'est en effet un objet étrange. Tant qu'à faire une suite, autant expérimenter des choses inédites. Si l'on continuait sur la formule des trois premiers, ce serait d'une tristesse pas possible. J'ai également pris soin de m'écarter de **La Fiancée de Chucky**, qui était déjà une rupture nette avec les autres épisodes.

N'avez-vous jamais songé à revenir vers un film plus foncièrement horrifique ?
La problématique d'une série de ce type est simple : le public veut voir Chucky de plus en plus. Mais plus vous montrez le personnage, moins il inspire de la peur. C'est inévitable. Alors, plutôt que de chercher des biais tordus pour pallier à ce manque, autant le combler en explorant d'autres territoires, probablement moins terrifiants, mais certainement plus subversifs. En réalisant **Le Fils de Chucky**, j'avais en tête **Evil Dead 2** ou encore **Ré-Animator**.

De quoi avez-vous vécu durant ce long development hell ?
J'ai écrit un autre scénario, qui est une sorte de croisement entre **Babe** et **Y a-t-il un pilote dans l'avion ?**. C'est un projet bien fou et que j'aime beaucoup, mais les attentats du 11 septembre en ont stoppé brutalement le développement. J'ai ensuite travaillé sur un autre scénario, que je devrais réaliser prochainement et qui est une histoire de maison hantée dans la lignée de **Poltergeist**. Cette fois, il s'agira d'un PG-13.

SAGA **CHUCKY** : LA POUPÉE DE SANG PAR DON MANCINI

« Mon père était employé dans une société de marketing. Je connais donc bien ce milieu et lorsque j'ai commencé à écrire ce qui allait devenir **Jeu d'enfant**, au milieu des années 80, mon objectif était de rédiger une satire à propos de la publicité et de ses répercussions sur les enfants. En tant que fan de fantastique, je connaissais les précédents dans le genre, comme l'épisode ***Talking Tina*** de ***La Quatrième dimension***. Mais c'est en voyant **Gremlins** que j'ai cerné les enjeux techniques de la future saga : la technologie me permettait d'imaginer une poupée en tant que personnage à part entière, capable de déclamer des dialogues et de simuler une large palette d'émotions. Mon script a été ensuite beaucoup remanié par John Lafia et Tom Holland, le réalisateur. Mon scénario original ressemblait plus à un thriller psychologique. J'avais imaginé qu'une des particularités des poupées Brave Gars était qu'elles pussent saigner. Si vous grattiez leur peau de latex, un liquide rougeâtre s'échappait, et vous ne pouviez stopper l'hémorragie qu'en achetant les pansements de la même marque. Je reprenais ainsi à mon compte ce que les gens du marketing surnomment la « synergie ». Le problème, c'est que le garçon, voulant faire de la poupée son frère de sang, échangeait son sang avec Chucky. Peu après, tous les ennemis de l'enfant – son institutrice, sa baby-sitter – mourraient les uns après les autres. Mon scénario laissait entendre le plus longtemps possible que le garçon était l'assassin. D'ailleurs, la scène dans laquelle la mère découvre les piles encore sous emballage, prouvant ainsi que la poupée est vivante, ne survenait qu'à partir du troisième acte. **Jeu d'enfant** remporta un succès considérable. Je pense que les gens réagissent de façon très forte aux poupées, parce qu'elles sont des images distordues d'eux-mêmes. À mon avis, le fait que Chucky soit l'archétype des petits gars en colère, a également facilité l'identification du public avec lui. On peut penser ce que l'on veut de l'évolution de la franchise, personnellement, je la trouve très louable sur deux points. À un niveau personnel tout d'abord, David Kirschner m'a permis d'être très impliqué sur chaque film. Sur un plan plus général, je suis très heureux que les suites ne se ressemblent pas. Car même s'ils appartiennent à la même franchise, **Jeu d'enfant** et **La Fiancée de Chucky** ne font pas partie du même genre. C'est d'ailleurs moi qui ai proposé de capitaliser sur l'absurdité du concept de la poupée tueuse avec **La Fiancée de Chucky**. Après les trois premiers épisodes, nous sentions que le concept initial avait été épuisé. Ce fut un choix très clairvoyant : non seulement le film fut un triomphe, mais c'est aussi mon film préféré de la série après **Jeu d'enfant**, mais devant **Le Fils de Chucky**. Maintenant, je pourrais me sentir frustré d'être relié exclusivement à cette franchise. Franchement, je suis juste content que certaines personnes se souviennent de mon travail. »

Propos recueillis et mis en forme par Julien DUPUY

***Ce qui est délirant, c'est que ce soit finalement Focus Entertainment, plus connu pour ses films d'auteur bien sages que pour ses incursions dans le film de genre malpoli, qui ait récupéré* Le Fils de Chucky.**
Ils aimaient le script. Et puis, ils se sont protégés en le produisant via une nouvelle filiale dédiée aux films d'horreur, à l'image de Miramax et de Dimension. Les dirigeants de Focus ont été très cool, ils ne m'ont demandé aucun changement sur le scénario. Lorsque j'ai coupé des scènes, ce n'était que pour répondre à des impératifs de temps et d'argent. Par exemple, j'ai abandonné une scène de dialogue entre Jennifer Tilly et Debbie Lee Carrington, la naine que vous avez pu voir dans **Total Recall**. Cette séquence devait se dérouler dans le décor de la rue parisienne que l'on trouve dans le back-lot de Castle Films. Je voulais même faire construire la façade de la maison de **Psychose**, ce qui m'aurait permis de rajouter une référence supplémentaire au film d'Hitchcock. Dans cette scène, nous apprenions que Debbie Lee Carrington devait prendre la place des poupées, qui étaient trop gourmandes en dollars. Évidemment, Tiffany n'appréciait que très moyennement cette usurpatrice. Maintenant que j'y pense, nous avons tout de même dû adoucir la blague sur Julia Roberts à la demande du département juridique de la production. C'est en effet le studio qui a exigé que le personnage d'Hannah Spearritt démente les propos de Jennifer quand elle déclare que *« Julia a couché avec le réalisateur »*. Je regrette cette concession.

Chucky semble néanmoins être devenu un émissaire de la contre-culture américaine.
Oui, il est définitivement un anarchiste. Nous avions d'ailleurs à cœur que notre scénario malmène tout ce qui constitue la base de l'establishment américain. Je pense à la famille notamment. On a essayé de faire rejaillir ce que les Américains cachent sous la moquette. Entre l'omniprésence des réactionnaires au gouvernement et le retour des bigots aux États-Unis, j'avais vraiment besoin de me défouler !

« Je pourrais me sentir frustré d'être relié exclusivement à Chucky, mais

Ci-dessus :
Chucky, toujours prêt à vous planter un couteau dans le dos. Un Brave Gars quoi !

Ça n'a pas dû être du goût des censeurs...
Détrompez-vous, la MPAA nous a laissés tranquille ! Ils ont juste tiqué sur les spots TV et les bandes-annonces, en nous demandant notamment de « flouter » les cicatrices de Chucky ! Imaginez un peu l'absurdité de ce type de requête. Ils doivent être un peu tordus ces gens-là pour voir le mal partout.

Saviez-vous dès le début que Jennifer Tilly serait la seule à jouer son propre rôle ? Il me semblait logique que Brad Dourif se joigne à elle, non ?
Pour moi, la mise en abyme du scénario devait rester foncièrement légère et ne pas sombrer dans une préciosité que je déteste. Ce n'est pas un film d'auteur, et je ne voulais pas aller trop loin sur ce terrain. Encore une fois, ma priorité était de faire le film le plus irrévérencieux possible. Jennifer Tilly m'a d'ailleurs beaucoup aidé dans cette optique. Elle a un sens de l'autodérision très prononcé. Quand Tiffany déclare en tirant Jennifer *« Putain, qu'elle est grosse ! »*, c'est une réplique qui vient de Jennifer.

Pourquoi avoir choisi Billy Boyd pour incarner le personnage de Glen ?
Pour plusieurs raisons. Déjà, je tenais à conférer un petit côté Charles Dickens à ses scènes d'exposition et je cherchais donc quelqu'un avec un accent anglais. Certes, Billy est Écossais, mais il imite très bien l'accent british. Ensuite, sa scène de chant dans **Le Retour du Roi** m'a soufflé, et j'ai alors immédiatement réalisé qu'il serait parfait pour conférer le mélange d'ironie et d'innocence que je cherchais pour ce personnage.

Vous montriez un nouveau-né monstrueux à la fin de* La Fiancée de Chucky *alors que c'est un jeune enfant très doux dans* Le Fils de Chucky. *Pourquoi ?
Parce que je n'avais aucune idée concernant la suite de la franchise en filmant la fin de **La Fiancée de Chucky** ! Mais lorsque je me suis attelé à l'écriture du **Fils de Chucky**, faire de Glen un personnage introverti et doux m'est vite apparu comme la meilleure option possible. Dans le cas contraire, l'histoire aurait été installée dans une évolution bien trop classique. De plus, je suis un grand fan de Brian De Palma, et écrire ainsi ce personnage me permettait de donner ma propre version de **Pulsions**.

En parlant de De Palma, comment a réagi Pino Donaggio lorsque vous lui avez proposé d'écrire le score ?
Il était ravi, il n'avait pas été engagé sur une production de ce type depuis des années. En plus, il avait l'occasion de collaborer avec le London Philarmonic Orchestra, ce qui était énorme. Travailler avec lui fut l'un des plus grands motifs de satisfaction du projet. J'ai un souvenir ému de nos sessions de travail dans sa maison, à Venice.

En voyant le film, j'ai également pensé à Dario Argento.
Oui, tout à fait, et pas seulement dans les scènes de meurtre, mais surtout dans le design des décors. Sachant que nous allions devoir

Ci-contre :
Tiffany s'improvise sage femme pendant un accouchement douloureux. Pas si sage en fait...

je suis content que certaines personnes se souviennent de mon travail. »

filmer la grande majorité du film dans la maison de Jennifer Tilly, j'ai demandé à ce que chaque pièce soit peinte avec des couleurs criardes. De cette façon, l'œil des spectateurs allait moins se lasser du huis clos. J'ai également essayé de donner de la profondeur à mes cadres, notamment en construisant au maximum les pièces en enfilade et en ajoutant beaucoup d'alcôves. Tout cela vient de mon admiration pour la direction artistique de **Suspiria**.

Difficile également de ne pas penser aux films de Jim Henson.
Là encore, je suis un fan ardent des Muppets et plus spécialement de Peggy la cochonne. D'ailleurs, dans le premier film cinéma des Muppets, l'agent de Peggy s'appelle Morty. Et bien j'ai donné le même nom à l'agent de Jennifer dans mon film.

Redman n'était pas votre premier choix pour incarner le réalisateur, n'est-ce pas ?
Non, je pensais initialement à Quentin Tarantino, mais on m'a dit que son planning, et notamment sa présence au Festival de Cannes, l'empêcheraient de participer à notre film. La production m'a alors suggéré Redman qui, en plus d'être un célèbre rappeur, est un grand fan de la franchise. Après l'avoir vu dans le film **How High**, j'ai immédiatement accepté cette suggestion.

Que s'est-il passé avec le cameo des Osbournes ?
Dans mon scénario, je ne donnais pas de nom spécifique à la victime de l'accident de la route provoqué par Chucky. Mais je voyais bien Ozzy et Sharone Osbourne dans ces rôles. Je ne sais pas si la production a fait ou pas une proposition, mais c'est David Kirschner qui a suggéré que l'on emploie à la place un sosie de Britney Spears. La vraie Britney n'a d'ailleurs pas du tout apprécié la blague.

Pourquoi n'apparaissez-vous pas dans le film, comme c'est le cas de Tony Gardner ?
Parce que je savais que j'allais être déjà trop occupé en tant que metteur en scène débutant, mais aussi en raison de mes piètres talents de comédien. Concernant Tony, j'avais initialement écrit le rôle pour Kevin Yagher, qui a travaillé sur tous les films de la franchise. Je me doutais que ça allait trouer le cul des fans de voir une star des effets spéciaux comme Kevin être tuée par ses propres créations ! Malheureusement, Kevin était déjà pris par **Les Désastreuses aventures des orphelins Baudelaire** (1), et David Kirschner m'a suggéré d'employer Tony Gardner, avec qui il avait travaillé sur **Hocus Pocus** et **Le Secret des frères McCann**. Comme Tony est aussi un gars connu des fans, je me suis dit qu'il pourrait sans problème jouer la scène. Pour autant que je sache, ces mecs des effets spéciaux sont un mélange bizarre de petits génies en technologie et d'acteurs. Tony ne fait pas exception à la règle : il a joué la scène comme un chef et maintenant il est mort. Que Dieu bénisse sa tête décapitée...

Quel était votre budget sur* Le Fils de Chucky *?
La Fiancée de Chucky a coûté 18,2 millions de dollars. **Le Fils de Chucky** avait un budget de 12 millions de dollars. En clair, c'est le film

Ci-dessus :
Chucky et Redman, un rappeur qui a des tripes !

Ci-contre :
La Jennifer Tilly et ses invités : les soirées hollywoodiennes ne sont plus ce qu'elles étaient !

« Chucky est définitivement un anarchiste. C'est pourquoi le scénario malmène tout ce qui constitue la base de l'establishment américain. »

Sur cette page :
Le maquilleur Tony Gardner et ses acolytes : la technique de la main dans le cul de la poupée a bien évolué depuis le temps !

le moins onéreux de toute la franchise ! Ceci étant dit, tourner en Roumanie nous a fait faire de substantielles économies.

Était-ce facile de transformer la Roumanie en Californie ?
Non, pas vraiment. Sur ce point, je tiens à saluer le travail de Stargate, la société d'effets spéciaux visuels qui nous a vraiment aidé à faire illusion grâce aux mattes-paintings numériques. Mais, étrangement, le plus dur fut de trouver des palmiers. Nous avons d'ailleurs fini par en importer d'Égypte !

Êtes-vous satisfait des résultats au box-office du* Fils de Chucky *?
Le film est déjà bénéficiaire, donc je ne peux pas me plaindre. Cependant, j'ai été déçu en constatant que nous avons moins marché que **La Fiancée de Chucky**. Je pense que c'est dû en partie à notre sortie, qui a été repoussée, je ne sais pour quelle raison, d'Halloween à novembre. Nous étions donc en face de gros films comme **Les Indestructibles**, **Le Pôle Express** ou encore **Coup d'éclat**. Si l'on tient compte de ce contexte, nous nous en sommes finalement bien sortis.

Savez-vous où vous pourriez mener la franchise après cet épisode ?
Écoutez, j'ai une idée et elle est bien tordue... Mais je ne peux rien vous dévoiler pour l'instant, parce que le studio songe très sérieusement à donner une suite à la franchise et qu'il me contraint au secret.

Propos recueillis par Julien DUPUY
(Special thanks to Don MANCINI)

(1) : Tony Gardner donne une autre explication à l'absence de Kevin Yagher dans notre preview dans le Mad 168.

BODY-COUNT : LA SAGA CHUCKY POUPÉE DE MALHEUR

CHUCKY EST À L'HONNEUR CE MOIS-CI AVEC UN BODYCOUNT PERSONNALISÉ N'HÉSITANT PAS À REVENIR SUR UNE DÉCENNIE DE MEURTRES EN SÉRIE. UNE PETITE RÉTROSPECTIVE DE SANG ET DE LATEX HISTOIRE D'ATTENDRE TRANQUILLEMENT LE FILM DE DON MANCINI.

Possédée par l'âme du tueur Charles Lee Ray (Brad Dourif), la poupée Brave Gars commence son équarrissage en gros dès 1988, sous l'œil avisé de Tom Holland (**Vampire, vous avez dit Vampire ?**), d'après l'histoire d'un scénariste inconnu, Don Mancini, qui n'avait alors à son actif que le script du **Cellar Dweller** de John Carl Buechler. Cherchant à se réincarner dans le corps du petit Andy (Alex Vincent), Charles Lee Ray (prénom tiré de Charles Manson, Lee Harvey Oswald et James Earl Ray) devient l'ordinaire Chucky, qui s'emploiera consciencieusement à envoyer dans le trou tous les malotrus qui auront l'erreur de lui barrer le passage. La première est la baby-sitter d'Andy, qu'il défenestre. Mancini avait prévu de l'électrocuter dans sa baignoire, mais renoncera in extremis à cette idée qu'il réutilisera dix ans plus tard dans **La Fiancée de Chucky**. Après avoir fait exploser la maison de son ancien complice, Chucky broiera tous les os du sorcier vaudou, indirectement responsable de sa nouvelle condition, pour finir en poignardant et en électrocutant le médecin d'Andy. Brûlé et achevé d'une balle dans le cœur, le Brave Gars touchera définitivement le sol. Mais les 32 millions de dollars récupérés au box-office américain (pour une mise initiale de 6 millions) vont très vite le ressusciter en 1990, dans **Chucky, la poupée de sang** que réalise John Lafia (**Max, le meilleur ami de l'homme**). Toujours aux trousses d'Andy, placé cette fois dans une famille d'accueil, Chucky électrocute (décidément, c'est une manie) l'employé qui vient de le ramener à la vie avant d'étouffer un binoclard avec un sac plastique. Après avoir empalé et tabassé à mort la maîtresse d'Andy, il brise la nuque de son père adoptif et égorge sa femme interprétée par la trop rare Jenny Agutter (**Le Loup-garou de Londres**). Enfin, il poignarde une assistante sociale et envoie sous presse le gardien de l'usine où se déroule un final survolté, prémices du vent de folie qui allait bientôt balayer la saga. Beaucoup plus sage, **Chucky 3** (réalisé en 1991 par le téléaste Jack Bender) se déroule dans l'Académie militaire où s'échoue un Andy passablement traumatisé (Justin **Serial Mother** Whalin reprend le rôle). Le petit rouquin, une fois de plus remis sur pattes, joue aux fléchettes sur un magnat du jouet avant de partir à la recherche d'Andy. Ce dernier comprendra vite que son cauchemar est loin d'être terminé lorsqu'il découvrira le corps d'un éboueur coincé dans son camion et celui du général en chef, mort d'un infarctus (meurtre soft par excellence). La suite remonte légèrement le niveau : un coiffeur est salement égorgé, un cadet saute sur une grenade, et un autre se prend un pruneau dans le bide. À bout de souffle, Chucky boucle ce laborieux troisième épisode en trucidant un shérif, on ne sait comment. La retraite semble guetter le p'tit rouquinoute. Seulement 15 millions de billets verts sont récupérés au box-office et la sale réputation que se trimballe le film, après avoir été directement mis en cause dans le kidnapping et l'assassinat d'un gamin de trois ans par deux autres de onze, ne joue pas vraiment en sa faveur. Il faudra attendre pas moins de sept ans avant de revoir Chucky. Premier film occidental de Ronny Yu, **La Fiancée de Chucky** redonne un second souffle à la série, toujours sous le contrôle d'un Mancini qui n'hésite plus une seconde à verser dans le parodique débridé, à commencer dans une affiche faisant clairement référence à **Scream 2**. Après un prologue dans les sous-sols d'un commissariat où s'entassent de sacrées reliques (les masques de Jason et Myers, la tronçonneuse de Leatherface, le gant de Freddy, les Puppet Master), Tiffany (Jennifer Tilly) ouvre le bal en saignant un flic à blanc, avant de passer la main à son ex-amant, qui n'hésitera pas à s'asseoir sur la trouche de l'hilarant Damien Bavlock pour l'étouffer. Un nom faisant référence à **La Malédiction** (Damien l'Antéchrist et sa diabolique nounou, miss Baylock) pour un personnage très marquant et interprété par Alexis Arquette. Rancunier, poil de carotte électrocute Tiffany dans son bain (le fameux meurtre laissé de côté dans le premier épisode) avant de transformer John Ritter en sosie de Pinhead (*« Where have I seen that before ? »* se demandera-t-il alors). Un second flic explose dans sa voiture avant que Tiffany, elle aussi transformée en poupée, prenne le relais en empalant un couple volage avec les débris d'un miroir. Apeuré devant tant de violence, un jeune gay se fera rétamer par un camion avant que Chucky reprenne les choses en main en logeant quelques bastos dans la paséque de deux retraités et d'un fossoyeur. Le Brave Gars en prendra une fatale à son tour, en plein cœur. Quant à Tiffany, elle rendra l'âme en donnant naissance à leur fils…

Chucky, 53 centimètres, 4,2 kilos, mais 26 cadavres à son actif : pas mal pour un petit gabarit !

Bilan : Chucky : 26 morts, Tiffany : 3 morts.

Alexandre BUSTILLO

Attendu au tournant comme un remake blasphématoire du chef-d'œuvre de John Carpenter, presque jeté aux orties dès sa mise en chantier, ASSAUT SUR LE CENTRAL 13 était déjà la grosse baudruche que certains voulaient dégonfler avant même de l'avoir vu. Pourtant, si le film n'est bien sûr pas capable de rivaliser une seconde avec le génie de son modèle, il reste une série B d'action efficace, décomplexée et parfois même en colère.

LES GRANDS FUSILS

ASSAUT SUR LE CENTRAL 13

DE JEAN-FRANÇOIS RICHET

Insistons bien là-dessus : le remake de Jean-François Richet n'arrive pas, ne serait-ce qu'au détour d'une scène, à la cheville de l'original réalisé en 1976 par John Carpenter. Voilà, c'est dit, c'est imprimé noir sur blanc, et seuls les cinéphiles mytho adeptes de la déformation de propos viendront nous casser les roubignolles en hurlant - *lapidation !* - de leur tolérance légendaire. Pourtant, on l'aime bien cette nouvelle version d'**Assaut**, qui étonnamment ne pète pas plus haut que son cul, malgré les rares prétentions de son metteur en scène, et qui investit un genre ultra codé sans jamais prétendre ni le renouveler ni le transcender.

PAS DE SURPRISES

Richet sait qu'il n'invente rien, et la nature de son film tient moins d'une volonté de se distinguer du chef-d'œuvre viscéral et abstrait de Carpenter (ou du **Rio Bravo** de Hawks dont ces westerns urbains sont les descendants) que d'offrir un actionner nerveux et efficace. On peut même dire que ce remake surprend de la part d'un frenchy réputé pour son activisme à la limite de l'arrogance, et dont la conscience politique obsessionnelle frise parfois la vindicte. On aurait pu craindre un monument ainar à la gloire du « cop killing », un véhicule auteurisant tendance altermondialiste prépubère, voire une tentative douteuse d'appréhender une problématique sociale typiquement américaine avec les yeux d'un type qui a toujours besoin de sortir sa carte de résident du 9-3. Heureusement, il n'en est rien. Bien sûr, Richet ne peut s'empêcher d'introduire son film avec une brève métaphore sur son entrisme à Hollywood, de balancer dans la bouche d'un John Leguizamo attitré comme le Che quelques formules anticapitalistes de bas étage (on ne se refait pas), ou de traduire en de rares échanges sa vision d'une Amérique paranoïaque (ce que, fondamentalement, on ne peut guère lui reprocher), mais dans l'ensemble, ces velléités « idéologiques » ne dépassent pas le stade de l'anecdotique et ne plombent jamais une progression narrative ultra calibrée.

Cela étant dit, si le donneur de leçons n'a pas supplanté le réalisateur, soucieux d'arrondir les angles pour sa première prod ricaine (ce qui se ressent à chaque scène), ça ne signifie pas qu'**Assaut** soit exempt de grosses faiblesses. Bien au contraire, et le simple pitch du film suffit à les révéler.

AUX ARMES !

Pas de policier fringant pour son premier jour au commissariat ici, mais le sergent Jake Roenick (Ethan Hawke), un flic traumatisé par un drame fondateur : la mort de plusieurs collègues, que Richet filme exactement comme l'intro de **Narc** (ce qui a tendance à refroidir dès le début). Alcoolique et sous medocs, harcelé par une psy qui cherche, avec de gros sabots, à le déculpabiliser, il est le chef fatigué du central 13, un commissariat en passe d'être fermé, dans lequel sont temporairement incarcérés quelques malfrats et un gangster notoire, Marion Bishop (Laurence Fishburne). Le soir du réveillon, plongé sous la neige, le bâtiment devient la cible d'une horde de flics corrompus (ne gueulez pas, ce n'est pas une surprise !) qui n'ont qu'un souhait : buter Bishop, leur ancien partenaire de crime, qui pourrait les dénoncer dans un procès

À droite :
Marion Bishop (Laurence Fishburne), un caïd que tout le monde s'arrache.

Page de droite, colonne de gauche, de haut en bas :
Jasper O'Shea (Brian Dennehy), un flic à cran et à quelques heures de la retraite.

Smiley (Ja Rule) et Anna (Aisha Hinds), deux marlous qui font les fanfarons.

Alex Sabian (Maria Bello), une psychologue un peu trop émotive.

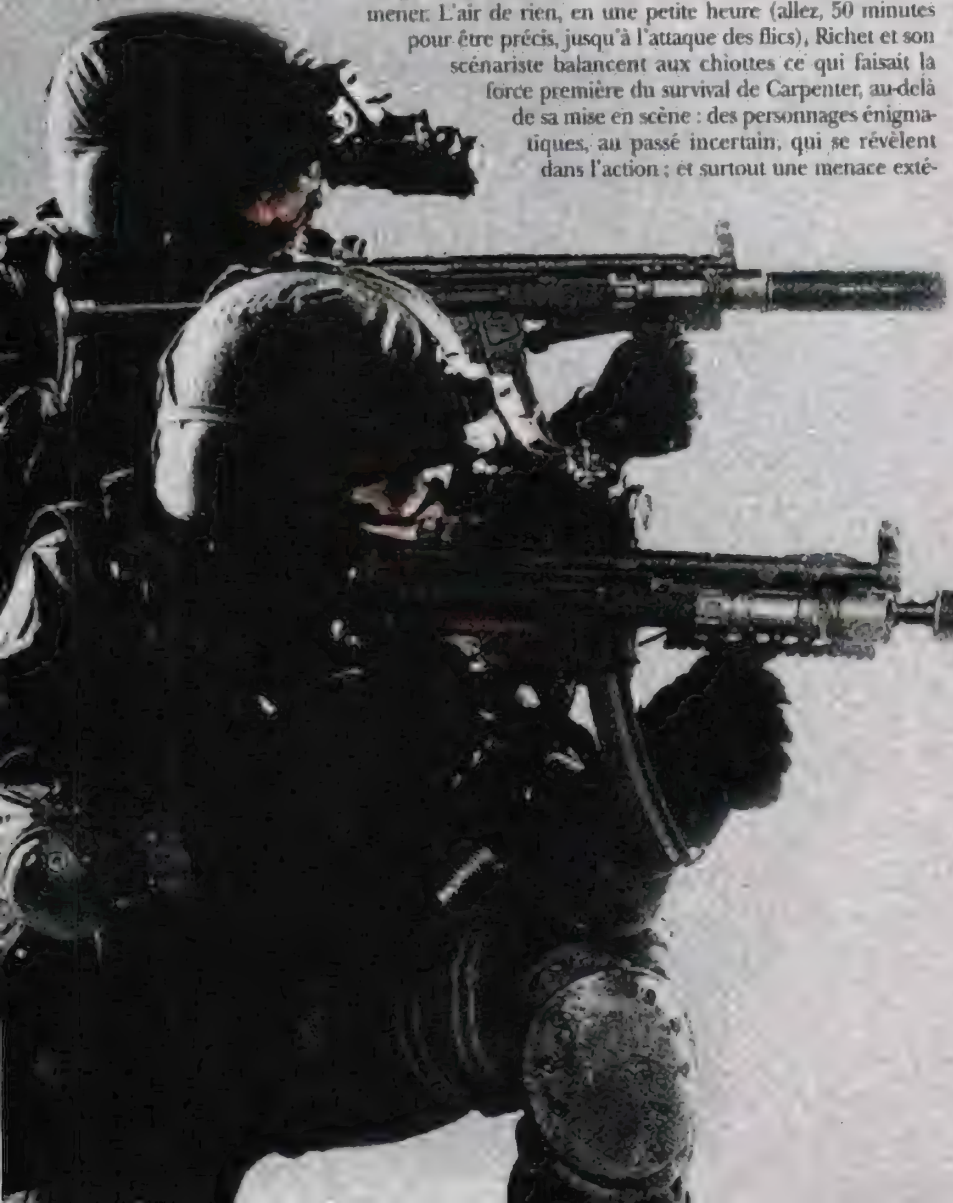
Beck (John Leguizamo) et Bishop, le petit truand instable et l'animal à sang froid.

Marcus Duvall (Gabriel Byrne), le grand méchant ripou.

Cette attaque à l'artillerie lourde (ici, ça shoote au fusil mitrailleur !) sera l'occasion rêvée pour les assiégés de se confronter, en une étude psychologique aussi fine que la Panzer Division, à leurs démons intérieurs…

GROS SABOTS

Même si le film reste fun, en partie par ses défauts si ridicules qu'ils font marrer, on peut dire qu'il passe complètement à côté de ses intentions initiales. « **Assaut**, *le film de John Carpenter, est un classique du cinéma. Lorsque le producteur Pascal Caucheteux et moi avons commencé à parler d'une nouvelle version, notre principal défi était de moderniser le matériau de base sans en affaiblir l'essence. Le scénario de James DeMonaco y parvient à la perfection : il a créé un thriller d'action résolument nouveau qui repose complètement sur les personnages.* » Discours ultra promo de Richet qui ne fait guère illusion, et que le simple résumé du film-ci avant finit de discréditer. Non seulement **Assaut** ne tient pas une seconde sur ses personnages, archétypes taillés à la serpe dont les traumas sont si caricaturaux qu'ils en deviennent drôles (voir ce pauvre Ja Rule…), mais encore leur traitement, en termes scénaristiques, frise la dissert' scolaire. Pendant une heure, à grands coups de dialogues totalement insipides et de scènes sans intérêt, Richet et son scénariste s'arrangent méticuleusement, avec un aplomb qui fait pitié, à ne laisser planer aucun doute sur leurs personnages. Tout ou presque nous est raconté, jusqu'à l'identité précise des agresseurs (dont un Gabriel Byrne aussi complexe que n'importe quel bad guy chez Steven Seagal !), leurs motivations et le détail du siège qu'il vont mener. L'air de rien, en une petite heure (allez, 50 minutes pour être précis, jusqu'à l'attaque des flics), Richet et son scénariste balancent aux chiottes ce qui faisait la force première du survival de Carpenter, au-delà de sa mise en scène : des personnages énigmatiques, au passé incertain, qui se révèlent dans l'action ; et surtout une menace extérieure dont l'identité est à peine esquissée et dont les motivations réelles restent inexpliquées. Pour ce qui est de « *moderniser sans affaiblir l'essence* », **Assaut** version 2004 peut aller se rhabiller.



FAIRE PARLER LA POUDRE

En revanche, une fois que les flics, fringués comme des commandos et blindés de grosses pétoires, pénètrent dans le commissariat, le pseudo survival de Richet devient un actioner énervé, qui pète dans tous les sens, et qui joue la carte de la surenchère sensationnaliste. Les gros calibres font exploser la bande sonore, les protagonistes se démastiquent la tronche à grands coups d'effets gore (les fans déviants de **Die Hard 2** apprécieront un meurtre carrément pompé sur le film bourrin de Renny Harlin), et Richet se permet même quelques écarts aux conventions, brisant net une sous-intrigue galvaudée qu'il conclût de façon hardcore. Sans jamais atteindre l'efficacité et la concision quasi parfaites de la mise en scène de Carpenter, qui ne souffrait d'aucune digression (ici, y'a de quoi dégraisser), Richet s'en sort avec les honneurs, s'effaçant derrière son sujet sans réitérer les effets de style foireux qui plombaient le final de **Ma 6-T va Crack-er**. Cette mise en scène sans grands artifices, totalement dans la norme hollywoodienne actuelle (dont ces sempiternels mouvements tremblotants, caméra à l'épaule, hérités des polars télévisés), qui compense par son efficacité le traitement artificiel des personnages, fait d'**Assaut** davantage un film de studio que ce projet si personnel porté par le réalisateur français depuis des lustres. Bien sûr, sa colère se ressent tout au long du final, Richet maîtrisant parfaitement une montée en crescendo de la violence qu'il ne soumet jamais à légitimation, mais on reste dans le cadre d'une série B formatée, répondant à des exigences narratives grossières pour teenagers lobotomisés, qui ne se risque pas à les mettre en danger. Aussi violent soit-il, le remake de Richet reste loin du pavé contestataire jeté à la tronche des spectateurs par un Carpenter n'hésitant pas à buter en gros plan une gamine pour témoigner d'une apocalypse sociale. Les cinéphiles déprimés à l'idée que l'on massacre leur objet de culte peuvent donc se rassurer, **Assaut sur le central 13**, hormis son titre et le concept de survival en huis clos, n'a plus grand-chose à voir avec son modèle.

MASTER APPROVED

Si, de notre côté, écouter Laurence Fishburne disserter sur Eros et Thanatos reste une source inépuisable de franches rigolades, si revoir Brian Dennehy fidèle à lui-même, 20 ans après **Rambo**, titille notre fibre nostalgique, et si admirer une Drea de Matteo démastiquant des flics en minijupe suffit à notre bonheur, on n'est pas sûr que Jean-François Richet ait pensé son film de la sorte. Car le bonhomme rêve à ce remake d'**Assaut** depuis 1997. En voyant les rushes de **Ma 6-T va Crack-er**, le directeur de Why Not Productions, Pascal Caucheteux, croyait y reconnaître *« une vibration, un sentiment qui lui ont fait penser à* **Assaut**, *la manière dont Jean-François Richet avait su capter la violence. »* Depuis ce jour, les deux hommes n'ont eu de cesse d'y penser et ont tout de suite voulu rencontrer John Carpenter pour lui soumettre l'idée. Ce dernier, après avoir été impressionné par le dernier film de Richet (ce qu'il a répété lors de plusieurs interviews), et après quelques discussions sur l'orientation du projet, a accepté de vendre les droits de son film, à la condition que le cinéaste français en soit le réalisateur. Une déclaration fort à propos (la bénédiction du maître en devient presque un impératif de production), probablement sincère, mais qui étonne quand même quand on sait que, depuis **Vampires** déjà, Carpenter aborde le septième art avant tout d'un point de vue pécuniaire, n'hésitant pas à clamer en interview qu'il serait prêt à réaliser certains films uniquement pour de l'argent. Mais cette réalité n'entame en rien la sincérité d'un Richet souhaitant moderniser le film avec passion, ce qu'il aurait sans doute tenté de faire, avec sa conscience politique radicale, si le tournage s'était déroulé en France...

Ci-dessus, de haut en bas : Jake Roenick (Ethan Hawke) et Iris Ferry (Drea de Matteo), le flic en quête de rédemption et la bimbo au cœur tendre.

Ci-dessous : Roenick dans le feu de l'action.

UN TRAIN DE RETARD

Le hic, c'est qu'un autre réalisateur français, Florent-Emilio Siri, lui a coupé l'herbe sous le pied, en réalisant un remake non avoué d'**Assaut**, mais qui lui, en est digne : l'excellent **Nid de guêpes**. Non seulement Richet a dû l'avoir mauvaise, mais encore le film fut un tel bide que la production de films de cette trempe en France fut soudainement compromise. Même s'il affirme avoir eu le sentiment qu'il fallait tourner aux États-Unis, Richet a dû agir en réaction à cette nouvelle donne, ne serait-ce qu'en partie.

Du coup, en rejoignant un studio américain, il était évident que l'activiste rebelle allait devoir injecter du marketing dans son vin rouge. Qu'il le revendique ou non, le film s'en ressent, comme s'il était en permanence ramené à sa condition de série B sans prétention. Mais un B qui dépote, traduisant la hargne d'un réalisateur à la marge de manœuvre réduite. Une fois la première heure du film écoulée, et sa pléthore de passages obligés laborieux qui, soyons francs, donnent parfois envie de quitter la salle, le film se lâche et devient, dans sa seconde partie, un joyeux maelström de fusillades bourrines et d'affrontements à la testostérone, au point de donner à certains personnages cette dimension de « bad motherfuckers » qui plait tant à Carpenter. Si on le prend pour ce qu'il est, sorte de package livré clé en main à se déguster une Kro sous le coude, et surtout pas pour ce qu'il voulait être, cet **Assaut sur le central 13** est un actioner tout ce qu'il y a de plus fun et de plus respectable. C'est déjà pas mal !

Yannick DAHAN

ASSAULT ON PRECINCT 13. ÉTATS-UNIS. 2004. RÉAL.: JEAN-FRANÇOIS RICHET. SCÉN.: JAMES DEMONACO D'APRÈS LE FILM ÉCRIT PAR JOHN CARPENTER. DIR. PHOT.: ROBERT GANTZ. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: PASCAL CAUCHETEUX, STÉPHANE SPERRY, JEFFREY SILVER, JAMES DEMONACO, DON CARMODY, SÉBASTIEN KURT LEMERCIER, JOSEPH KAUFMAN POUR WHY NOT PRODUCTION, LIAISON FILMS, BISCAYNE PICTURES ET ROGUE PICTURES. INT.: ETHAN HAWKE, LAURENCE FISHBURNE, JOHN LEGUIZAMO, MARIA BELLO, JEFFREY « JA RULE » ATKINS, DREA DE MATTEO, MATT CRAVEN, BRIAN DENNEHY, GABRIEL BYRNE... DUR.: 1H49. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 2 MARS 2004.

Longtemps repoussée, la sortie de Danny the Dog est l'occasion de retrouver un Jet Li en forme, certes dans une production Europa, mais finalement quelque peu différente des canons habituels de la boîte à Besson...

CHIEN FEROCE

DANNY THE DOG

DE LOUIS LETERRIER

Au commencement, il y avait Luc Besson... et dire du pitch de **Danny the Dog** qu'il porte sa marque est un doux euphémisme, puisque toutes les thématiques, et autres tics énervants, du réalisateur/producteur le plus influent en France se retrouvent ainsi concentrés dans l'intrigue du film. Jugez plutôt : Danny (Jet Li) est un homme-enfant esclave de Bart (Bob Hoskins), un petit caïd de Glasgow qui le traite comme un chien et se sert de sa violence pour récupérer l'argent de ses partenaires endettés. Suite à un échange vigoureux avec l'un de ses « clients », Bart entrevoit la possibilité de se faire beaucoup plus de thunes en faisant participer Danny à des combats illégaux. Mais c'est au même moment que celui-ci va faire la connaissance de Sam (Morgan Freeman), un homme sage qui va le prendre sous son aile et lui faire découvrir les vertus apaisantes de la musique. Danny aperçoit alors la chance de changer sa vie en n'ayant plus recours à la violence, et en se libérant enfin de l'emprise de Bart. De surcroît, il tombera amoureux de Victoria (Kerry Condon), la belle-fille de Sam... Mais c'était sans compter sur son passé qui va le rattraper et avec lequel il va devoir se confronter violemment pour avoir enfin une chance de s'en sortir. En soi, l'intrigue de **Danny the Dog** en vaut bien une autre, mais qui connaît le style du « génie » responsable de **Taxi** et du **5ème élément** appréhende déjà l'opposition naïve, voire idiote, entre la violence et la musique (voir la baston de Leeloo pendant le concert de la diva dans **Le 5ème élément** justement), le traitement hystérique de l'homme-enfant et de son amourette tendancieuse (façon **Léon**), ou tout simplement les bastonnades tellement anonymes qu'il n'en ressort aucun plaisir purement physique. Car même si Luc Besson ne réalise pas à proprement parler **Danny the Dog**, il y avait de grandes chances pour que son influence dégouline par tous les pores du film, comme c'était déjà le cas sur toutes les productions Europa estampillées de son sceau (**Le Baiser mortel du dragon**, **Taxi 2** et **3**, **Fanfan la tulipe**, **Le Transporteur**...).

Il se passe pourtant quelque chose de différent au royaume d'Europa, et c'est ce que vient confirmer le traitement de Louis Leterrier. D'entrée, la première séquence du film, dans laquelle Jet Li rentre dans le lard de quelques mastards, impressionne par la composition de son cadre : les changements incessants de valeurs de plans, qui tirent entièrement parti de la situation violente, mettent le spectateur directement dans le bain. Mais si les autres éléments du film ne font pas preuve de la même virtuosité dans le traitement, en raison d'une écriture en dents de scie relativement simpliste, on ne peut que féliciter le réalisateur de ne pas être tombé dans les pièges typiquement « béssoniens ». Ainsi, la romance entre Jet Li et Kerry Condon ne flirte pas avec l'indécence et les dialogues ne ressemblent pas, pour une fois, à un concours de vannes pour beaufs... Reste qu'à défaut d'être irritantes, les séquences « calmes » de **Danny the Dog** n'en sont pas pour autant intéressantes ou mémorables, la faute à une direction d'acteurs malheureusement limitée par une caractérisation des personnages assez sommaire. Certains masos prendront éventuellement du plaisir face à la composition étrange de Bob Hoskins (« *On dirait Galabru !* » me soufflait un Granger satisfait pendant la projo du film), d'autres seront moins cléments de voir que le potentiel global du métrage n'est pas pleinement exploité. C'est donc en termes visuels que Louis Leterrier rattrape son film, enchaînant les mouvements de grue (qui rendent parfaitement justice aux chorégraphies de Yuen Woo Ping) dans des bastons ludiques nous rappelant de nouveau les capacités martiales phénoménales de Jet Li (on retiendra la scène dans la piscine vide, qui devrait ravir les frustrés d'**En sursis**).

Comme on le constate, le système Europa peut donc être légèrement remis en question de l'intérieur, signe que son patron et grand manitou peut, quand il veut, laisser les coudées franches à des artistes et non les plier sous sa volonté inébranlable de machine à divertissements de masse à la masse. **Danny the Dog** est donc un grand pas pour Luc Besson et un petit pas vers un cinéma de genre français de qualité. En espérant que toutes les personnes impliquées dans ce film ne resteront pas sur ces maigres, mais enthousiasmants, acquis.

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE. 2003. RÉAL.: LOUIS LETERRIER. SCÉN.: LUC BESSON. DIR. PHOT.: PIERRE MOREL. MJS.: MASSIVE ATTACK. PROD.: STEVE CHASMAN, PIERRE SPANGLER ET BERNARD GRENET POUR EUROPACORP/DANNY THE DOG LIMITED. INT.: JET LI, MORGAN FREEMAN, BOB HOSKINS, KERRY CONDON, MICHAEL JENN, VINCENT REGAN, DYLAN BROWN... DUR.: 1 H 43. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTIE LE 2 FÉVRIER 2005.

interview

LOUIS LETERRIER RÉALISATEUR LE DRESSEUR

APRÈS LA RÉALISATION DU **TRANSPORTEUR**, LOUIS LETERRIER RÉALISE, TOUJOURS SOUS L'AVAL DE L'ÉCURIE EUROPA, **DANNY THE DOG**, UN ACTIONER DRAMATIQUE AU CASTING BIEN LOURD. PLEIN D'AMBITIONS ET DE PROJETS, LE JEUNE METTEUR EN SCÈNE ABORDE SANS DÉTOURS SON PARCOURS ET SA VISION DU CINÉMA.

Ci-dessus :
Louis Leterrier et Jet Li sur le tournage de Danny the Dog.

En haut :
L'escroc anglais Bart (Bob Hoskins) et sa fidèle machine à tuer Danny (Jet Li), qu'il traite comme un chien (ben oui, d'où le titre !).

Qu'est ce qui vous a attiré dans* Danny the Dog *? La volonté de refaire un film d'arts martiaux ?

Non, pas du tout. Je dois vous confier que je n'aime pas particulièrement les arts martiaux en fait. Enfin, je m'explique : j'ai grandi en regardant les films de Bruce Lee et j'adore les films de Tsui Hark, les **Tigre et Dragon** et autres **Secret des poignards volants** en tant que spectateur. Maintenant, je n'ai jamais fait d'arts martiaux de ma vie et je ne compte pas en faire, parce que c'est un art, une culture et une façon de vivre qui ne me correspondent pas... D'ailleurs, techniquement, je voulais plutôt des combats de rue dans le film, j'ai donc freiné Yuen Woo-Ping à ce sujet, qui était parti pour faire du Woo-Ping avec des câblages et tout le tralala. Je lui ai dit que ce n'était pas possible parce que ça allait dénaturer le côté urbain et brut que je voulais conférer au film. Donc non, ce n'était pas pour faire un second film d'arts martiaux, et même si je viens également de travailler sur la suite de mon premier film **Le Transporteur**, je ne veux pas devenir un spécialiste du genre, tout simplement parce que je n'y connais rien...

Donc, votre volonté a été de faire un film dur et urbain avant tout...

En fait, c'est plutôt le mélange des genres qui m'a attiré. Et puis la rencontre avec Jet Li a été primordiale : Jet, c'est une légende, donc j'avais envie de tourner avec lui ! Je repensais à mon enfance, quand je regardais les films de Bruce Lee, et je me disais que si mon père avait fait un film avec lui, j'aurais fait *« Wow ! »*, et d'une certaine manière, c'est ce que j'aimerais que mes enfants se disent plus tard. Toujours est-il que, pour des raisons de nationalité, nous avons tourné le film en Europe et en Angleterre, vu que c'est une coproduction franco-anglaise. Mon choix s'est porté sur Glasgow en Écosse, qui est une ville industrielle qu'on a peu vue à l'écran, mais aussi parce qu'il s'agit d'un endroit possédant une véritable culture cinématographique, puisque beaucoup de films pour la BBC ont été tournés là-bas. Les techniciens locaux sont par ailleurs exceptionnels. L'autre avantage de Glasgow, c'est son côté urbain très sombre, avec les souterrains sous les voies ferrées, contrastant avec la douceur des grands parcs et de la grande serre dans laquelle on a tourné. Cela nous a permis d'appuyer le contraste thématique du film et de renforcer la dualité entre l'aspect brutal et l'aspect romantique du métrage. C'est ce challenge qui m'a attiré avant tout, et c'est pourquoi on n'a pas essayé de « polir » le côté violent, ni le côté romantique, pour voir si le public allait adhérer. De ce point de vue-là, je pense que c'est un film assez complet, mais j'ai hâte de savoir ce que le public va en penser...

C'est le premier film que vous signez seul...

Oui, c'est-à-dire qu'au départ, encore deux jours avant le tournage, je ne devais pas réaliser **Le Transporteur**, puis finalement, ça s'est fait...

Comment ?

En fait, Corey Yuen était en tournage au moment de la préproduction du **Transporteur** et la postproduction de son film, **So Close**, a pris plus de temps que prévu, ce qui fait qu'il est arrivé 15 jours avant les premières prises de vue, complètement harassé. Même pour lui, c'était impossible de préparer le film en 15 jours, et il se trouve que j'occupais un poste un peu bizarre sur le film... J'étais à la fois pre-

« Je me suis rendu compte dernièrement qu'il y a des films que l'on fait pour Luc Besson et d'autres que l'on fait avec Luc Besson. »

mier assistant-réalisateur et assistant de Luc Besson. Le problème, c'est que moi, je suis plutôt un gentil, alors que le poste d'assistant-réalisateur consiste à jouer au chef méchant... Luc voulait me garder, mais pas pour ça, alors il m'a placé en tant qu'assistant artistique pour aider Corey du mieux que je pouvais. On a préparé le film ensemble pendant deux semaines, mais il était vraiment claqué, et deux jours avant les prises de vue, il m'a demandé de commencer le film. J'étais très jeune à l'époque, j'avais 27 ans et je ne pensais pas que ça allait se passer comme ça. Toujours est-il que le premier jour de tournage, on se regardait tous les deux et il m'a fait : *« Ben, vas-y ! »*, et j'ai dit *« Moteur »* et *« Action »* jusqu'à la fin du tournage. C'était une situation assez particulière en tout cas, voilà pourquoi on a cosigné le film ensemble.

Pour en revenir aux scènes d'action,* Danny the Dog *comporte des plans larges qui sont pleinement exploités... Dans* Le Transporteur *justement, on avait à peine le temps de les entrevoir car ils étaient noyés dans une série de gros plans qui ne mettaient pas vraiment en valeur les mouvements. J'ai l'impression qu'ici, vous avez eu les mains plus libres...

Je me suis rendu compte en travaillant sur **Le Transporteur 2**, qu'il y a des films que l'on fait pour Luc Besson et d'autres que l'on fait avec Luc Besson. **Le Transporteur**, je l'ai fait pour Luc. Le concept me plaisait bien, mais c'est lui qui a mené le jeu. Je lui ai dit : *« Comment veux-tu que je le réalise ? D'accord OK, c'est bien vu. »* et puis je l'ai fait. Sur **Danny the Dog**, c'est lui qui est venu me chercher et qui m'a dit : *« Voilà, je te propose ce scénario, analyse-le, reviens vers moi et puis on en parle. »*. La liberté a été totale. C'est en tout cas un film qui m'est plus personnel, même si je n'en ai pas écrit le scénario...

Vous avez retouché le script, non ?

Un petit peu...

Cela s'en ressent en tout cas, surtout au niveau des dialogues, qui vont beaucoup plus à l'essentiel, ce qui est rarement le cas chez Besson...

Il faut dire aussi qu'on n'était pas dans la même logique qu'un **Taxi** ou que **Les Rivières pourpres 2**. Moi, Besson je l'adore, et je lui dois tout, donc je ne veux pas tirer sur le pianiste, mais c'est vrai que les dialogues de ces films-là ne sont pas ce qu'il a fait de mieux. Ce n'est pas **Nikita** quoi ! Je pense qu'il faut être beaucoup plus direct dans la manière de raconter une histoire, pour justement laisser au public le temps de réfléchir et de se faire son propre point de vue, au lieu de l'assommer avec un montage super cut, du gros son et des blagues toutes les cinq minutes. En tout cas, ce n'est pas la volonté de mon film et je préfère avoir un horizon plus étendu. Ça, Luc l'a parfaitement compris, donc voilà, j'étais vraiment très libre sur ce film. Le truc vraiment appréciable avec Luc, c'est qu'on travaille bien ensemble parce que les rôles sont bien définis. Je pense que le problème avec beaucoup de réalisateurs qui travaillent pour Luc, c'est qu'ils n'osent pas l'affronter directement alors qu'il est pourtant ouvert aux idées des autres. C'est quelqu'un d'impressionnant et je ne dis pas qu'il faut se pointer en face de lui et lui dire : *« Luc, t'es vraiment qu'un gros con ! »*, mais c'est quelqu'un qui a une certaine expérience dont il faut se servir. Je suis assez franc avec lui, mais d'un autre côté, il connaît bien le public et le marché, donc quand il donne son avis, ce n'est pas idiot. Je ne dis pas que je ne ferais des films qu'avec lui, mais on a une relation plus saine où le dialogue a son importance. Je ne me considère pas comme le nouveau Gérard Krawczyk, car même si je pense que Gérard est un très bon réalisateur, c'est quelqu'un qui fait exactement ce que Luc veut : il tourne un plan large, un moyen et un serré, comme ça il y a le choix au montage. Moi, quand je considère que telle séquence doit se faire en un seul plan, je fais un plan-séquence. D'un autre côté, je me rappelle que sur **Le Transporteur**, je montais en laissant des passages un peu « jazz », en me disant que Luc pouvait resserrer un peu, à sa guise,

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Bart et le fameux collier qui représente son emprise sur Danny.

Danny en compagnie de Sam (Morgan Freeman), un réparateur de piano aveugle, qui va peu à peu humaniser son protégé au travers de la musique.

Sous les ordres de Bart, Danny se transforme en champion de combats clandestins.

mais il m'a dit : *« Mais non, fais comme tu veux, comme ça j'ai moins de boulot ! »*. Si on lui apporte un produit « parfait », il est très content. Une chose que Luc n'autorise pas par contre, c'est la complaisance. Le moindre mec qui vient se la jouer *« Regarde mon beau mouvement de caméra qui déchire ! »*, il le dégage, sauf si c'est justifié. Vous savez que la version américaine sera différente ? On y voit des trucs en plus, notamment un plan de fin où la caméra rentre dans un piano et finit sur le marteau lorsque la dernière note est jouée, ce qui fait que la salle vibre comme la corde du piano. C'est un hommage aux plans que peut faire David Fincher, mais Besson n'en voulait pas, c'était trop pour lui ! Comme je suis à la Director's Guild of America, j'ai le droit à un director's cut qui a joué en ma faveur pour la sortie en salles aux États-Unis.

En même temps, il reste quelques beaux mouvements virtuoses dans* Danny the Dog*, plus dans les séquences d'action d'ailleurs que dans les scènes intimistes comme celle-ci.

En fait, le compromis est le meilleur ami du réalisateur. Malgré notre budget important de 17 millions d'euros, je ne pouvais pas me permettre de couper tout le temps, et j'étais donc obligé de tester et de faire des plans-séquences. C'était mon deuxième film, et je savais que Luc n'aimait vraiment pas ce genre de trucs, mais finalement ça donne peut-être quelque chose d'un peu différent. Mais il faut aussi compter sur la différence entre les chorégraphies de Corey Yuen et de Yuen Woo-Ping. Corey, il enchaîne parfois quatre coups, mais la plupart du temps, c'est bim-boum et cut, champ/contre-champ. Woo-Ping, il t'enchaîne douze coups et l'on fait des mouvements avec une grue, c'est vachement intéressant, on s'amuse quoi ! Il y a parfois des enchaînements dingues dans le film, et Jet Li est génial à ce niveau-là parce qu'on peut lui faire faire 20 fois la même chose tellement sa résistance est impressionnante. En fait, je dirais que Yuen Woo-Ping est quelqu'un de plus exigeant, alors que Corey, c'est quelqu'un de plus démerdard. Sinon, pour les scènes dramatiques, je n'agis pas dans la même logique que pour les scènes d'action, c'est vrai. Si je ne suis pas sûr d'un dialogue, si je pense qu'on peut enlever une partie au milieu pour que la phrase aille à l'essentiel, et bien je le fais. Par contre, s'il y a une séquence où tout est assez concis, je la ferai en plan-séquence, même si c'est dur de ne pas rentrer dans le *« Regarde comment je sais bien réaliser ! »*. N'est pas Scorsese qui veut. Bon, je dis ça, mais un de mes rêves, ce serait de faire un film d'action en plan-séquence...

Un long-métrage entier ? C'est dingue comme idée !

Ben ouais, mais je me creuse la tête pour chercher un sujet. C'est dur, je ne dis pas le contraire, mais j'ai envie de m'essayer à des trucs un peu plus aventureux. J'ai envie d'en faire un truc sale, à la Gaspar Noé, caméra à l'épaule, super violent. On peut faire plein de choses comme ça, refaire la scène de **Piège de cristal** où Bruce Willis saute de l'immeuble, mais en un seul plan. Ce serait génial... J'adore les films un peu extrêmes comme ça. Mes réalisateurs préférés sont David Fincher, les frères Coen et Sam Raimi. Mon film préféré, c'est **Evil Dead 2** ! À chaque fois que je le vois, je me dis que c'est vraiment génial ! Mais bon, pour pouvoir imposer ce genre de films, il faudra peut-être que je fasse un film américain avant. Je reçois beaucoup de projets et je les refuse tous en attendant que **Danny the Dog** sorte, parce que les studios ont encore en tête **Le Transporteur**. Du coup, on m'a proposé **xXx : State of the Union**, **Doom**, etc. J'ai tout eu, toutes les crottes, et c'est pas du tout ce qui me convient. Rien que la semaine dernière, j'ai New Line qui m'a envoyé une merde ! À la limite, je préférerais faire un **Bourne Ultimatum**, d'autant plus que j'ai rencontré Matt Damon sur le tournage du **Transporteur 2** et c'est vraiment un mec cool...

En tout cas, ça fait plaisir de rencontrer un réalisateur de chez Europa ! J'ai fini par croire que vous n'existiez pas !

Il y a des gens qui se montrent, moi je déteste me montrer, je ne veux absolument pas être reconnu. Je fais le moins de TV possible et si c'est le cas, je préfère le faire avec Jet Li, comme ça, il détourne l'attention des gens sur lui ! Un jour, j'allais voir un film au cinéma et le caissier me reconnaît et me dit : *« Louis Leterrier ? Au fait, il sort quand* **Danny the Dog** *? »*. Après ça, tous les gens dans la queue me regardaient, j'étais mal ! (rires)

***Justement, on a fini par croire avec la sortie sans cesse repoussée du film qu'il y avait un gros problème sur* Danny the Dog...**

Oui, j'ai peur que les gens le pensent aussi. En fait, vous savez pourquoi il n'est pas sorti ? Il n'est pas sorti parce qu'on attendait d'avoir un deal global et mondial, ainsi qu'une distribution aux USA parce que le problème avec un film de Jet Li, c'est que dès qu'il sort quelque part, il se retrouve piraté sur le Net en deux jours. Le film serait sorti en France peu après sa finalisation, le DVD serait disponible aujourd'hui et donc visible sur le Net, l'intérêt dans les autres pays du monde serait alors retombé. Nous, on voulait traiter **Danny the Dog** comme un événement, comme si c'était un **Matrix** ou un **Seigneur des anneaux**, donc on a attendu le bon moment pour ça.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et retranscrits par Aurore SCHMID

Ci-dessus, de gauche à droite :
Danny, sentimentalement attaché à son synthé et à sa nouvelle famille, Sam et sa fille Victoria (Kerry Condon).

Distribution massive de mandales dans la tronche... Jet Li style !

Danny se retourne contre son « maître ». Ira-t-il jusqu'au bout ?

Ci-contre :
Danny en mauvaise posture ? Pas pour longtemps...

interview

JET LI ACTEUR LE CHIEN FIDÈLE

C'EST LA SECONDE FOIS QUE JET LI COLLABORE AVEC LUC BESSON, CETTE FOIS SUR UN FILM RELATIVEMENT DIFFÉRENT DU BAISER MORTEL DU DRAGON. À L'OCCASION DE LA PROMOTION DE DANNY THE DOG, L'ARTISTE MARTIAL A ACCEPTÉ DE REVENIR SUR LES PRINCIPALES INFLUENCES DE SA CARRIÈRE. UNE BONNE MANIÈRE DE FAIRE LE POINT.

Ci-dessus :
Déchaîné et hargneux comme un pitbull, Danny donne du fil à retordre à ses adversaires. La baston la plus brutale et la plus efficace du film !

À propos de Luc Besson

À propos de Corey Yuen et de Yuen Woo Ping

À propos de Tsui Hark

À propos de Joel Silver

Suite et fin de l'entretien avec Paul Schrader, où cette fois l'auteur/réalisateur s'attarde sur un thème majeur de sa carrière : la « suicidal glory ». Revenant sur sa collaboration avec Scorsese et sur l'élaboration d'une figure phare de son univers (Travis Bickle), Schrader dévoile un regard tantôt lucide, tantôt sévère, sur un parcours jalonné d'échecs et de coups d'éclat.

LA GLOIRE DU SUICIDE

Nous arrivons à présent à l'un des titres de gloire de votre filmographie, sur lequel vous avez pratiquement tout dit depuis sa sortie en 1976 :* Taxi Driver *de Martin Scorsese.
Taxi Driver est un film rare. Je l'ai revu récemment et je trouve qu'il tient toujours aussi bien le coup.

Le film approfondit l'une des veines thématiques de* Rolling Thunder *: la « gloire du suicide ». Un thème récurrent dans votre filmographie et qui atteindra son apothéose avec* Mishima. *Pourquoi ce sujet vous attire tant ?
(pause) Ce sujet permet de développer des personnages intéressants. Mais dans le cas de **Taxi Driver**, le fait d'écrire sur ce thème m'a aidé à exorciser mes propres pulsions. C'est de cette façon qu'est né le personnage de Travis Bickle. Pendant un long moment, j'étais devenu dépressif car mon mariage avait volé en éclats. Je vivais dans ma voiture, je n'avais plus aucune vie sociale et mon hygiène de vie était déplorable. J'ai fini à l'hôpital et, sur place, je me suis rendu compte que je n'avais parlé à personne pendant près d'un mois. Après cette convalescence, écrire **Taxi Driver** m'a aidé à remonter la pente. (pause) D'ailleurs, ce n'est pas pour des raisons de carrière que je suis devenu scénariste, mais avant tout pour des raisons thérapeutiques.

C'est toujours le cas aujourd'hui ?
Oui, ça l'est, mais à un niveau radicalement différent comparé à **Taxi Driver**. C'est toujours bénéfique d'envisager l'écriture d'un scénario comme une forme de thérapie.

Il paraît que pour préserver une filiation entre vous-même et le personnage de Travis Bickle, vous avez donné vos propres vêtements à Robert De Niro.
C'est vrai. Mais De Niro a parfaitement compris le personnage de Travis Bickle. Il avait capté son attitude, sa pathologie et ses sentiments contradictoires. Il a même apporté certaines touches au personnage qui aujourd'hui ont fait date.

Est-ce bien De Niro qui a improvisé la célèbre réplique « C'est à moi que tu parles ? » lorsqu'il est face au miroir ?
Oui. Lors de cette scène, j'avais simplement écrit dans le scénario : « *Travis se parle à lui-même dans le miroir.* ». Il y avait une véritable osmose créative sur **Taxi Driver**. D'ailleurs, la réussite du film tient au fait que Martin Scorsese, Robert De Niro et moi-même étions sensiblement sur la même longueur d'onde.

Sans vouloir vous embêter, je trouve que l'influence de John Milius est énorme dans le scénario de Taxi Driver.
(sourire) Je ne connaissais pas John à l'époque où j'ai écrit **Taxi Driver**.

Pourtant, en lisant le scénario de* Taxi Driver, *il y a quantité de passages qui font écho au style de John Milius. On retrouve quasiment le même ton emphatique, ainsi que le même fétichisme démesuré pour les armes à feu.
(étonné) Vous trouvez ?

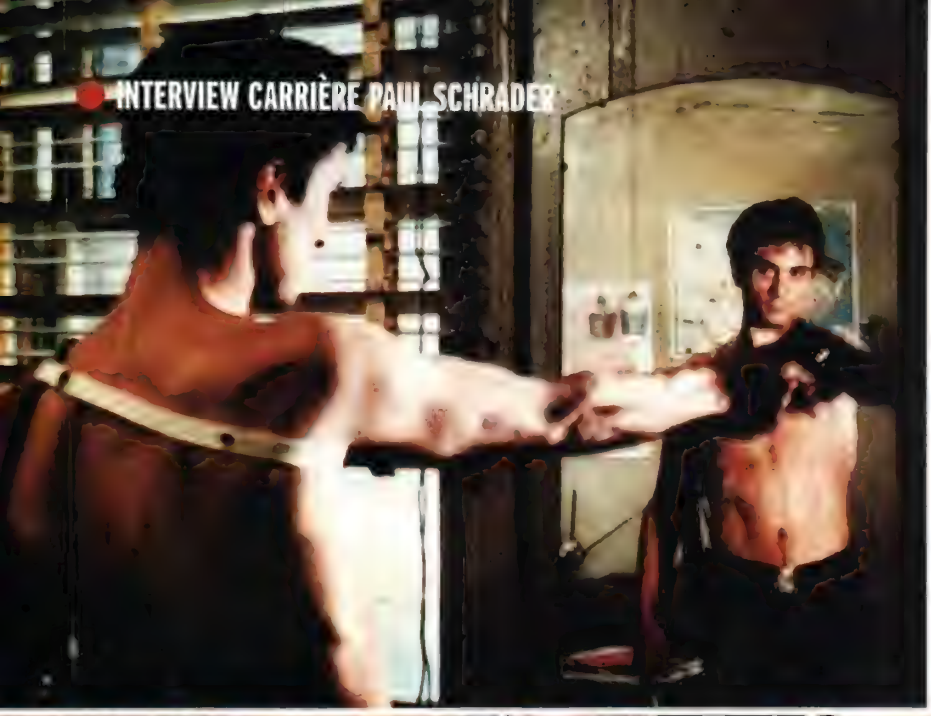
Bien sûr. En plus, vous vous référez à la nouvelle* Le Solitaire de Dieu *de Thomas Wolfe pour présenter le personnage de Travis Bickle, tout comme John Milius avec l'introduction du personnage d'Harry Callahan dans le scénario de* L'Inspecteur Harry*...
Alors nous avons eu une référence littéraire commune. La nouvelle *Le Solitaire de Dieu* de Thomas Wolfe a été une influence déterminante durant l'écriture du scénario de **Taxi Driver**.

Mais plus encore, il y a de nombreuses scènes où les similitudes, entre votre style et celui de John Milius, sont troublantes. La scène chez Andy La Coule est un bon exemple. Vous introduisez le Magnum 44 comme un personnage à part entière, en usant quasiment de la même verve que John Milius sur* L'Inspecteur Harry. *Vous avez par exemple écrit, je cite : « Le Magnum 44 a été bâti à l'échelle de Michelangelo. C'est une arme démesurée, dont la place est au poing d'une statue divine... ». Ne me dites pas que ce n'est pas du John Milius !
(troublé) Ce n'est pas possible, je n'ai pas écrit ça...

Oh que si !
Je n'arrive pas à le croire ! (rires)

On peut également faire un parallèle entre les personnages de Travis Bickle et d'Harry Callahan : deux solitaires, vivant dans un monde violent, désespéré et sans amour, et dont le manque affectif est comblé par le Magnum 44, qui devient entre leurs mains un glaive purificateur.
Ce que vous dites a un certain sens, mais Travis Bickle et Harry Callahan sont deux personnages différents. À mes yeux, je trouve qu'ils n'ont rien en commun, sauf ce gros revolver. Travis Bickle est plus issu d'un univers proche de *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, alors qu'Harry Callahan est un personnage tout droit hérité du mythe du western américain.

Travis Bickle (Robert De Niro) fait rugir le Magnum 44 lors du final traumatisant de Taxi Driver. Une scène culte où Martin Scorsese et Paul Schrader se réfèrent ouvertement à la tragique fin de parcours de la horde sauvage dans le film de Sam Peckinpah.
Cette scène dérangea profondément le comité de censure américain qui ordonna à Martin Scorsese de décolorer la photo du chef-opérateur Michael Chapman, en usant de teintes pastel, afin d'atténuer les effets spéciaux sanguinolents du maquilleur Dick Smith. Néanmoins, cette scène conserve toute son efficacité près de trente ans après sa sortie et continue de hanter la mémoire des cinéphiles.



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Travis Bickle (Robert De Niro) fantasme son suicide lors de la célèbre scène dans le miroir. D'après Martin Scorsese, la source d'inspiration de la fameuse réplique *« C'est à moi que tu parles ? »* vient de Shane, l'homme des vallées perdues de George Stevens, dans lequel Alan Ladd lance la même réplique à Ben Johnson avant leur confrontation.

Travis Bickle à bout de souffle après avoir provoqué un carnage dans un hôtel transformé en bordel. George A. Romero lui-même a été estomaqué par la violence de la scène !

Jerry (Harvey Keitel), Zeke (Richard Pryor) et Smokey (Yaphet Kotto). Trois pieds nickelés dépassés par les manœuvres criminelles de leur syndicat dans Blue Collar.

Quelques années après* Taxi Driver, *vous rompez subitement avec vos thèmes de prédilection pour réaliser* Blue Collar, *votre premier long-métrage. Une vision marxiste du monde de l'industrie automobile, rongé par la corruption des syndicats, avec Richard Pryor, Harvey Keitel et Yaphet Kotto. Qu'est-ce qui vous a attiré dans l'histoire de Sidney Glass ?

Pour répondre correctement à votre question, il est important que je puisse vous exposer les circonstances qui m'ont amené à écrire **Blue Collar**. Sidney Glass était venu me voir pour me faire part d'une idée de scénario, prenant pour sujet la vie de son père, qui était ouvrier dans l'industrie automobile de Détroit, et qui s'était suicidé. Durant la conversation, je lui avais déclaré qu'avec une telle toile de fond, il serait plus intéressant de raconter l'histoire d'un groupe d'ouvriers dont l'aigreur et l'amertume inciteraient à voler leur syndicat. Mais Sidney Glass n'était pas intéressé par ce que je lui ai proposé, et il a préféré en rester à sa première idée. C'est alors que je fis part de ma rencontre avec Sidney Glass à mon frère Léonard, en lui déclarant : *« Je viens de proposer à ce gars une excellente idée de scénario qui va sans doute rester lettre morte. Pourquoi est-ce qu'on ne la développerait pas, toi et moi ? »*. C'est de cette manière que le scénario de **Blue Collar** a pris forme. Plus tard, quelques semaines avant la sortie du film, j'ai appris que Sidney Glass s'était plaint à la Guilde des scénaristes en affirmant qu'il avait été lésé de son histoire. Donc, pour éviter un lourd imbroglio juridique, nous avons décidé de le créditer à l'histoire, tout en conservant, mon frère et moi, le crédit du scénario.

Le ton de* Blue Collar, *ainsi que sa teneur dramatique, n'est pas sans rappeler* Sur les quais *d'Elia Kazan. Est-ce une influence que vous revendiquez ?

Oui, en partie, car les deux films traitent ouvertement de corruption au sein des syndicats ouvriers. D'ailleurs, c'était la perspective de pouvoir jouer un personnage proche de Terry Malloy *(le personnage incarné par Marlon Brando dans le film de Kazan - ndlr)* qui a été le facteur décisif pour Richard Pryor. Ce n'était pas le genre de rôle qu'on lui proposait tous les jours. (rires)

La scène où la conscience syndicaliste de Richard Pryor s'éveille, lorsqu'il s'en prend à Sammy Warren, renvoie étrangement à celle de* Week-end *de Jean-Luc Godard, où Laszlo Szabo, qui joue un éboueur maghrébin, débite à Mireille Darc un virulent discours sur la condition de vie des ouvriers étrangers.

(long silence) Ce n'est pas faux. En y repensant, il est même fort possible que cette scène dans **Week-end** m'ait influencé dans l'écriture du monologue de Richard Pryor. J'aime beaucoup le film de Godard. C'est un métrage que j'ai vu de nombreuses fois et que j'adorerais revoir. Mais il n'est, hélas, pas encore sorti en DVD.

Blue Collar ***est entré dans les annales des tournages sous tension, à cause de la mésentente farouche entre Richard Pryor, Harvey Keitel et Yaphet Kotto. Quels souvenirs gardez-vous de ce tournage en forme de chemin de croix ?***

(soupir) C'était très dur. Il n'y avait pas une bonne osmose sur le tournage. Aucun de ces trois acteurs ne s'entendait, et chacun cherchait à tirer la couverture à lui. C'était mon premier film en tant que réalisateur, et j'étais un peu perdu au milieu de cette atmosphère chaotique. C'est pour cette raison que la mise en scène de **Blue Collar** est assez moyenne.

Pour un premier film,* Blue Collar *est assez maîtrisé. D'ailleurs, je trouve sa mise en scène bien plus inspirée que celle de* Hardcore, *votre second film.

Je vous comprends, car je trouve **Hardcore** totalement raté.

J'ai dit que je trouvais la mise en scène de Blue Collar plus inspirée que celle de Hardcore, mais je n'ai pas dit que ce dernier était raté, loin de là ! C'est un drame poignant qui est d'un éprouvant radicalisme.

Je me fous totalement de **Hardcore**.

Pourquoi ?

Entre autres choses, je trouve la mise en scène catastrophique, et la fin de l'histoire royalement foirée.

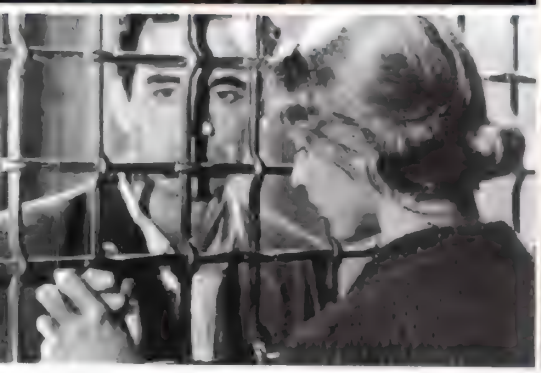
C'est vrai que la fin est un peu trop précipitée, mais le film conserve tout de même de beaux restes ! La photo de Michael Chapman est très belle, la musique de Jack Nitzsche est envoûtante, et les acteurs, de George C. Scott à Reb Brown en passant par Peter Boyle et Season Hubley, sont tous très bons.

J'ai totalement foiré le film ! Je n'arrivais pas à rendre le scénario vivant à travers l'image. Je ne savais pas encore réaliser à cette époque. Je trouve **Blue Collar** plus réussi que **Hardcore**, car je n'avais pas le temps de penser sur le tournage du premier et je réagissais instinctivement. Cela a donc insufflé au film un certain dynamisme. Mon principal souci sur **Blue Collar** était de survivre à l'enfer que m'ont fait vivre ces trois acteurs ! Alors que sur **Hardcore**, je m'arrachais les cheveux parce que je n'avais toujours pas acquis un imaginaire visuel. J'étais perdu. Ce n'est qu'au moment de faire **American Gigolo** que j'ai enfin su réaliser un film.

Vous aimez nommer vos personnages en usant de références symboliques. Rotin, le pornographe de* Hardcore, *joué par Marc Alaimo, est-il un détournement pervers de Rodin, le sculpteur qui vouait son art au culte du corps nu ?

(rires) Non, ce n'est pas ça du tout. C'est vrai qu'il m'arrive de donner des références symboliques aux noms de mes personnages, mais cela n'a pas été le cas pour celui-là. En fait, c'est lors d'une ballade dans la rue que j'ai vu un magasin de fournitures de bureau appelé « Rotin ». J'ai trouvé que le nom était plutôt bon pour un personnage de méchant et je l'ai donc utilisé pour **Hardcore**.

« Ce n'est qu'au moment de faire American Gigolo que j'ai



Un an après* Hardcore, *vous réalisez votre troisième film,* American Gigolo, *avec Richard Gere, Lauren Hutton, Hector Elizondo et le grand Bill Duke. Une plongée dans l'enfer du vice et de la luxure, très inspirée de Robert Bresson et de Bernardo Bertolucci.
Vous faites bien de citer Bernardo Bertolucci, car ce sont les travaux décoratifs du **Dernier tango à Paris** qui m'ont incité à choisir le directeur artistique Ferdinando Scarfiotti pour **American Gigolo**. Je voulais que l'on retrouve la même palette de couleurs et le même ton vif que dans le film de Bertolucci. Scarfiotti possède un talent artistique incroyablement rare et la réussite d'**American Gigolo** lui doit beaucoup.

Est-ce que Ferdinando Scarfiotti a consulté les travaux du célèbre architecte Charles Eames pour la création de l'appartement de Richard Gere ? L'endroit a l'air d'avoir été modelé sur les plans de la maison Eames de Pacific Palissades. On retrouve quasiment les mêmes structures métalliques, et son mariage de couleurs vives, ainsi que les mêmes volumes libres et ouverts.
C'est fort probable, car Charles Eames a été une autre forte source d'inspiration dans ma carrière. À l'époque, j'étais très proche de Charles Eames et sa vision artistique m'avait beaucoup impressionné. Il est donc possible qu'il y ait une sorte de connexion entre les travaux de Scarfiotti et ceux de Charles Eames.

Ce qui est frappant dans* American Gigolo, *c'est que vous arrivez à faire de l'appartement de Richard Gere un personnage à part entière. Il est quasiment la matérialisation du for intérieur de Julian Kay, et vous créez une sorte de dynamique relationnelle entre l'endroit et son propriétaire.
C'est vrai. Ceci est un bon exemple de l'influence de **Pickpocket** sur **American Gigolo**. Lorsque j'étais journaliste, j'avais analysé le film de Bresson comme l'histoire d'un homme et de son appartement. Je voulais reproduire ce schéma dramatique dans **American Gigolo** et, plus tard, dans **Light Sleeper**.

Concernant Bresson, vous avez repris la superbe fin de* Pickpocket, *où Marika Green rend visite à Martin LaSalle en prison, à deux reprises : dans* American Gigolo *et* Light Sleeper. *Vous n'aviez pas peur de vous plagier ?
(rires) En fait, j'avais repris la fin de **Pickpocket** dans **American Gigolo** pour des raisons purement superficielles, alors que pour **Light Sleeper**, c'était la fin appropriée. Je me souviens que l'écriture de ce dernier était assez fastidieuse et j'avais calé au moment de finir l'histoire. C'est en pensant à la fin de **Pickpocket** que je me suis dit : *« Merde ! J'aurais dû la réserver pour* **Light Sleeper**... ». (rires)

Récemment, vous avez écrit* The Walker, *le quatrième film de votre tétralogie consacrée à la solitude urbaine après* Taxi Driver, American Gigolo *et* Light Sleeper. *Que pouvez-vous nous dire dessus ?
The Walker raconte l'histoire d'un quinquagénaire gay qui continue à se complaire dans un train de vie décadent, et qui réalise qu'il est trop tard pour changer. L'intrigue se déroule à Washington D.C., et je suis en plein travail de modification car le contenu de la toile de fond est assez

Ci-dessus et en haut à gauche :
George C. Scott est Jack Van Dorn dans Hardcore : un père de famille veuf qui part à la recherche de sa fille unique, perdue dans les milieux troubles de la pornographie dans le Sud de la Californie. Une performance remarquable pour l'interprète oscarisé de Patton. Petite anecdote : lors de la mise en chantier du projet, Paul Schrader a été harcelé par Warren Beatty pour avoir le rôle de Jack Van Dorn. Néanmoins, Beatty voulait que le scénario soit réécrit, afin qu'il soit à la recherche de sa sœur et non de sa fille. Schrader a refusé en bloc et a écarté Warren Beatty du projet.

En bas à gauche :
Jeanne (Marika Green) rend visite à Michel (Martin LaSalle) lors de la scène finale de Pickpocket de Robert Bresson, l'œuvre-référence de Paul Schrader. Ce dernier a reconstitué cet instant intime lors du point culminant d'American Gigolo, entre Richard Gere et Lauren Hutton, et lors de la conclusion de Light Sleeper, entre Willem Dafoe et Susan Sarandon. De son propre aveu, Schrader aurait dû réserver la fin de Pickpocket pour Light Sleeper !

politique, et beaucoup de choses ont évolué depuis la première version. En ce moment, j'en suis à la page 80.

***Petite parenthèse. Je serais curieux d'avoir votre avis sur deux films de William Friedkin qui traitent de gloire du suicide et de solitude urbaine :* Le Convoi de la peur *et* Cruising.**
J'aime beaucoup **Le Convoi de la peur**. C'est un très bon film qui n'a pas pris une ride depuis sa sortie, et je trouve la musique de Tangerine Dream toujours aussi envoûtante. Concernant **Cruising** (pause)... je ne peux pas dire que le film est mauvais, mais son atmosphère est à la fois sa qualité et son défaut. Friedkin a réalisé un métrage un peu trop sombre et cela fragilise son aura mystérieuse. **Cruising** fait partie de ces films qui perdent leur magie lorsqu'on les regarde lumière allumée. (rires) Mine de rien, cela fait longtemps que je ne l'ai pas revu et j'aimerais beaucoup le revoir.

Le succès d'*American Gigolo *a posé les bases de l'esthétique superficielle des années 80. Êtes-vous conscient que sans vous, Miami Vice et les autres productions Bruckheimer n'auraient pas été les mêmes ?
(rires) Oui, j'en suis conscient. Je connais bien Michael Mann et il m'a avoué avoir repris beaucoup de choses d'**American Gigolo** pour ***Miami Vice***. Il voulait que l'esthétisme de sa série se juxtapose à celle de mon film. (rires) Jerry Bruckheimer, lui, a continué à être influencé par les travaux de Ferdinando Scarfiotti après **American Gigolo**, mais d'une façon un peu trop vulgaire.

***Comme dans* Voleur de désirs *de Douglas Day Stewart, qui tente piètrement d'imiter l'esthétisme d'*American Gigolo...**
Oui, entre autres. (rires)

Juste après* American Gigolo, *vous avez enchaîné avec* Raging Bull *de Martin Scorsese, dont vous avez écrit le scénario avec Mardik Martin et Peter Savage. L'un des plus grands films de toute l'histoire du cinéma, mais que vous n'avez pas l'air de porter dans votre cœur !
(sourire gêné) Le problème avec **Raging Bull**, c'est que je le perçois plus comme un film de Robert De Niro que de Martin Scorsese ou de moi-même. Tout comme Marty, je ne m'intéresse pas du tout à l'univers de la boxe. C'est De Niro qui a voulu nous réunir pour ce film.

Vous n'êtes pas tenté de réévaluer le film ?
Je ne sais pas... Peut-être ! Pour être honnête avec vous, je n'ai pas revu **Raging Bull** depuis sa sortie. J'étais allé le voir avec Michael Chapman, le chef-opérateur du film. Je me souviens qu'après la projection, il y eut un long silence entre Michael et moi. Puis, sur le chemin du parking, Michael s'est tourné vers moi et m'a déclaré : *« Marty a merdé sur ce coup, tu ne trouves pas ? »* et je lui ai répondu : *« Je ne sais pas ce qui a pu lui arriver ! Ça ne lui ressemble pas du tout. »*. Depuis, **Raging Bull** est devenu un classique et certains le considèrent même comme le meilleur film de Scorsese ! (rires)

Pourtant, on retrouve beaucoup de vos obsessions dans* Raging Bull. *La relation fraternelle entre Robert De Niro et Joe Pesci semble faire écho à la vôtre avec Léonard.
Tout à fait. Cette relation fraternelle est même un point intéressant dans

enfin su réaliser un film. »

le scénario, car la première version de **Raging Bull**, écrite par Mardik Martin et Peter Savage, ne faisait aucunement mention du personnage de Joey La Motta. En fait, Robert De Niro trouvait cette version trop plate, et il est venu me voir après **Hardcore** pour me proposer de développer le scénario. C'est en faisant mes propres recherches que j'ai découvert l'existence du frère de Jake La Motta. Un frère qui a beaucoup compté dans sa vie mais avec qui il ne s'entendait plus du tout. Il n'y faisait même pas référence dans sa propre autobiographie ! J'avais appris que Jake et Joey avaient tous deux démarré comme boxeurs avant d'être associés. Leur accord était le suivant : Jake restait boxeur, et Joey devenait le manager. Le premier gardait son titre, le deuxième se tapait les groupies, et ils se partageraient l'argent équitablement. J'ai su à ce moment que je tenais la nouvelle histoire du film, et j'ai écrit un nouveau jet du scénario en me basant sur ces éléments.

Après* Raging Bull, *vous avez prolongé votre collaboration avec Martin Scorsese sur le très controversé* La Dernière tentation du Christ, *puis, il y a eu une rupture, alors que vous deviez développer ensemble un remake des* Ensorcelés *de Vincente Minelli avec Robert De Niro. Que s'est-il passé exactement ?
Il y eut des différends créatifs entre nous. Cela avait commencé avec **Raging Bull**, puis ça a empiré avec **La Dernière tentation du Christ**. Lorsque nous préparions le remake des **Ensorcelés**, nos rapports s'étaient envenimés. L'idée de faire **Les Ensorcelés** était plutôt bonne, car elle nous aurait permis de faire le point sur nos carrières respectives. Seulement, Marty et moi nous disputions sans cesse. Aucun de nous n'était réceptif aux idées de l'autre. Je lui ai donc dit : *« Marty... Cela ne pourra se passer que de deux façons : soit, nous faisons ce film, ce qui fera de nous des ennemis, ou alors, nous arrêtons les frais ici et tout de suite, et nous restons amis. Nous avons déjà fait trois films ensemble, mieux vaut arrêter notre collaboration et nous séparer en bons termes... ».* Et c'est ce que nous avons fait. On a continué à se voir de temps en temps, puis le hasard nous a réunis, plus de quinze ans après, pour **À Tombeau Ouvert** (1).

Durant cette même période, vous avez tenté de monter la biographie du musicien George Gershwin d'après votre propre scénario. Pourquoi le projet a-t-il échoué ?
À cause de la structure du scénario. J'avais scindé la biographie de Gershwin en plusieurs thèmes, afin de développer les moments les plus importants de sa vie à travers sa musique : ses relations avec son frère, ses rapports avec les femmes, la découverte de ses styles musicaux et ses collaborations avec Hollywood. Le projet est tombé aux oubliettes car la structure du scénario a été jugée trop compliquée et trop intellectuelle.

En haut à gauche : American Gigolo. Julian Kay (Richard Gere) au moment où son existence va basculer. John Travolta devait incarner le rôle-titre mais s'est désisté à la dernière minute à cause d'un malentendu créatif avec Paul Schrader. L'autre prétendant au rôle fut le regretté Christopher Reeve.

En dessous et à droite : Raging Bull. Grandeur et décadence de Jake La Motta, alias « Le Taureau du Bronx » (Robert De Niro).
Pour se glisser dans la peau du personnage, Robert De Niro n'a pas hésité à grossir de 30 kilos ! L'une des plus grandes prestations de toute l'histoire du cinéma, récompensée à six reprises, dont un oscar et un golden globe.

Vous êtes retourné derrière la caméra pour* La Féline, *le remake du film homonyme de Jacques Tourneur, avec Nastassja Kinski et Malcolm McDowell. Le film est très daté aujourd'hui et il ne tient plus du tout le coup. Pourquoi n'avez-vous pas tenté d'envisager une relecture sous l'angle du thriller surréaliste plutôt que du vulgaire film d'horreur ?
Je l'aurais souhaité, mais il est trop tard maintenant. (rires) En fait, l'une des choses que je regrette le plus avec **La Féline** concerne son titre. À part ça, je n'ai pas d'autres grands regrets. C'était ridicule d'avoir gardé le titre du film de Jacques Tourneur et cela a causé à ma version plus de tort que de bien. Le film n'entretient quasiment aucun point commun avec son modèle.

Est-ce la possibilité de faire un film d'horreur qui vous a poussé à faire* La Féline *?
Oui. Mais j'étais également tenté de réaliser un film d'après le scénario de quelqu'un d'autre. C'est une chose que je n'avais jamais faite auparavant. Mais progressivement, **La Féline** est devenu tout aussi personnel que mes précédents films. J'ai beaucoup réécrit le scénario, et j'ai complètement changé la fin originale car je la trouvais trop conventionnelle : la créature périssait dans un château en flammes. Je voulais opter pour quelque chose de plus audacieux. C'est pour ça que j'ai écrit la scène d'amour avec la créature, avant qu'elle finisse enfermée dans une cage.

Les effets spéciaux digitaux ne fonctionnent plus du tout. Pourquoi n'avez-vous pas opté pour des effets plus traditionnels mais efficaces ?
Je trouvais intéressant de se mettre au diapason avec cette nouvelle technique. Cela faisait partie des quelques avantages de faire **La Féline**, car je ne l'aurais pas fait avec un autre film. Pour être honnête, je savais que les effets spéciaux digitaux n'allaient pas fonctionner. La technique était encore très primitive et pas encore au point. C'est donc

« J'en ai fini avec la gloire du suicide... Ce qui a commencé avec Taxi Driver a été conclu avec Mishima. »

pour ça que j'ai étoffé l'intrigue et les personnages. Je me suis dit que cela forcerait le public à apprécier le développement de l'histoire, et la dimension des personnages, plutôt que de s'extasier sur les effets spéciaux. (rires) Il faut reconnaître que c'était très difficile de transformer une femme en panthère à cette époque. Alors qu'aujourd'hui, on peut le faire en un battement de cil.

Dans* La Féline, *on retrouve beaucoup de références symboliques à l'œuvre de Yukio Mishima. Il y a même une scène où l'on voit clairement l'un de ses recueils de poésie.
J'ai introduit ces références volontairement. (rires) Bien avant de faire **La Féline**, je caressais l'envie de faire un film sur Mishima. Si j'ai placé ces références dans le film, c'était dans l'espoir de pouvoir enchaîner sur **Mishima** juste après.

Ce qui fut fait, trois ans après, et* Mishima *est sans conteste l'un des plus grands films des années 80, en plus d'être votre meilleur film. D'ailleurs, comment avez-vous découvert les œuvres de Mishima ?
C'est grâce à mon frère. Léonard m'a fait découvrir ses livres et il avait même rencontré Mishima à Tokyo. Bien sûr, j'ai été très choqué lorsque j'ai appris les circonstances de sa mort. Le récit de son suicide a été monté en épingle par les médias et cela m'a profondément marqué.

***La vie de Mishima est un récit consacré à la gloire du suicide au même titre que* Taxi Driver.**
Tout à fait. C'est justement ce qui m'a motivé à l'idée de faire **Mishima.**

D'ailleurs, la réplique de Cybill Shepherd dans* Taxi Driver, *tirée des paroles de la chanson* He's a Prophet *de Kris Kristofferson, définit parfaitement votre traitement du personnage de Mishima : « Une ambulante contradiction... Moitié réelle, moitié fiction. ».
C'est vrai. À mes yeux, les personnages contradictoires sont les plus intéressants que l'on puisse trouver dans la dramaturgie. Ils font les mauvaises choses pour les bonnes raisons, et les bonnes choses pour les mauvaises raisons. Ce décalage du comportement, du type *« Je t'aime tellement que j'ai envie de te frapper ! »*, m'a toujours fasciné. Cela permet de donner une dimension intéressante aux personnages. D'ailleurs, Freud avait déclaré une chose pertinente à ce sujet : *« Une chose ne devient intéressante que lorsqu'elle est représentée par son contraire. ».*

La structure de* Mishima *est inédite. Vous racontez la vie de l'auteur en reprenant les passages les plus éloquents de son œuvre. Était-ce pour vous l'angle idéal pour raconter sa vie ?
Cette structure s'est imposée au fur et à mesure de l'écriture. Je ne l'ai pas choisie par souci d'originalité, mais parce j'avais affaire au parcours d'une personnalité hors du commun. La vie de Mishima est très compliquée et très schizophrénique. Il fallait que je puisse la morceler afin d'en exploiter les différents niveaux de réalité. L'un des problèmes récurrents, concernant les biographies d'artistes, c'est que l'on ne voit jamais ce qui se passe à l'intérieur de leur tête, alors que c'est là la source de leurs créations. Je trouvais intéressant de pénétrer dans la tête de Mishima, car je pouvais découvrir les fantasmes qui l'ont poussé à épouser les idéaux de ses personnages jusqu'au bout. Mishima finit par devenir le personnage de ses œuvres et sa vie prend la forme d'un théâtre tragique jusqu'à l'acte final. Pour cela, je devais démarrer l'histoire par le dernier jour de sa vie, pour ensuite bâtir progressivement sa personnalité à travers les fantasmes de ses personnages, en illustrant les passages les plus éloquents de ses écrits. L'évolution de Mishima est à l'image même de celle de ses personnages au cours de sa bibliographie. Chaque couleur devait représenter le chapitre d'un de ses romans et en même temps une étape décisive dans sa métamorphose.

Mishima *conclut votre cycle consacré à la gloire du suicide, alors que vous aviez comme projet la biographie de Hank Williams (2), le célèbre chanteur de country. Pourquoi l'avez-vous abandonné ?*
Pour plusieurs raisons. D'une part, j'ai été accusé par un journaliste de rabaisser volontairement le personnage de Travis Bickle, car il pensait que la pathologie de la gloire du suicide ne concernait que les personnes ignorantes. Je lui ai rétorqué le contraire, que cela pouvait également concerner des personnes très intelligentes. Il ne me croyait pas et il m'a donc demandé de lui citer un exemple. J'ai alors cité Mishima ! À ce moment, je cherchais à monter le projet sur Hank Williams, mais je me suis ravisé car je m'étais rendu compte que Williams n'était qu'un pauvre garçon de campagne, dont le profil est assez similaire à celui de Travis Bickle. Si je devais faire un film qui traite à nouveau de la gloire du suicide, il fallait que je prenne l'exact opposé de Travis : quelqu'un de brillant, intelligent et couronné de succès, mais qui, néanmoins, partage la même pathologie. En somme : Yukio Mishima. Voilà pourquoi j'ai abandonné le projet sur Williams pour faire **Mishima**. Cela me permettait de clore un cycle sur la gloire du suicide en auscultant le parcours d'un être opposé à Travis Bickle. Ce dernier et Mishima sont des personnages communs, mais diamétralement opposés.

Vous n'êtes pas tenté de réactiver le projet sur Hank Williams ?
Non. J'en ai fini avec la gloire du suicide depuis la naissance de ma fille pendant le tournage de **Mishima**. Ce qui a commencé avec **Taxi Driver** a été conclu avec **Mishima**.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR
(Remerciements à Agnès Wildenstein, et à toute l'équipe de la Cinémathèque Française, ainsi qu'à Benoît Lacombe pour son aide précieuse)

Ci-dessus, de haut en bas : Érotisme animal, atmosphère horrifique et flots abondants d'hémoglobine nourrissent ce remake de La Féline par Paul Schrader. La première incursion de l'auteur intellectuel dans l'univers du film d'horreur s'est soldée par un échec cuisant. Le plus gros détracteur était la célèbre critique Pauline Kael, mentor de Paul Schrader. Dans sa critique enflammée, Kael avait déclaré : *« Chaque plan de* La Féline *ressemble à la pochette d'un vieux disque que l'on ne voudra plus jamais écouter ! ».* Le film bénéficie néanmoins de luxueux décors conçus par le directeur artistique Ferdinando Scarfiotti, auquel Schrader voulut attribuer le crédit de coréalisateur.

(1) : Si **La Dernière tentation du Christ** date de 1988, la mise en chantier du projet remonte au début des années 80. À cette époque, Martin Scorsese devait réaliser le film avec Robert De Niro dans le rôle de Jésus-Christ, Sting dans celui de Ponce Pilate et David Carradine était pressenti pour interpréter Judas.

(2) : Né le 17 septembre 1923, Hank Williams s'est vite imposé comme l'une des stars de la country grâce à des titres tels que ***Hey, Good Lookin'!***, ***Cold, Cold Heart*** ou encore le prophétique ***I'll Never Get Out This World Alive***. Pris dans l'enfer de l'alcool et les effets pervers du vedettariat, Williams s'est suicidé à l'arrière de sa voiture, alors qu'il prévoyait une tournée dans l'Ohio. Il avait 29 ans.

À Mad, on se souvient tous de nos premiers émois face aux survival horror games créés par Shinji Mikami. Des clébards pouilleux qui traversent une vitre, un zombie qui bouffe le bide d'un flic, ou les apparitions dantesques d'un Nemesis qui ne ressemblait pas encore à une grosse baudruche en plastoc ridicule. Aussi, quand le maître en personne décide de chambouler les règles qu'il a lui-même établies, pour un opus qui s'annonce novateur, impossible de faire le mort !

L'ENFER EN RETOUR

Un peu comme la tronche de ses zombies décharnés, **Resident Evil 4**, c'est du ravalement de façade hardcore ! Shinji Mikami et son producteur Hiroyuki Kobayashi ont bien compris qu'à l'heure où le jeu vidéo a une fâcheuse tendance à s'inscrire dans la redite, il était temps de dégraisser leur propre mammouth et de transfigurer une saga qui, à force de remakes douteux et d'adaptations ciné pour fans lobotomisés des Power Rangers, commençait à sentir la pourriture. Avec **Resident Evil 4**, préparez-vous donc à une nouvelle dimension apportée au genre, tant en termes techniques qu'au niveau du gameplay, ce qui passe par un changement de décor opportun. Attardons-nous donc quelques secondes sur l'histoire, ce qui ne va pas manquer de faire pouffer de rire les amateurs de scénar bien ficelés. Car le jeu a beau représenter un véritable défi technologique, le récit est visiblement le résultat d'un brainstorming arrosé au Beaujolais Nouveau !

LE RETOUR DU HÉROS

Les amateurs seront heureux d'apprendre qu'ils vont de nouveau incarner Leon Kennedy (le héros de **Resident Evil 2**), six ans après les événements qui se sont déroulés à Racoon City. Chargé d'enquêter sur le kidnapping de la fille du président des États-Unis (sic), Leon débarque en Europe de l'Est (va savoir pourquoi) et s'arrête dans un village mystérieux, sans doute parce qu'il aime bien l'odeur de la bouse. Là, il y découvre des paysans aux yeux rouges, visiblement tarés, qui pratiquent des sacrifices humains sur la place centrale et dévisagent tout ce qui bouge en baragouinant de l'espagnol avec un accent des Carpates. Ce qui nous donne des invectives comiques façon « *Abre la puerta, cabron !* » qui ne manqueront pas d'intriguer ceux qui y cherchent une justification quelconque. Joyeux portnawak qui part dans tous les sens (les révélations tardives du jeu, dont nous n'avons pas le droit de parler, sont plus éculées que les rebondissements d'un nanar avec Steven Seagal), le scénario de **RE4** n'est évidemment que le prétexte débile à une surenchère dans l'action horrifique, et l'on peut dire, sans nuire au reste du jeu, qu'on s'en balance comme du dernier blockbuster de Brett Ratner.

QUE LE SPECTACLE COMMENCE !

En revanche, quand vous vous mettez à shooter ces fiers Ibères qui se jettent sur vous par groupe de vingt, qui hurlent en agrippant des pelles dans la grange du coin pour vous trucider, qui s'écartent et esquivent quand vous les ciblez à la tête, ou qui sont capables de monter par une échelle pour entrer dans une maison que vous pensiez avoir barricadée, vous prenez en pleine gueule le nouveau concept du jeu et mesurez à quel point les développeurs ont poussé très loin l'immersion du joueur. Pour la première fois dans un survival horror, grâce à une gestion de la caméra originale, un game design privilégiant les attaques groupées et une IA des ennemis plus élaborée, vous avez le sentiment de revivre la scène finale de **Zombie**, d'être submergé par des hordes d'ennemis et de finir, seul contre tous, dans le coin d'une pièce, en regrettant amèrement de ne pas pouvoir vous suicider. Et quand cette horde barbare s'écarte pour laisser place à un clone de Leatherface vous décapitant à la tronçonneuse en gros plan, vous comprenez que **RE4** va non seulement rendre hommage au cinéma de genre qui l'a fait naître et que nous vénérons, mais encore s'imposer comme une somme d'expériences purement jouissives.

TOTALE IMMERSION

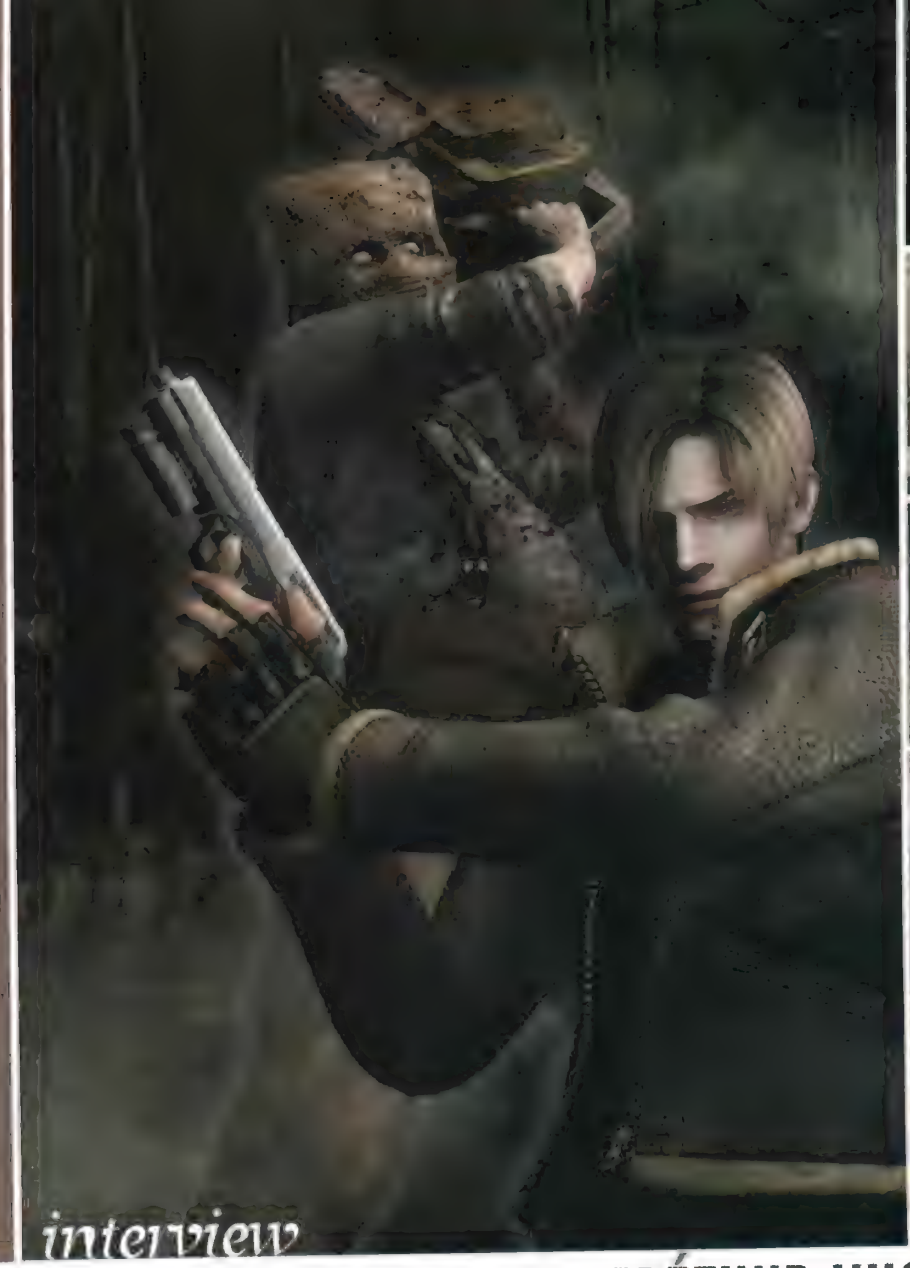
Cette immersion d'une intensité rare doit bien sûr beaucoup aux incroyables graphismes du jeu, qui sont définitivement les plus beaux sur Gamecube et qui repoussent la bécane de Nintendo dans ses ultimes retranchements. **RE4** s'étoffe ici d'un design magnifique qui lorgne du côté des mythiques chefs-d'œuvre d'Universal, **Frankenstein** en tête, avec ses colonnes de paysans hurlant torches à la main, mais qui emprunte aussi à **Hellboy**, à **Massacre à la tronçonneuse** et au **Seigneur des anneaux** (voir interview). Mieux ! Les décadrages de Peter Jackson, qui filmait certaines de ses créatures numériques camera à l'épaule, pliant l'artifice à sa mise en scène et non l'inverse, est à l'origine de la grande révolution que représente cet opus par rapport aux précédents **Resident Evil** : la gestion inédite d'une caméra en mouvement, placée derrière votre avatar, et qui donne au jeu la dimension d'un reportage pris sur le vif. Plus de mise en scène statique avec des décors en précalculés ne laissant qu'une marge de manœuvre réduite, mais un monde en Full 3D, perçu du point de vue du héros, avec un champ de vision limité, interdisant du coup toute perspective autre que subjective… Ce qui, je confirme, fout carrément la frousse.

Les **Resident Evil** étant des jeux par essence « cinématographiques », il est évident que de nombreuses cuts-cenes en temps réel ajoutent, par le montage et des angles différents, une stylisation jouissive. On pense aux changements d'angles quand vous sautez par une fenêtre, ou lors de certaines séquences à la **Shenmue** (comme un combat contre un troll de 5 mètres de haut !), vous intimant d'appuyer sur certains boutons au bon moment, ce qui est une autre nouveauté du jeu. Mais vous passerez la majorité du temps avec une vue « camera à l'épaule » (qui parfois même, recadre l'action lors d'un combat, comme dans un docu !), vous impliquant dans le jeu comme aucun autre **Resident Evil** avant lui.

ESPOIRS CONFIRMÉS ?

Si l'on doit reconnaître que la maniabilité semble toujours un chouia rigide, c'est une réserve insignifiante au regard des nombreuses innovations d'un jeu pensé comme un vrai blockbuster horrifique, et dont nous ne connaissons pas encore tous les secrets. Ce qui est sûr, c'est que Capcom a sorti l'artillerie lourde. Espérons juste qu'elle ne crache pas des balles à blanc…

Yannick DAHAN



interview

HIROYUKI KOBAYASHI PRODUCTEUR REDÉFINIR L'HORREUR

C'EST DANS LES LOCAUX DE CAPCOM, À OSAKA, QUE NOUS AVONS RENCONTRÉ CELUI QUI, AUX CÔTÉS DU RÉALISATEUR SHINJI MIKAMI (CRÉATEUR DES **RESIDENT EVIL**), AURA REDÉFINI LA PLUS CÉLÈBRE SAGA HORRIFIQUE DU JEU VIDÉO ET IMPOSÉ DE NOUVEAUX STANDARDS GRAPHIQUES POUR LA GAMECUBE. VU LA GUEULE SPARTIATE DES LOCAUX, LA TRISTESSE HALLUCINANTE DU MOBILIER ET L'AMBIANCE CAFARDEUSE QUI S'EN DÉGAGE (ON A ENVIE DE S'ENVOYER UNE BALLE EN MOINS DE 2 MINUTES), ON COMPREND MIEUX POURQUOI LES DÉVELOPPEURS JAPONAIS RESTENT SCOTCHÉS À LEUR ÉCRAN ET PONDENT LES MEILLEURS JEUX DU MONDE !

Ci-dessus :
Le producteur de la saga Resident Evil en jeux vidéo, Hiroyuki Kobayashi, devant son principal outil de travail.

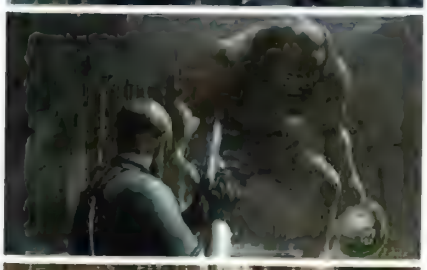
Resident Evil 4 ***se présente comme un jeu d'action bourrin. Avez-vous délaissé l'aspect horrifique de la saga ?***
Non, cela reste un survival d'horreur et nous nous sommes attachés à créer de purs instants de terreur. Mais il est vrai que nous avons mis davantage l'accent sur l'action cette fois, ce qui rend cet épisode particulier.

En quoi se distingue-t-il des précédents opus ?
Nous avons essayé d'aborder l'horreur de deux façons différentes. D'abord en plaçant une caméra en mouvement derrière le personnage que vous incarnez, ce qui rompt radicalement avec la tradition des **Resident Evil**. La saga proposait jusque-là une mise en scène rigide, pensée en amont, et ouvertement hitchcockienne. Or, nous avons opté cette fois pour un style sinon documentaire en tout cas dans l'esprit d'un « reportage » caméra à l'épaule, ce qui limite considérablement le champ de vision du joueur. Bien sûr, le champ de vision était déjà restreint dans les précédents jeux, puisque nous le délimitions par des axes de caméra spécifiques. Mais ici la perspective est autre, plus proche du joueur. Vous évoluez cette fois dans un monde en Full 3D mais vous n'en percevez qu'une infime partie à la fois. Les ennemis peuvent ainsi vous attaquer de différents côtés sans que vous puissiez vous en rendre compte immédiatement. Et ne pas savoir d'où vient l'ennemi est réellement terrifiant...
L'autre nouveauté dans le traitement de l'horreur vient du game design. Le jeu gagne en intensité parce que les ennemis vous attaquent désormais en groupe. Imaginez 20 créatures qui vous foncent dessus et vous encerclent. Je vous garantis que c'est flippant !

Le choix de l'axe de la caméra a-t-il été décidé avant tout autre élément du jeu ?
Oui. Il est la quintessence du jeu. Nous avons pris cette décision dès la préproduction, en même temps que le choix des personnages clés.

Ce nouveau choix de mise en scène a dû modifier la façon dont vous deviez anticiper les réactions des joueurs.
Pas tant que ça. Vous savez, le propre du game design est d'anticiper les réactions des joueurs. C'est ce qui différencie le jeu vidéo du cinéma. La plupart du temps, le spectateur d'un film se contente de regarder l'écran passivement. Dans un jeu vidéo, c'est le contraire. Il nous est donc impératif de prévoir dans quelle direction le joueur va aller, de quelle manière il va aborder un puzzle, ou comment il va réfléchir à la façon de tuer un ennemi. On passe notre temps à se demander : *« Bon, il va probablement essayer de s'échapper par tel chemin, avant de comprendre que l'issue est de l'autre côté, etc. »*. Mais on n'a pas toujours raison. C'est ce qui rend si difficile le développement d'un jeu. Si l'on peut prédire à loisir des réactions, il faut ensuite bâtir une structure jouable autour de ces prédictions. C'est ce domaine particulier du développement qui rend la réalisation d'un jeu beaucoup plus complexe que celle d'un film.

Je suppose que cette réflexion sur l'anticipation des actions du joueur vous sert aussi à le manipuler.
C'est ce que nous avons essayé de faire en développant l'IA des



ennemis et la mise en scène de leurs agissements. Si le joueur décide de se cacher dans un bâtiment, nous nous arrangeons pour qu'une horde d'ennemis l'encercle afin qu'il s'en veuille de s'être lui-même piégé dans un endroit sans issue. C'est un des aspects primordiaux de notre processus créatif.

Le format « Scope », les cutscenes, ainsi que les changements d'angles en temps réels, donnent au jeu une dimension cinématographique. Quelles ont été vos influences ?
Hormis les références les plus visibles, comme un bad guy qui ressemble à Leatherface, ou encore le village d'Europe de l'Est en hommage au **Frankenstein** de James Whale, c'est la trilogie du **Seigneur des anneaux** qui nous a le plus inspirés, en tout cas en termes de mise en scène. Les cadrages très agressifs qu'utilise Peter Jackson pour dévoiler ses monstres, qui semblent brusquement jetés à la face du spectateur - je pense en particulier au troll et aux gobelins de la Moria -, nous ont beaucoup influencés. Nous voulions que nos monstres apparaissent de façon aussi percutante. Cela dit, nos influences sont multiples, chaque développeur ayant ses livres et ses films de chevet dont on trouve des traces en filigrane dans le jeu, et elles concourent à la création d'un univers trop hybride pour qu'il puisse se réclamer d'un seul courant. D'ailleurs, de nombreux éléments distincts du jeu traduisent les influences et le savoir-faire d'équipes différentes. La mise en scène des séquences intermédiaires, que vous évoquiez, a par exemple été confiée à un studio de production cinématographique, qui assistait en permanence notre équipe de développement. Un jeune réalisateur (*dont Kobayashi-san ne se rappelait plus du nom ! - ndlr*) a déterminé les meilleurs angles de vue dans un souci de rendu cinématographique.

Quels sont les films d'horreur qui vous ont le plus inspirés ?
L'idée de créer des groupes de créatures se jetant sur votre avatar vient bien sûr de **Zombie** de Romero, même si les ennemis dans le jeu ne sont pas des zombies, car ils sont plus rapides et plus intelligents. Mais je ne peux pas en dire davantage.

Quelle a été votre approche graphique de la violence dans ce nouvel épisode ?
On voulait qu'elle soit intense, choquante, mais pas écœurante. Quand vous vous faites couper la tête par un ennemi, on veut que l'image soit « compréhensible ». Impressionnante mais pas vomitive. Et quand, à votre tour, vous massacrez un ennemi, on veut que vous ressentiez un sentiment équivalent, que la façon dont vous vous débarrassez de l'ennemi soit aussi jouissive que votre propre mort est douloureuse. Donc, le sang coule quand même pas mal, même si l'on n'entre pas encore dans la catégorie des « splatter movies ». (rires)

Vous aimez les films d'horreur ?
Pas du tout !! (rires) En réalité, peu d'entre nous aiment les films d'horreur. Il y a bien quelques maniaques du gore dans notre équipe, mais ils sont juste une poignée.

Pensez-vous que le peu d'intérêt que vous portez au genre participe d'une nouvelle façon de penser l'horreur dans un jeu vidéo ?
Je crois que c'est exactement ça. Les 60 développeurs de notre équipe ont des centres d'intérêt si variés que cela donne au jeu une véritable épaisseur. Leurs influences multiples permettent d'apporter une vraie fraîcheur au genre. Si nous étions tous des fans de films d'horreur, le jeu serait radicalement différent, une sorte de **Blood Feast** de pixels !

Quel réalisateur vous inspire ?
À l'heure actuelle, c'est Sam Raimi, sans hésitation. C'est un réalisateur si éclectique, si polyvalent. Il peut tourner des séries B ultra gore et enchaîner sur des drames psychologiques et des adaptations de comics. Il m'impressionne vraiment. Mais si **Spider-Man 2** est du coup mon film préféré en ce moment, mes goûts évoluent régulièrement. Avant, j'étais un inconditionnel de **Retour vers le futur** et d'**Alien**. J'aimerais bien vous citer un film d'horreur, mais je crois que je n'aime vraiment pas ça.

Depuis quelques années, de nouveaux courants fantastiques, en provenance d'Espagne mais aussi du Japon, font beaucoup de bruit. Vous en êtes-vous inspirés ?
Resident Evil s'inscrit davantage dans une veine hollywoodienne et ne cherche surtout pas à s'inspirer de la récente vague de films d'horreur japonais. Ces derniers ne souffriraient pas qu'on y injecte de l'action car ils dépeignent avant tout une horreur mentale. **Resident Evil** doit être l'équivalent d'un blockbuster estival, spectaculaire et fun.

Envisageriez-vous toutefois de créer un jeu inédit inspiré du folklore ou de la mythologie japonaise, à l'instar de* Forbidden Siren *par exemple ?
Ring et **Ju-On** se déroulent au Japon. Les lieux, la mythologie et les personnages nous sont trop familiers. C'en est presque ennuyeux. La saga **Resident Evil** est tellement éloignée du folklore japonais qu'elle est à même de séduire et de surprendre notre public. Elle excite notre imaginaire, mais pas forcément celui des Occidentaux, j'en conviens ! (rires)

Propos recueillis et traduits par Yannick DAHAN
(merci à toute l'équipe de La Boite !)

DVD ZONE 2 NEUFS

L'enfer des zombies Edition Collector 25 €

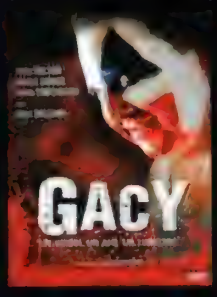
Opération peur 15 €

Blue Holocaust 15 €

Zombie Holocaust 12 €

Cannibal Ferox 15 €

Manson Family 18 €



Gacy 18 €

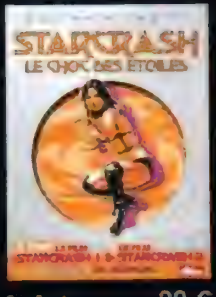
Coffret Paul Naschy 15 €

Contes de la Crypte 13 DVD 60 €

Lord of the strings 20 €

Carlito's Angels 20 €

Slave Girls 20 €



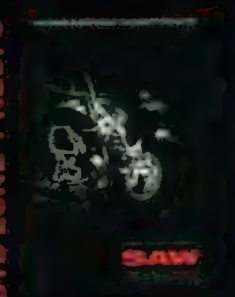
Star Crash 20 €

Coffret Mizoguchi Vol 1 50 €

Coffret Mizoguchi Vol 2 50 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS



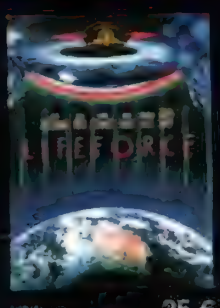
Saw 35 €

Sky Captain 35 €

Shaun of the Dead 35 €

Ginger Snaps 3 35 €

The Sentinel 25 €



Lifeforce 25 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Born to Fight 25 €

Kung Fu Hustle 25 €

New Police Story 25 €

Appleseed 2004 25 €

Casshern 25 €

The Grudge 30 €

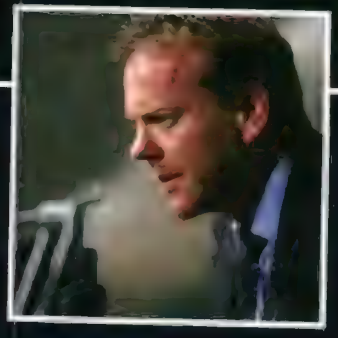
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Moi ? En DVD ?



sommaire

#86 DVD
Et c'est reparti pour un tour avec **Matrix** ! Stéphane, plus obsédé que jamais, ordonne au petit Dupuy d'en remettre une couche, mais il reste heureusement dans cette rubrique quelques îlots de mauvais goût dans lesquels viennent se terrer les chefs d'œuvre du 7ème art que sont **Invasion USA**, **L'Homme des cavernes**, les films de Takashi Miike, **Garfield**, ***Highlander*** la série où encore **Troll 2**. Enfin bref, du solide quoi, pas de la philosophie de comptoir à base de bastons foireuses animées sur PS2. (l'auteur de ces lignes a été battu à mort par Stéphane)

#98 TÉLÉ MANIAC
Remarquez, y'a encore plus obsédé que Moïssakis ici : Dahan, qui nous ressert du ***24***. Pour nous apprendre des nouveaux trucs ou quoi ? Ben oui, en fait, puisqu'il nous détaille précisément ce qui est déjà arrivé et ce qui risque d'arriver dans la saison 4 qui vient tout juste de débuter aux USA. Ah bon OK, bon, on passe l'éponge pour cette fois !

#100 MÉLOMAD
Le petit Olivier Galliano n'en finit plus de scruter l'actualité de la B.O.F. pour nous en ressortir des merveilles de films totalement inconnus au bataillon, comme **Team America** et ses chansons à la Frank Stallone, **Aviator** par Howard Shore (*« Qui ? »* me lancent les deux du fond) ou encore **Danny the Dog** vu par Massive Attack. Bref, que des trucs complètement obscurs dont on ne sait pas si ça risque de sortir un jour chez nous...

#102 SANG D'ENCRE
Arnaud a été lui aussi happé par le phénomène *DaVinci Code* et se retrouve à chercher des indices dans le trou de balle du chien du boss. Bref, c'est la cata, mais heureusement que la petite Aurore vient mettre un peu de bon goût dans tout ça en nous chroniquant le manga *L'Habitant de l'infini* qui ressort enfin dans une édition qui lui rend justice. Ça nous féminise un peu tout ça quoi...

COFFRET ULTIMATE MATRIX

DIX DVD, UNE SORTIE MONDIALE, ET UN CONTENU APPROCHANT LES 35 HEURES DE VISIONNAGE. EN APPARENCE, LE COFFRET ULTIMATE MATRIX A DE QUOI METTRE L'EAU À LA BOUCHE DES FANS DE LA TRILOGIE PHILOSOPHICO-BOURRINE DES FRÈRES WACHOWSKI. RESTE ENCORE QU'UNE DATE DE SORTIE RELATIVEMENT PROCHE DES PRÉCÉDENTES FOURNÉES ET L'ABSENCE DES RÉALISATEURS LAISSENT ENTENDRE QUE CETTE ÉDITION DVD MANQUE VRAIMENT DE RECUL PAR RAPPORT AU PHÉNOMÈNE. ULTIME, VRAIMENT ?

Comme on pouvait s'en douter, les frères Wachowski sont aux abonnés absents de ce coffret aux bonus pourtant gargantuesques. En dehors de quelques « cameos » sur les nombreux making of proposés (et il faut tendre l'oreille pour chopper leurs indications laconiques lancées aux comédiens), les deux frères se sont juste fendus d'un petit texte expliquant leur attitude et les choix éditoriaux de certains bonus. Pas vraiment pertinent, mais franchement amusant, ce préambule explique en gros ce mutisme par leur volonté de ne pas décontenancer les fans dans leurs analyses de la trilogie. Une justification qui aurait pu tenir la route, si ces fameuses explications étaient tout ce que l'on attendait d'eux.

Car leur laïus, supposé définitif, devient un faux-fuyant assez déplaisant lorsqu'on se penche sur le supplément qui est à l'origine de cet avant-propos : le double commentaire audio proposé sur chaque film. Dans leur souci de fournir des arguments pour juger de façon objective la trilogie, les Wachowski ont laissé la parole à des philosophes défendant le film sur une piste, tandis que des critiques censés dénigrer les trois volets conversent sur un second commentaire. À l'écoute (rendue d'autant plus difficile que Warner n'a pas jugé bon de sous-titrer ces deux bonus pourtant primordiaux !), ce concept inédit apparaît comme une fausse bonne idée. En premier lieu, donner l'emploi de chantre aux philosophes tandis que les critiques se voient attribués le rôle des grincheux, influence beaucoup plus l'usager des bonus que les Wachowski ne semblent le dire. Mais surtout, le commentaire des critiques, redondant et vain, n'est jamais constructif et finit par frustrer le cinéphile. Bref, aussi réjouissants qu'ils soient, les bonus de [illegible] quent terriblement de réalisateur(s).

Cette limite de taille n'est pourtant [illegible] préjudiciable qu'on aurait pu le craindre. On se souvient en effet de la mauvaise foi affligeante qui a sous-tendu une bonne partie des abondantes critiques négatives à la sortie des deux derniers opus. Or, impossible de nier les évidences démontrées par les reportages du coffret : les trois volets de **Matrix**, et plus encore **Reloaded** et **Revolutions**, sont de véritables tours de force, aussi bien dans l'ampleur de l'univers créé et la complexité des thèmes qui y sont brassés, que dans l'anticonformisme de leur démarche et les exploits techniques accomplis (cascades mécaniques et chorégraphies des combats comprises). D'ailleurs, si le chaland se jettera évidemment sur la section consacrée à la poursuite sur l'autoroute ou à la guerre finale de Zion, on aurait tort de passer à côté du documentaire sur les différents courants philosophiques abordés dans la trilogie. Une vulgarisation certes, mais qui a au moins l'immense mérite de réellement provoquer la réflexion. On aimerait pouvoir en dire autant des films.

Car les Wachowski auraient dû s'interroger un peu plus sur les motifs des réactions très violentes venant de leurs nombreux détracteurs, auquel cas, il aurait été possible pour les frangins de monter au créneau afin de défendre leur œuvre. Il nous semble en l'occurrence que le mélange si homogène entre le caractère philosophique de leur parabole et les innovations du film d'action du premier **Matrix**, a cédé la place à une simple juxtaposition entre le pur divertissement et leurs velléités réflectives dans **Reloaded** et **Revolutions**. Il est d'ailleurs éloquent de voir à quel point le commentaire audio des philosophes alterne longues plages silencieuses et discussions très animées suivant les séquences. Et c'est sans doute en partie dans cet écueil, frustrant à la fois les bourrins et les cérébraux (pour parler simplement), qu'a émergé la controverse entourant les films. Un défaut qui n'a rien à voir avec l'ambition délirante de la trilogie (bien au contraire même), mais qui est entièrement lié à l'écriture cinématographique des films. Et là, les deux frères étaient les seuls à pouvoir s'exprimer sur le sujet. Sur ce point, et sur ce point seulement, ce coffret a donc usurpé son qualificatif d'Ultimate.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO (VO NON ST) - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - JOURNAL DE BORD DE LA PRODUCTION DE **RELOADED** ET **REVOLUTIONS** - BANDES ANNONCES - GALERIES - JUKE BOX.

SUPER SIZE ME

DE MORGAN SPURLOCK

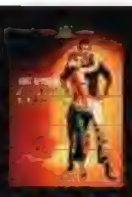
Vous avez sûrement entendu parler du documentaire kamikaze de Morgan Spurlock lors de sa sortie l'été dernier ? Si ce n'est pas le cas, laissez-nous vous rafraîchir la mémoire : le sieur, patron d'une boîte de prod rentable qui travaille souvent avec des chaînes comme MTV, a décidé de produire un long-métrage dans lequel il se met en scène, bouffant du McDo matin, midi et soir pendant un mois, afin de prouver les effets désastreux de la nourriture de Ronald et expliquer l'obésité de l'Amérique. Plus qu'un pamphlet anti-fast-food (de nombreux contre-exemples sont présentés), **Super Size Me** devient très vite un témoignage sur la malbouffe, qui ne s'arrête d'ailleurs pas aux frontières américaines. Ainsi, les résultats de l'expérience tentée par Spurlock laissent pantois, puisque le bonhomme aura dangereusement flirté avec de gros risques sanitaires. Mais ce sont les témoignages de plusieurs personnes affiliées aux grosses sociétés de consommation alimentaire qui font peut-être le plus peur. L'expérience continue sur le DVD avec quelques petits modules parfois gerbants, comme celui où Spurlock laisse pourrir des Big Mac et des frites dans des bocaux pendant une dizaine de semaines, avec un résultat approchant le dégeulbif comme seuls des Fulci ou Romero ont su le montrer à l'écran. Bref, un docu aussi ludique que terrifiant, conseillé à tous ceux qui, comme moi, bouffent n'importe comment !

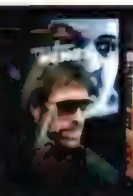
Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : DIAPHANA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - INTERVIEWS - QUIZZ - BANDE ANNONCE.

EXPÉDITIFS (OU PRESQUE)

(GATOR + INVASION USA + HERO + TOLÉRANCE ZÉRO)





Malin le Moïssakis ! Ne sachant comment aborder les daubes MGM, il cherche à vous prendre par les sentiments, titillant vos déviances cinématographiques pour vous embobiner : *« T'aimes bien The Rock, hein ? Tiens, vas-y que j'te case deux Chuck Norris en bonus ! »*. Dans mon cas, l'attirance incompréhensible que j'éprouve pour les films de bourrins shootés à la testostérone comme **Tolérance zéro**, dernier nanar fun de The Rock, me vaut d'écoper d'**Invasion USA** de Joseph Zito et de **Hero** de William Tannen, deux bouses made in Cannon avec un Chuck Norris au sommet de son art. Film le plus anti-coco de l'histoire aux côtés de **L'Aube rouge**, **Invasion USA** incarne à outrance le concept de « justice expéditive », Chuck étant à lui seul la dernière ligne de défense américaine ! Au programme, des scènes d'action filmées avec les pieds et des dialogues cultes (*« Dégage ou tu te retrouveras la bite dans un tupperware ! »*), qui font hélas défaut au nullissime **Hero**, histoire de vengeance « psychologique » à 2 balles que Chuck tourna pour prouver qu'il était un bon acteur. On en rit encore ! Dans la même lignée, le ringard **Gator** de, et avec, Burt Reynolds (1976) hésite entre le film d'action péchu et la comédie débile. Ce qui reste le problème principal de **Tolérance zéro**, remake du mythique **Justice sauvage** de Phil Karlson, qui caractérise à merveille l'approche timorée du genre par les majors actuelles. Entre deux coups de poing dans la gueule fort sympathiques, on a donc droit à une grosse louche de morale réac', à du safe sex pour culs bénis (Ashley Scott fait un strip soft habillée en pompier new-yorkais, ce qui veut tout dire) et aux blagues pourraves d'un Johnny Knoxville qui a oublié d'où il venait. Ah, mes braves, on est loin de Charles Bronson et de Steven Seagal...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **TOLÉRANCE ZÉRO**) ET 2.0 (VO ET VF SUR LE RESTE). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES - FEATURETTE (SUR **TOLÉRANCE ZÉRO**).

DEUX SŒURS

DE KIM JEE-WOON

Drame familial fantastique aux enjeux ternes et aux composantes galvaudées, **Deux sœurs** existe désormais en DVD. Au menu, un commentaire audio très technique, une analyse du film par Kim Jee-Woon et par un psy, qui tentent de nous expliquer ce que les comédiens n'ont apparemment pas compris (cf. interviews), et un bonus révélateur : les 15 scènes coupées, plus orientées vers le fantastique pur, et que le réal a sabrées une fois tournées, pour réorienter le film vers une suggestivité plus opaque. Encore un qui sait ce qu'il veut...

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - INTERVIEWS - FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - ANALYSE DU FILM - BANDES ANNONCES.

URBAN GOTHIC
SAISON 1

DE TOM DE VILLE & STEVE MATTHEWS

Livrée en pâture aux soi-disant fantasticophiles visés par le produit, la série anglaise ***Urban Gothic*** (vendue sous l'accroche ultra commerciale de *« la série culte la plus trash »*, on croit rêver !), est un sommet de nullité opportuniste et ringard. Recyclant les thèmes majeurs du thriller, du fantastique ou même de la SF, mais toujours vus sous le prisme du petit manuel de la peur pour les nuls, cette britisherie techniquement vomitive (du filmage aux FX, tout est à jeter !) est à éviter absolument. Même Bustillo, qui frétille dès que les mots « teenagers » et « meurtres » résonnent à ses oreilles, a préféré me déléguer l'honneur de faire la chronique ici présente. C'est beau l'amitié...

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : ÉLÉPHANT. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

GARFIELD - LE FILM

DE PETER HEWITT

Si les instigateurs de cette adaptation ont réussi à fusionner la personnalité de Bill Murray avec celle du plus célèbre des chats feignasses, on remarque ici l'absence de la star du SNL dans la totalité des suppléments. Certes, on se rattrape sur un second disque revenant sur la genèse de **Garfield** et autres joyeusetés, mais on conseillera malgré tout l'édition simple pour ce petit film certes sympathique (et très loin des honteux **Scooby-Doo** de récente mémoire), mais qui n'en méritait pas tant...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - JEUX INTERACTIFS - COURT-METRAGE - FEATURETTES - COMPARAISONS MULTI-ANGLES.

WHAT THE FUCK ?!!?

(L'HOMME DES CAVERNES + LES DÉBILES DE L'ESPACE + ET LA FEMME CRÉA L'HOMME PARFAIT)

Ce mois-ci, les éditeurs ont visiblement fumé la moquette, balançant dans les linéaires, au mépris du bon sens, des nanars « out of this world », dont on se demande sérieusement qui va avoir l'inconscience de les acheter, à part quelques cinéphiles bourrés à la bière comme nous. Dans sa grande sagesse marketing (j'en soupçonnerais même certains costards-cravates d'ourdir un complot pervers pour renverser leur direction), MGM n'a donc pas honte d'éditer (dans de vrais boîtiers, avec jaquettes !) le pitoyable **Les Débiles de l'espace** (1985) et le navrant **Et la femme créa l'homme parfait** (1987). Torché par un Mike Hodges déjà nul (**Flash Gordon** quand même ! La classe !), qui n'avait accepté le film qu'en échange du financement d'un de ses scripts, **Les Débiles de l'espace** est une pantalonnade british censée parodier les films de SF (avec des abrutis congénitaux en guise d'aliens débarquant sur Terre), qui n'a de drôle que son superbe titre. Pire ! Il faut au moins 15 minutes de film à tout spectateur normalement constitué pour réaliser, avec gêne, que ce truc absurde est une comédie. C'est dire le niveau des gags ! Si vous êtes un cinéphile maso, vous pouvez toujours vous retourner vers **Et la femme créa l'homme parfait** (admirez le titre !) de Susan Seidelman, comédie tendance féminisme yuppie à la **Working Girl**, qui imagine comment une femme d'affaires tombe amoureuse d'un androïde. Niveau symbolique pataude, ça file la gerbe, mais ce film irregardable (j'insiste) offre une curiosité de taille : admirer le fôôôrmidable John Malkovich à ses débuts, dans le rôle d'un robot débile qui bouge comme Sydney faisait du smurf ! Heureusement, pour se faire pardonner d'oser éditer de telles bouses, MGM nous balance un vrai OVNI cinématographique absolument indispensable : **L'Homme des cavernes** (1981) de Carl Gottlieb, grand pote de Steve Martin, mettant en scène Ringo Starr (!!!) dans une comédie préhistorique cent fois plus drôle que le **RRRrrrr !!!** de Chabat, qui lui a pourtant piqué une bonne partie du concept. L'ex-Beatles y joue Atouk, un homme préhistorique mou du genou, qui rêve de se taper la super bimbo de sa tribu, compagne attitrée de Tonda, le gros balèze de la bande. Rejeté, il va fuir honteusement, rencontrer Lar (Dennis Quaid tout jeune !) et d'autres outcasts aussi nuls que lui, pour finalement réussir, sans le faire exprès, à inventer tout ce qui caractérise l'homme civilisé (se tenir droit, chanter, baiser et se foutre sur la gueule) avant de pouvoir se venger. Sans dialogues (heureusement pour Ringo Starr), uniquement basé sur les gestuelles hilarantes de ses acteurs et du pur comique de situation, **L'Homme des cavernes** est une comédie hautement débile, mais jouissive de bout en bout. Un vrai film « autre » comme on n'en voit plus beaucoup...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

LE FRELON VERT

DE WILLIAM BEAUDINE, NORMAN FOSTER ET DARREL HALLENBECK

Comme **Le Frelon vert** (ici le film sorti en 1966, qui regroupe trois des « meilleurs » épisodes de la série télé) doit sa sortie en DVD à la seule présence de Bruce Lee dans le rôle devenu mythique du sidekick Kato, Metropolitan a la bonne idée de proposer en bonus, outre les screen-tests archi-vus de l'acteur, un chapitrage de ses scènes de combat. Seul intérêt de ce DVD pour fans hardcore de la star, ou nostalgiques des shows ringards des sixties, l'option permet d'admirer rapidement l'incroyable présence de Bruce Lee (pourtant pas aidé par une réal calamiteuse) qui, en quelques scènes (dont un combat trop court contre Mako !), vole la vedette au héros du film, le fadasse Van Williams que tout le monde a oublié. Un DVD anecdotique donc, mais plutôt fun...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : ESSAIS DE BRUCE LEE - CHAPITRAGE DES SCÈNES DE COMBAT - BANDES ANNONCES.

BANDITS, BANDITS ÉDITION COLLECTOR

DE TERRY GILLIAM

Sans sombrer dans le jeunisme, force est de reconnaître que **Bandits, Bandits** était empreint d'une fraîcheur vivifiante due en partie à la jeunesse de son initiateur. Terry Gilliam se révélait en effet aussi habile dans sa gestion de critiques sociales, que dans sa maîtrise d'un cinéma bien plus ambitieux que ses faibles moyens. Malheureusement, et exception faite d'un commentaire audio dément, ce grand bonhomme apparaît plus comme un donneur de leçons limite aigri que comme un artisan virtuose anticonformiste dans les sympathiques bonus de cette édition double. Aucun doute : on aurait préféré qu'il revienne plus sur le caractère fait main de son coup de maître, au lieu de se lamenter sur la dégradation du monde contemporain.

Julien DUPUY

DVD ZONE : ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS - BANDE ANNONCE - GALERIES DE PHOTOS - STORY-BOARDS - LIVRET DE 80 PAGES.

HIGHLANDER SAISON 1

Fort d'un potentiel scénaristique apte à la mise en chantier d'une excroissance télévisuelle, la saga **Highlander** se voit donc adaptée sur petite lucarne, tout en essayant de garder intact le matériau de base initié par le long de Mulcahy. Cette ambition fort louable, mais qui demande un traitement conséquent vu les tenants et aboutissants romanesques de la saga, sera achevée difficilement par la série. Pour se rendre compte de la « bancalité » (surtout scénaristique) de cette première saison, il faut se tourner vers les bonus de cette édition riche en suppléments. Revenant sur les discordes au sein de la coproduction (franco-germano-américaine), concernant aussi bien les scripts que le casting, les instigateurs de la série abordent les difficultés rencontrées sans détours. Un élément à souligner dans la jungle des suppléments consensuels et, très souvent, à l'intérêt plus que discutable.

Fausto FASULO

DVD ZONE 1 : ÉDITEUR : OPENING. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRES AUDIO - INTERVIEWS - FEATURETTE - BÊTISIER - CASTING.

I, ROBOT

D'ALEX PROYAS

Attention : DVD concept droit devant ! Le disque de suppléments de **I, Robot** vous propose en effet de naviguer chaotiquement dans des bonus pléthoriques, en sautant de module en module, morcelant ainsi les visites du plateau, les scènes coupées, les documentaires sur la robotique ou sur la SF, et la section consacrée au FX. Au final, un gros foutoir duquel le spectateur est bien souvent exclu. Car non seulement les bonus deviennent de ce fait abscons, mais on dénombre de plus une quantité indécente de private jokes entre le cameraman qui filme le plateau et l'équipe. Un peu à l'image du film – cette mélasse conçue par la Fox pour Will Smith, mais où surnagent de beaux restes d'un réalisateur brillant –, les bonus dispensent avec parcimonie quelques informations passionnantes sur ce blockbuster. D'ailleurs, si Will Smith conclut la section consacrée à la conception du film en nous assurant que l'expérience fut idyllique, on retiendra une intervention d'Alex Proyas assénant avec ironie que la réalisation de ce projet a été la plus simple de toute sa carrière, ou encore son inquiétude à la fin du commentaire audio (enregistré six semaines avant la sortie) sur le potentiel commercial d'un dénouement qui lui a valu des frictions avec le studio.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - SCÈNES COUPÉES - GALERIES - BANDES ANNONCES.

INTERVIEW ALEX PROYAS, RÉALISATEUR DE I, ROBOT

À propos de son expérience dans le domaine du blockbuster

C'est la première fois que l'on me confie les commandes d'un blockbuster, il m'est donc difficile de répondre à toutes les attaques, puisque je n'ai pas de point de repère pour comparer mon expérience à une autre. Cependant, je peux vous assurer que si **I, Robot** a été un projet difficile, je n'ai, par contre, jamais eu la sensation que l'ingérence du studio m'étouffait. D'autant que de mon point de vue, et comme le dit si bien Will Smith, **I, Robot** est un petit film d'auteur caché au sein d'un énorme blockbuster. À vous de faire la part des choses, mais je ne pense pas que ce soit un exercice trop difficile. Néanmoins, on m'a reproché plusieurs choix que je continue à assumer entièrement. Par exemple, en ce qui concerne le placement de produit, et même s'il s'agissait initialement d'une demande du studio, j'ai accepté cette concession car elle me permettait d'ancrer mon futur dans une réalité plus tangible pour le spectateur contemporain. C'est, en ce qui me concerne, presque un parti pris visuel qui permet de valider notre direction artistique.

À propos de l'humour du film

Apparemment, l'humour inhérent au personnage de Will Smith a beaucoup dérangé certains de mes fans. Déjà, j'aimerais souligner le fait que Will s'est toujours mis au service de mon film, et non l'inverse. Inutile donc d'imaginer qu'il m'a imposé des choses. Ensuite, l'humour de ce personnage n'était pour moi qu'une frêle barrière derrière laquelle il tentait, en vain, de cacher ses phobies et ses traumas. En cela, ses blagues détachent moins le spectateur des enjeux du scénario qu'elles ne les soulignent. Enfin, je ne cherche pas à faire un film sombre pour le simple plaisir de faire un film sombre. Le ton de **I, Robot** est plus joyeux que celui de **Dark City** ou de **The Crow** parce qu'il me semblait approprié pour ce projet en particulier. Bref, quelle que soit votre opinion, il serait vain de juger **I, Robot** à l'aune de mes précédents films.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

SHE-DEVIL - LA DIABLE Il fut un temps où Roseanne Barr était l'égérie de la nouvelle TV ricaine et où Meryl Streep voulait jouer avec son image d'actrice à Oscar. À la même époque, la jeune Susan Seidelman était même considérée comme une véritable artiste suite au succès artistique et commercial de son **Recherche Susan désespérément**. Bref, tout ceci explique la production de ce gros packaging foireux sous forme de lamentable comédie, dans laquelle la grosse star de sitcom prend sa revanche sur la jeune femme qui lui a piqué son gros con de mari. Fantastique du bout des doigts de pied (Roseanne est vaguement assimilée au Diable), ce pur produit marketing n'aura pas tenu ses promesses et aura d'ailleurs précipité la carrière cinéma de ses instigateurs dans les limbes. Bien fait, tiens ! (MGM)

BREAKING IN Vendu comme une grosse comédie limite débilos par une jaquette volontiers mensongère, **Breaking In** est en fait une petite chronique racontant la rencontre d'un cambrioleur de haut niveau (Burt Reynolds avant de s'être fait tirer la queule, excellent) et d'un jeune glandeur (Casey Siemaszko), qui va devenir son protégé. Volontiers doux amer, ce joli petit film s'attarde plus sur la caractérisation que sur les éléments du genre, ce qui n'étonnera que ceux qui n'ont pas lu au générique le nom de son scénariste, John Sayles. Anecdotique dans la carrière de son auteur, mais tout de même touchant... (MGM)

AMERICAN DRAGONS Un Buddy-movie façon 80's, ça vous tente ? Les nostalgiques du cinéma d'action lobotomisé-torché par les narines seront aux anges avec ce **American Dragons**, dans lequel Michael Biehn (ce type n'a pas eu la carrière qu'il méritait, c'est dit !) s'associe avec le Coréen Joong-Hoon Park (**Sur la trace du serpent**) pour arrêter une guerre des gangs entre mafieux et yakuzas à New York. Au début, ils ne peuvent pas se piffer, ensuite ils deviennent potes en buvant des bières et en s'envoyant des « fuck you » à la queule toutes les cinq minutes et à la fin, ils s'enfilent (Euh... j'extrapole peut-être un peu, j'avoue...) ! Bref, ça canarde mou, c'est hardcore de loin et c'est filmé en courtes focales décadrées pour se la jouer menace urbaine : la totale quoi ! (MGM)

AMOUR ET AMNÉSIE Bon, on avoue, on aime bien Adam Sandler ! Ici, le transfuge du SNL s'acoquine de nouveau avec Drew Barrymore, après **The Wedding Singer**, pour une comédie romantique plus romantique que comique d'ailleurs, et joue un tombeur de ces dames forcé de draguer tous les jours une jeune fille amnésique. Sorte de **Un Jour sans fin** sans l'argument fantastique, **Amour et Amnésie** s'avère être une surprise dans la filmo du rigolo puisque la maladie du personnage féminin est traitée avec le plus grand sérieux. Heureusement qu'il reste quelques grosses otaries qui couinent pour nous faire rigoler un peu ! (GCT)

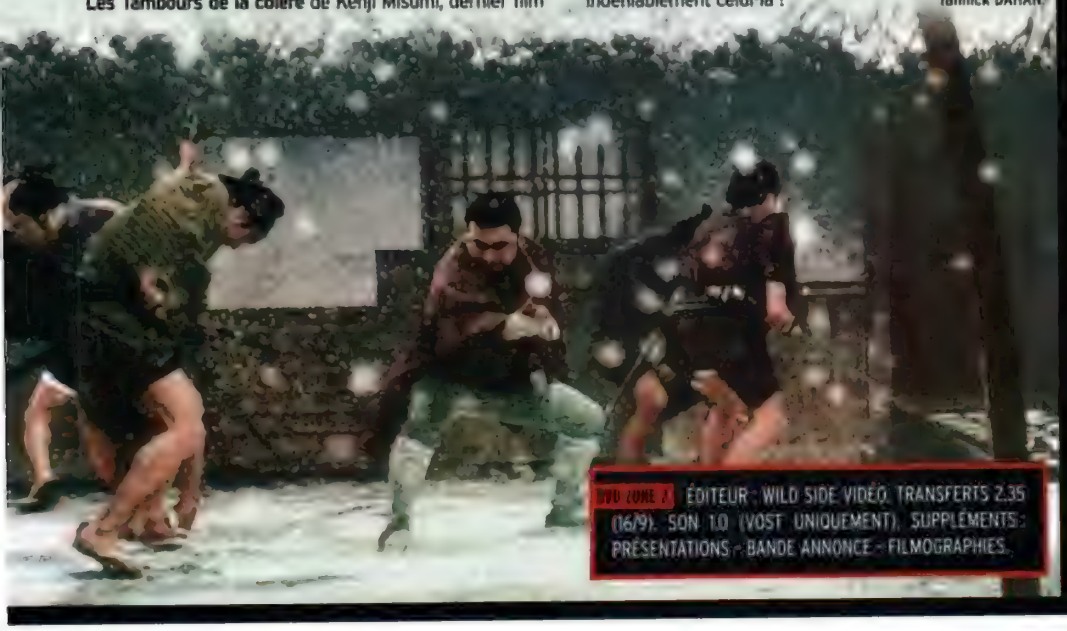
ESPION MAIS PAS TROP ! Si vous avez envie de voir Michael Douglas (60 ans) et Albert Brooks (57 ans) jouer les espions dans une comédie d'action molle qui valorise la sacro-sainte institution du mariage et donne des leçons sur « comment être un bon papa tout en dézinguant des méchants pédés français », alors cet **Espion mais pas trop !** est fait pour vous ! Remake updaté de **Ne tirez pas sur le dentiste** (Arthur Hiller, 1979), le film d'Andrew Fleming (**Dick**) reste donc un produit absolument pas mensonger quant à son contenu : c'est effectivement aussi drôle que la bande-annonce le laissait sous-entendre, et vu l'âge des comédiens principaux, on se doute que ça fonce à toute berzingue. Notons la présence de Ryan Reynolds (la machine à pets de **Blade : Trinity**) pour les amateurs... (TF1 Vidéo)

AVEUGLE MAIS PAS MANCHOT !

(LE DÉFI + ZATOICHI CONTRE YOJIMBO + LES TAMBOURS DE LA COLÈRE)

Wild Side continue d'éditer les meilleurs épisodes de la très longue saga **Zatoichi** avec l'incroyable Shintaro Katsu, épicentre de cette série unique en son genre, qui a su systématiquement renouveler son jeu au sein d'un concept immuable. Ici, **Le Défi**, **Les Tambours de la colère**, et **Zatoichi contre Yojimbo** (respectivement 18, 19 et 20e épisodes de la série), prouvent à quel point l'intérêt des films ne réside pas dans leur scénario (simples digressions sur l'arrivée du masseur solitaire dans un village où il se confronte à l'injustice), mais dans l'interprétation subtile d'un personnage bien plus complexe qu'il n'en a l'air, et dans la traduction par le sabre de ses tourments intérieurs. Si l'on doit reconnaître l'intérêt psychologique du **Défi** réalisé par Kimiyoshi Yasuda, ce chapitre est sans commune mesure face aux deux épisodes suivants. Le somptueux **Les Tambours de la colère** de Kenji Misumi, dernier film produit par la Daiei avant que Shintaro Katsu prenne les rênes de la saga, est sans conteste l'un des plus violents, l'un des plus nihilistes et l'un des plus intéressants en termes de mise en scène. Misumi fait preuve d'une invention constante et enchaîne les séquences d'anthologie (dont cet incroyable combat dans le noir où seul Ichi est éclairé par une lampe aveuglante). Quant à **Zatoichi contre Yojimbo** de Kikachi Okamoto (brillant réal du **Sabre du Mal**), il reste l'épisode le plus mythique (et le plus westernien) de toute la saga, Shintaro Katsu invitant à bord de la franchise l'autre méga star du Japon, Toshiro Mifune, pour reprendre le rôle de Yojimbo, immortalisé par Kurosawa. Un face-à-face de légende, qui tient toutes ses promesses, en particulier lors d'un final d'une beauté renversante. Si vous ne deviez voir qu'un **Zatoichi**, ce serait indéniablement celui-là !

Yannick DAHAN



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE VIDEO. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PRÉSENTATIONS - BANDE ANNONCE - FILMOGRAPHIES.

AU PIQUET !

(TROLL 2 + LES TÉMOINS + UNDEAD)

Un gros nanar poilu, un pétoche movie tout péteux et un film de zombies australien, voici la liste des cancres du fantastique de ce mois-ci. **Troll 2**, production italienne qui n'a en fait rien à voir avec le **Troll** de John Carl Buechler, met une famille de Ricains aux prises avec des Gobelins ridicules (des nains habillés avec des sacs à patates et grimés avec de la purée). Le final touche au sublime, lorsque les bestioles végétariennes se retrouvent face à un gamin armé... d'un sandwich à la saucisse ! L'humour (involontaire ou pas), **Les Témoins** en manque cruellement. Christina Ricci devait vraiment avoir des problèmes d'impôts pour se commettre dans ce croisement flamboyesque entre le **Sixième sens** de Shyamalan et le **Timescape** de David Twohy, le tout relevé d'une pointe de mysticisme chrétien et emballé par le réal de **Jamais sans ma fille**. A priori plus réjouissants que la bande de petits vieux hébétés des **Témoins**, les zombies de **Undead** avaient tout pour nous séduire. Las, ce petit film bordélique mais généreux manque vraiment de rythme et de punch. D'autant plus dommage qu'on a là quelques belles idées et que les frangins Spierig ont vraiment créé leurs SFX avec trois fois rien (voir les bonus).

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : MGM, M6 VIDEO ET CTV. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LES TÉMOINS** ET **UNDEAD**), DTS (VF SUR **LES TÉMOINS**) ET 2.0 (SUR **TROLL 2**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - COMPARAISON FILM/STORY-BOARD - SCÈNES COUPÉES (SUR **UNDEAD**) - MAKING OF - BANDES ANNONCES (SUR **UNDEAD** ET **LES TÉMOINS**) - INTERVIEWS (SUR LES TÉMOINS).

LES MUPPETS - DOUBLE DVD

(LES MUPPETS - LE FILM + LA GRANDE AVENTURE DES MUPPETS)

Enfin, le véritable âge d'or cinématographique des Muppets a le droit de cité en DVD zone 2 avec la sortie en double programme des deux premières adaptations (1979 et 1981) supervisées par Jim Henson lui-même. Tout d'abord, **Les Muppets, ça c'est du cinéma** (retitré ici **Les Muppets - le film**) de James Frawley, narrant l'arrivée des Muppets à Hollywood, et enfin, **La Grande aventure des Muppets** (à savoir **The Great Muppet Caper**) de Jim Henson lui-même, qui déplace les Muppets à Londres, enquêtant sur le vol d'un inestimable diamant. Détournant brillamment deux genres (le road movie et le caper movie), ces films démontrent, tout comme le déjà disponible **Les Muppets à Manhattan**, à quel point la basse-cour de Jim Henson ne souffrait d'aucune comparaison avec les Looney Tunes de Chuck Jones, avant que le fils Brian ne prenne la relève et plonge Kermit et ses amis dans le consensuel le plus effroyable. Des cameos en pagaille (Steve Martin, Bob Hope, Mel Brooks, James Coburn, Charles Grodin, Peter Ustinov ou encore Diana Rigg), du comique de situation exemplaire, des scripts hyper travaillés et un tour de force technique constant, bref, on est loin des **Muppets dans l'espace** et autre **Île au trésor des Muppets**... Certains comparent même **Les Muppets, ça c'est du cinéma** à du Bergman, mais on leur répondra que Kermit qui se prend des murs, c'est quand même plus marrant !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : ÉLÉPHANT. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES - MUPPETISMS.

CURE
ÉDITION SPÉCIALE

DE KIYOSHI KUROSAWA

Déjà sorti chez MK2, **Cure** de Kiyoshi Kurosawa (re)pointe donc le bout de sa galette désormais nantie d'un joli digipack inutile. Bon, pas grave, gogos comme nous sommes, nous allons bien sûr repasser à la caisse ! Le film, quant à lui, reste toujours ce grand moment dépressif du thriller japonais. Kiyoshi Kurosawa, fasciné par le mal qui se tapit dans le quotidien et se propage tel un virus dévastateur, brosse le portrait d'un inspecteur de police (l'excellent Koji Yakusho) décontenancé par une série de meurtres « copycat » commis par des personnes sans aucun lien apparent. Devant en plus faire face aux troubles mentaux de sa femme, l'inspecteur Takabe plonge alors dans des eaux plus que troubles... Kurosawa se pose ici en démiurge d'une sorte d'apocalypse virale (à l'image de **Kaïro**) et fait exploser les institutions et les valeurs en place de la société japonaise (la police, la famille...). Sa mise en scène hypnotique et radicale frappe le spectateur au ventre, et l'on pense parfois (toutes proportions gardées) au **Meurtres sous contrôle** du grand Larry Cohen. À noter la présence d'une excellente interview d'Yves Montmayeur et la toujours très drôle (!) bande-annonce japonaise (avec sa citation finale *« Je n'ai jamais vu de crimes plus horribles ! »* d'un certain Robert K. Resler, ancien psychanalyste du FBI).

Fausto FASULO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MK2. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW - BANDE ANNONCE.

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE
(BAMBI - ÉDITION COLLECTOR + LA FERME SE REBELLE)

Un chef-d'œuvre dans une édition parfaite, ça ne se voit pas tous les jours. Le collector de **Bambi** que nous sort Disney nous propose donc le classique susdit dans une copie restaurée magnifique, qui permet de découvrir le film comme on ne l'avait jamais vu. En plus de cela, on a droit à une kyrielle de bonus indispensables qui achèvent de transformer cette édition haut de gamme en une référence pour tous les amateurs d'animation. Du commentaire audio de Walt Disney (en fait des notes de travail lues par l'acteur Patrick Stewart) au long et complet making of, en passant par des featurettes comme celle sur la restauration du film, **Bambi** apparaît pour ce qu'il a toujours été : un défi technique et narratif époustouflant. La présentation par Walt Disney de la caméra multiplane, qui devait révolutionner l'art du dessin animé en accroissant la profondeur de champ, couplée au court-métrage expérimental **Le Vieux moulin**, sorte de démo bluffante de ladite caméra, donne une idée de la pertinence éditoriale de ce DVD. À côté, **La Ferme se rebelle** fait triste mine, avec ses bonus promo lénifiants, et achève ainsi d'enterrer cette ultime livraison du département animation 2D d'Orlando. Trois vaches, pour sauver leur ferme, se transforment en chasseuses de prime et décident de capturer un terrifiant voleur de bétail. Voilà le pitch de cette comédie westernienne poussive, qui peine tout du long à trouver un rythme et un équilibre entre gaudriole et conservatisme. N'arrivant jamais à la cheville du délirant **Kuzco, La Ferme se rebelle** démontre que le système créé par Walt Disney n'est plus que l'ombre de lui-même. Au piquet Michael Eisner !

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERTS 1.33 ET 1.66 (4/3 ET 16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX), DTS (VF DE **BAMBI**) ET 2.0 (VO ET VF DE **BAMBI**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - GALERIES PHOTOS COMMENTÉES - JEUX - COURT-MÉTRAGE (SUR LES DEUX) - FEATURETTES - BANDE ANNONCE (SUR **BAMBI**) - CLIP VIDÉO (SUR **LA FERME SE REBELLE**).

RUE SANS ISSUE

DE WILLIAM WYLER

Tiré d'une pièce de théâtre à succès, **Rue sans issue** est une chronique sociale que William Wyler tourna juste avant **Jezebel**. Filmée dans un seul décor en studio représentant l'East side à New York (sans que Wyler ne se répète jamais !), cette lutte des classes assez grossière mais touchante, qui oppose riches habitants, sales gosses de la rue, et un gangster de retour au bercail, vaut moins pour Bogart (encore dans sa phase « bad guy attitré ») que pour les Dead End Kids, une bande de jeunes acteurs révélés grâce à la pièce éponyme. Des gamins au succès fulgurant, qui allaient tourner sept films, dont trois avec Bogart, et revêtir par la suite les noms de East Side Kids et de Bowery Boys.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF).

UN DUPLEX POUR 3

DE DANNY DEVITO

Contrairement à ce qu'annonce la jaquette du DVD, pas de trace d'interviews sur ce disque qui ne propose qu'une featurette lamentable et une bande-annonce qui ne rend pas justice au film. Certes, **Un duplex pour 3** est loin d'être le meilleur film de Danny DeVito, mais cette sympathique petite œuvre de commande à peine féroce méritait un peu plus que ce traitement par-dessus la jambe. La question se pose néanmoins : Est-ce à cause de ses bides successifs de réalisateur que DeVito est parti faire le zouave dans des comédies familiales italiennes bas de plafond (**Christmas in Love**) ?

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : TF1 VIDÉO. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : FEATURETTE - BANDE ANNONCE.

SPAWN - SAISON 2

D'ERIC RADOMSKI

Toujours dans la même veine hardcore (un miracle pour la TV américaine), cette deuxième saison de **Spawn** ne possède pas la concision à laquelle le spectateur s'était jusqu'ici habituée, se perdant dans des sous-intrigues ralentissant dangereusement le rythme (la partie concernant Terry Fitzgerald), mais proposant néanmoins quelques monstrueux morceaux d'anthologie (le combat Spawn/Chapel sur trois épisodes !). On est donc loin de la première saison séminale, mais les fans du comics bruyant de McFarlane seront quand même satisfaits. De toute façon, c'est ça ou le film ! Ah, on moufte plus, hein...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : GALERIES DE PERSONNAGES - BANDES ANNONCES.

TAUX DE CRIMINALITÉ

(MONSTER : ÉDITION COLLECTOR + LE VILLAGE)

La sortie en DVD du film de Shyamalan nous permet-elle de revoir **Le Village** sous un autre jour ? Pas particulièrement, puisque les défauts principaux de ce thriller d'époque sont toujours présents, à savoir que le réalisateur d'**Incassable** privilégie cette fois sa thématique à l'intrigue même du film, en omettant sciemment de la faire basculer dans le cinéma fantastique qui le caractérise. Critique libérale de la peur de l'Amérique post-11 septembre, **Le Village** évite malheureusement de construire une imagerie propre, généralement de mise chez le cinéaste. Quelques passages réussis (une scène de meurtre intense) concernent donc directement cette thématique, alors que pourtant, le point faible du métrage est véhiculé par la découverte des ridicules monstres du film. C'est d'ailleurs le point le plus controversé, puisque le réalisateur avoue à demi-mot ses erreurs dans le making of, sans pour autant les assumer pleinement. **Monster**, de son côté, se concentre avant tout sur le cas d'Aileen Wuornos, labellisée à tort « premier serial killer féminin » de l'histoire. Charlize Theron se tartine la tronche pour incarner la meurtrière, et le film joue évidemment sur la terreur qu'elle peut provoquer. Mais ce n'est cependant pas la thématique principale de **Monster**, qui tente de façon plus évidente de donner des circonstances atténuantes à la meurtrière, présentant ses actions comme des actes presque non prémédités et même nécessaires ! Bref, un film véritablement maladroit sur le sujet, qui retourne la logique de la peur engendrée par le personnage principal. On préférera le documentaire de Nick Broomfield disponible sur le second disque, plus humain que cette tentative féministe et cabotine, qui se réclame de **Taxi Driver** et de **De Sang-froid**. Ouais, quand même hein...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : METROPOLITAN ET BUENA VISTA. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF SUR **LE VILLAGE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COURT-MÉTRAGE (SUR **LE VILLAGE**) - FILMOGRAPHIES - BANDE ANNONCE - DOCUMENTAIRE (SUR **MONSTER**) - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - INTERVIEW - GALERIE PHOTOS (SUR LES DEUX).

THE SHIELD
SAISON 1

DE SHAWN RYAN

Il serait temps qu'on se réveille ! À l'instar des coffrets de ***24 heures chrono*** qui débarquent avec des plombes de retard, la série policière la plus hardcore des networks ricains voit enfin sa première saison éditée en zone 2 alors qu'au mois de mars, sur la chaîne américaine FX, débute la quatrième saison (et ils s'étonnent après que ça pirate sévère !). Mais ne faisons pas les fines bouches, car le coffret édité par Gaumont Columbia, quasi identique au zone 1, est plutôt bien fourni en suppléments (commentaires audio, scènes coupées, featurette), si ce n'est la disparition, au passage, des scripts originaux. Il est en tout cas l'occasion rêvée, pour tous ceux qui n'ont pas encore plongé dans la vie intense de ce commissariat des quartiers chauds de L.A., de découvrir les péripéties de Vic Mackey, flic aux méthodes peu orthodoxes, qui mène sa barque parmi les dealers comme un parrain le ferait dans la mafia. Même si on peut regretter un développement ambigu de la série (qui ne reste pas fidèle à son postulat de base, comme je l'avais souligné dans la rubrique télé lors de la sortie du coffret zone 1), toutefois rectifié dès la saison 2, **The Shield** reste un grand moment de télé à la fois provocateur, ultra violent, pervers et d'une audace qui en remontre à de nombreux blockbusters. Si vous ne connaissez pas encore, ça va être un choc !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES SUPPLÉMENTAIRES - MAKING OF - CASTING - FEATURETTE - BANDES ANNONCES - TV SPOTS.

PETITES COUPURES

(LE ROI ARTHUR + LE ROI ARTHUR DIRECTOR'S CUT)

Suite au caca nerveux d'Antoine Fuqua consécutif au remontage de son film, **Le Roi Arthur** sort aujourd'hui en DVD sous la forme de deux versions, celle vue dans les salles et le Director's cut. Les 15 minutes de rajouts concernent principalement des plans gore inoffensifs (notamment durant la bataille d'ouverture et celle de la conclusion), une scène de fesse entre Guenièvre et Arthur quelque peu rallongée, le développement de la formation intellectuelle d'Arthur par le moine Pélage (de laquelle découle sa conception du libre-arbitre), et quelques dialogues plus explicites. Bref, pas de quoi changer le film, qui reste une grosse épopée à deux balles aux raccourcis historiques hasardeux, filmée en gros plans et dotée de personnages inexistants servis par des acteurs qui tirent la gueule (mention spéciale à Clive Owen et Stellan Skarsgård). Les bonus étant les mêmes sur les deux éditions, on s'étonnera de ne pas voir la fin alternative, plus amère, figurer dans le nouveau montage. Dans le making of, Tonio déclare que Bruckheimer est *« comme un général »* sur un tournage, avouant ainsi sa soumission au mogul hollywoodien, qui l'a récompensé en lui offrant ce joli nonosse qu'est cette édition totalement inutile.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VF DU **DIRECTOR'S CUT**). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FIN ALTERNATIVE COMMENTÉE - GALERIE DE PHOTOS (SUR LES DEUX).

SPACED - COLLECTOR'S EDITION

DE SIMON PEGG & JESSICA STEVENSON

Les créateurs azimutés du génial **Shaun of the Dead** (sortie prévue pour juin prochain en France, c'est pas trop tôt !) auront déjà eu leur heure de gloire avec cette sitcom ultra plébiscitée, qui n'aura malheureusement connu que deux pauvres saisons de sept épisodes. Datant de 1999 et jouant de multiples références à la pop culture (en vrac, des références aux comics, à John Woo, **Pulp Fiction, Evil Dead, Vol au-dessus d'un nid de coucou, Resident Evil, Star Wars** et au **Sixième Sens**...), ***Spaced*** doit autant sa réussite au style hyperactif du réalisateur attitré Edgar Wright (qui a calmé le jeu sur **Shaun of the Dead**) qu'à l'écriture intelligente de Simon Pegg et Jessica Stevenson, qui se sont octroyés ici les rôles principaux de Tim et Daisy, deux jeunes artistes se faisant passer pour un couple afin de pouvoir louer l'appartement de leurs rêves. Seconds rôles brillants (Mike le fêlé de la gâchette, Brian l'artiste maudit), « geekisation » assumée (Tim ne s'est pas encore remis de l'échec artistique de **La Menace fantôme**, point de départ de plusieurs séquences hilarantes) et humour de situation pleinement maîtrisé sont donc les atouts de cette série qui aura connu un passage rapide sur notre réseau national sous le titre crétin ***Les Allumés***. Véritable phénomène en Angleterre, la sitcom se paye aujourd'hui une édition de luxe avec de multiples extraits de tournage, des séquences coupées et des commentaires audio en pagaille. Mais c'est le récent documentaire présent sur le troisième disque qui retient l'intérêt, puisque les responsables du show reviennent sur la conception même de la série, dont chaque épisode de 23 minutes aura quand même coûté plus de 150 000 euros. Bref, un achat obligatoire, d'autant que les créateurs promettent une troisième et ultime saison pour bientôt...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 UK ÉDITEUR : VCI. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST ANGLAIS UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - SCÈNES COUPÉES - B-ROLL - BANDES ANNONCES - BIOGRAPHIES - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS - DOCUMENTAIRE.

DAREDEVIL - DIRECTOR'S CUT

DE MARK STEVEN JOHNSON

Ce Director's cut confirme ce dont on se doutait déjà à la sortie du film : **Daredevil** est bien un projet qui a échappé des mains de son réalisateur. Soucieux d'ancrer le personnage dans un réalisme urbain, Mark Steven Johnson avait prévu de donner autant de consistance à son alter ego masqué qu'à sa figure publique, comme en témoigne la sous-intrigue concernant un procès dans lequel Matt Murdock prend la défense des petites gens (ici représentées par un Coolio grimaçant). Quelques légères modifications n'y changent malheureusement rien (ouste la scène de fesse rococo !) : même sous cette forme, son **Daredevil** reste un ratage complet proposant encore plus de scènes comiques avec Bullseye (il fait peur à un chien !), à peine plus de violence (le Caïd défonce ses gardes du corps, va savoir pourquoi...), mais aussi une meilleure gestion des seconds rôles (Ulrich et Foggy sont plus présents). Bref, malgré 30 minutes de plus, il manque indéniablement une vision de réalisateur à ce film, comme en témoigne la mainmise du studio sur le projet, puisque c'est ce dernier qui aura ordonné un traitement plus « super-héros » à la Marvel. Les nombreux SFX virevoltants piqués à tous les succès du moment en sont d'ailleurs le témoignage le plus probant. Johnson peut jouer les martyrs sur la featurette du DVD, personne n'est dupe...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : FOX. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VOST ANGLAIS) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - FEATURETTE - BANDES ANNONCES.

LOONEY TUNES GOLDEN COLLECTION 2

DE FRIZ FRELENG & CHUCK JONES

On constate que Warner prend un peu plus au sérieux les Looney Tunes en zone 1, lorsqu'il s'agit de sortir une sorte d'anthologie du travail de Chuck Jones, Friz Freleng et consorts, qu'en zone 2 où le bestiaire barré est toujours victime du label « kids ». Bien sûr, le contenu entier du premier box Golden Collection est disponible chez nous sur quatre DVD, affublé d'un packaging qui ne laisse pas entendre que les suppléments s'avèrent purement passionnants. Espérons donc que l'arrivée de ce second box Golden Collection en zone 1 ouvrira les yeux des éditeurs, vu qu'encore une fois, la Warner US a fait des merveilles. D'une part, ceux qui étaient frustrés de l'absence du Coyote seront aux anges avec un disque entièrement consacré aux coups qu'il reçoit dans la gueule en pourchassant Bip-Bip, tandis que les autres galettes se concentrent sur des cartoons rares ou un spécial Bugs Bunny. Mais c'est bien évidemment en termes d'interactivité que cette édition marque des points : véritable structure archiviste, elle propose des commentaires audio érudits, un TV special pour les 50 ans de Bugs (avec des stars invitées comme Cher et Bill Murray !) et plusieurs autres documents historiques. Bref, une véritable foire aux suppléments, qui dépassent le cadre du jeu interactif et des quizz pour neuneus, ce qui s'avère particulièrement salvateur et démontre, à qui veut bien le constater, que les Looney Tunes ne se cantonnent pas aux émissions enfantines du dimanche soir !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VOST ET VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRES AUDIO - FEATURETTES - RARETÉS - CARTOONS - TV SPECIAL.

ALEXANDRE LE GRAND

DE RIN TARO & PETER CHUNG

Fruit de la collaboration de deux pointures de l'animation, à savoir Rin Taro (réalisateur du puissantissime **Metropolis**) et Peter Chung (**Aeon Flux** et l'excellent **Dark Fury**), cette adaptation de la vie d'Alexandre le Grand est assez déconcertante. Tout d'abord, bien que le character design de Chung soit une réussite, des couleurs bien trop vives donnent un aspect criard à l'ensemble. La 3D utilisée pour le générique et pour certains éléments du décor est en outre devenue complètement archaïque et par conséquent assez laide (1997, forcément). En ce qui concerne le scénario, le script se révèle assez confus, brassant à la fois métaphysique, mathématiques et philosophie. La série devient parfois franchement absconse, comme si l'on voulait sciemment noyer le spectateur sous une tonne de références culturelles qu'on a parfois bien du mal à relier à ce que l'on voit à l'écran. Reste tout de même deux épisodes qui sortent du lot : la fameuse rencontre d'Alexandre avec Diogène le cynique (curieusement absente du film de Stone) et le flash-forward où Alexandre, traqué par la milice, visite l'immense métropole qu'il aura fait construire 100 ans auparavant : La Nouvelle Alexandrie. À noter que cette nouvelle édition comporte bien un doublage français correct, mais malheureusement pas synchrone avec les images !

David DOUKHAN

DVD INTÉGRAL JAPON. 1997. RÉAL. : RIN TARO ET PETER CHUNG. FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : INTERVIEWS, DOCUMENTAIRES, LIVRET COLLECTOR. DIST. : KAZE

MANSON FAMILY

DE JIM VAN BEBBER

Icône du cinéma underground américain, Jim Van Bebber (**Deadbeat at Dawn**, **Sweet Satan**, sorti à l'époque chez Haxan) aura mis pas moins de quinze longues années pour accoucher de son **Manson Family**. Même hors d'état de nuire, le gourou barbu (et ses nombreux adeptes en liberté) dérangent et effraient encore beaucoup de monde, sauf un Van Bebber bien décidé à tout dévoiler au nom de la vérité (même l'abominable meurtre de Sharon Tate). Simple subterfuge trouvé par un agitateur cinéphile désireux de ne faire aucun compromis lorsqu'il s'agit de montrer l'insoutenable. Son film (sauvé de la banqueroute par Blue Underground, la boîte DVD de William Lustig), s'axe autour d'interviews des membres de la secte Manson recueillies par une équipe télé. Scènes régulièrement ponctuées de flash-backs nous dévoilant le quotidien de cette bande d'allumés, quotidien qui pourrait se résumer au fameux triptyque sexe (ça partouze à tout bout de champ), drogue (en doutiez-vous ?) et rock n' roll (Manson a loupé sa vocation de musicien, Van Bebber ne jure que par les Sex Pistols). Images chocs, granuleuses et rayées, acteurs crédibles (ils interprètent quasiment tous leur rôle à quinze ans d'intervalle), montage parfois proche de l'épilepsie où le quasi subliminal côtoie le gore cradingue naturaliste, Van Bebber peut être fier de son coup. Vous l'avez compris, **Manson Family** n'a rien du petit film d'horreur inoffensif du samedi soir. Certes, certains passages flirtent doucement avec le ridicule le plus achevé (les messes noires, la crucifixion), mais l'essentiel est bel et bien là : Charles Manson fait peur.

Alexandre BUSTILLO

DVD MÉDIA USA. 2003. RÉAL. : JIM VAN BEBBER. INT. : MARCELO GAMES, MARC PITMAN, LESLIE ORR, MAUREEN ALLISSE, AMI YATES, JIM VAN BEBBER... FORMAT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST. : OPENING

ST JOHN'S WORT/UZUMAKI

DE TEN SHIMOYAMA & HIGUCHINSKY

Les films d'horreur asiatiques ayant toujours autant la cote, certains éditeurs se risquent à sortir quelques titres susceptibles de prolonger le frisson chez soi. Le Japonais **St John's Wort**, lui, ne prolongera que notre ennui malgré une entrée en matière assez efficace. Ayant hérité de la maison de son père, une jeune fille s'y rend avec un ami, caméra au poing. Suivront pas moins de quarante minutes d'exploration étrangement très prenantes. Hélas, le soufflet retombera aussitôt lorsque l'histoire se mettra à disserter sur la réalité virtuelle, assommant soudainement son auditoire. Dommage que le réalisateur Ten Shimoyama ne soit pas resté sur les rails du film de maison hantée. Si **St John's Wort** déçoit, il n'en est pas de même pour **Uzumaki**, adaptation complètement barrée d'un manga de Junji Ito (**Kakashi**). Étrange malédiction que celle qui frappe cette petite ville japonaise. Ses habitants sont irrésistiblement attirés par tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à une spirale, au point d'en devenir une eux-mêmes. Si la majorité des kwaidans misait sur l'ellipse pour nous foutre mal à l'aise, le **Uzumaki** de Higuchinsky n'hésite pas une seconde à nous dépeindre le calvaire de ses protagonistes dans des séquences-chocs ultra graphiques. Alors si vous n'avez jamais vu d'homme-escargot de votre vie, ruez-vous sur ce film définitivement à part, vendu en double programme avec **St John's Wort**.

Alexandre BUSTILLO

DVD MÉDIA JAPON. 2000. 2001. RÉAL. : TEN SHIMOYAMA ET HIGUCHINSKY. INT. : MEGUMI OKINA, KIRIE HATSUNE... FORMATS 1.85. SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). DIST. : STUDIO CANAL

GACY

DE CLIVE SAUNDERS

Comme la majorité des tueurs en série, John Wayne Gacy a tout du bon gars affable, du voisin idéal. Visage lunaire, physique rebondi et cordialité à toute épreuve, Gacy n'en choquera que plus l'Amérique lorsque cette dernière découvrira les dizaines de cadavres putréfiés planqués sous sa maison. Écrit par le scénariste de **Dahmer**, **Gacy**, à l'instar de ce dernier, ne convainc pas avec ce portrait consensuel et plutôt chiant, transformant une ordure immonde en guignol ringard maquillé façon Kiss. Même le Lecter de **Dragon rouge** fout plus les chocottes que bouboule, c'est dire...

Alexandre BUSTILLO

DVD MÉDIA USA. 2003. RÉAL. : CLIVE SAUNDERS. INT. : MARK HOLTON, ADAM BALDWIN, TOM WALDON. FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST. : OPENING

BATTLE ROYALE 2 : REQUIEM

DE KINJI & KENTA FUKASAKU

12 Novembre 2003, Milan, Italie. Les acheteurs du MIFED découvrent **Battle Royale 2 : Requiem**, film-testament de Kinji Fukasaku achevé par son fils Kenta. À la fin de la projection, une question se propage à une vitesse folle sur toutes les lèvres : comment sortir ce film en salles dans un tel contexte mondial, où la moindre faute de goût se voit aussitôt condamnée à grande échelle ? Pour ceux qui l'ignorent encore, **Battle Royale 2** s'ouvre sur l'inimaginable : la destruction simultanée de deux tours jumelles par un groupuscule de terroristes qui s'avéreront être les héros de l'histoire. Moins de deux ans après le 11 septembre, Kinji Fukasaku brise le tabou suprême d'une Amérique encore convalescente. Bien évidemment, le vieux réalisateur ayant grandi dans les ruines d'un pays ravagé par l'atome n'est pas un sympathisant de Ben Laden, mais un fervent défenseur de la paix (voir Mad 159). Mais qui aurait quand même osé sortir un film si ouvert à la controverse, à une heure où l'oncle Sam n'osait même plus écouter, au point de la censurer sur les ondes, la musique susceptible de lui rappeler son malheur ? Pas grand monde à l'arrivée, puisque **Battle Royale 2** (malgré un joli carton au Japon) sortira principalement en DVD aux quatre coins du Globe. Dommage, car le film se prêterait à merveille à une exploitation en salles. L'histoire est identique à la première, à un détail majeur près : les élèves fonctionnent désormais en binôme, et s'ils se séparent, leur collier explose. Le reste est une succession quasi ininterrompue de gunfights dévastateurs, ponctuée régulièrement de scènes furieusement gore, le plus souvent dédramatisées par l'hilarant cabotinage de Riki Takeuchi, venant remplacer un Kitano qui s'octroiera, au même titre que Sonny Chiba, un simple cameo. Au final ? Un authentique film de bourrins certes trop long, mais parfaitement exécuté. Y'avait pas de quoi se dénouer la cravate les gars.

Alexandre BUSTILLO

DVD CREDIT JAPON. 2002. RÉAL. : KINJI ET KENTA FUKASAKU. INT. : TATSUYA FUJIWARA, AKI MAEDA... FORMAT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FEATURETTES - BANDE-ANNONCE. DIST. : FRAVIDIS.

FUDOH/BIRD PEOPLE IN CHINA

DE TAKASHI MIIKE

Vu son incroyable productivité et le faible nombre de ses films distribués en France, il y avait fort à parier que Takashi Miike allait encore faire parler de lui, cette fois avec la sortie d'un double programme initié par Jean-Pierre Dionnet, l'un de ses plus ardents défenseurs en France. Un double programme qui ne sent pas la rose, puisque **Fudoh**, l'histoire d'un jeune homme qui planifie une vengeance contre son Yakuza de père, sort du même moule que l'essentiel de la production du réalisateur, à savoir 3 scènes trashouilles et 80 minutes de remplissage effroyablement pénible. Intérêt zéro donc, ce qui n'est pas le cas de **Bird People in China**. Narrant les pérégrinations d'un yakuza caractériel et d'un salaryman à la recherche d'un filon de jade en plein cœur de la Chine sauvage, Miike se découvre ici une vocation de conteur d'histoires et nous ménage une étude de caractères, ô surprise, tout à fait regardable. Évidemment, le talent de metteur en scène du bonhomme reste relatif, mais mieux vaut encore une réalisation sobre (limite télévisuelle par moments) que les expérimentations de **Visitor Q**, à peine dignes de **Vidéo Gag**. Autant dire que si vous deviez absolument voir un film de Miike, autant essayer celui-là ! Maintenant, si vous préférez regarder autre chose, hein...

Manuel COLOMBIER

DVD CREDIT JAPON. 1996. 1998. RÉAL. : TAKASHI MIIKE. INT. : SHOSUKE TANIHARA, MASAHIRO MOTOKI. FORMATS 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE. DIST. : STUDIO CANAL.

ANAZAPTA

D'ALBERTO SCIAMMA

En pleine guerre de 100 ans, un mystérieux voyageur débarque dans un petit village français pour se venger de ses habitants. Voilà le pitch d'**Anazapta**, ersatz refroidi du **Nom de la rose**, formaté pour une diffusion en prime time sur M6, la chaîne qui s'est récemment chopée la honte en censurant comme des cochons **Dinocroc**. Pour faire court, c'est moche, mal filmé et beaucoup trop long. Même l'excellent Jason Flemyng (James Bataille en personne) patine dans ce nanar aussi épique qu'une pub pour une banque ouverte jusqu'à 22 heures.

Alexandre BUSTILLO

DVD CREDIT USA/GB. 2001. RÉAL. : ALBERTO SCIAMMA. INT. : JASON FLEMYNG, LENA HEADY... TRANSFERT 1.33. (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). DIST. : LA FABRIQUE DE FILMS.

SUBTERANO

DE MORT S. SEBEN

Petit film fantastique australien, **Subterano** se verrait bien en successeur de **Cube**, avec sa tripotée d'andouilles enfermées dans un parking, premier niveau d'un jeu virtuel dirigé par un psychopathe. Peine perdue pour ce film bourré de faux raccords, qui n'arrivera jamais à nous faire ressentir la moindre sensation d'étouffement. Reste le look impressionnant du maître du jeu, et un final des plus sympathiques, voyant l'un des survivants affronter une sorte de Bioman monté sur rollers et armé d'un lance-flammes. Mais bon, le digne successeur au film de Natali est bien australien... et s'appelle **Saw**.

Alexandre BUSTILLO

DVD CREDIT AUSTRALIE. 2002. RÉAL. : MORT S. SEBEN. INT. : ALEX DIMITRIADES, TASMA WALTON... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : LA FABRIQUE DE FILMS.

ALLAN QUATERMAIN ET LA PIERRE DES ANCÊTRES

DE STEVE BOYUM

Diffusée durant les fêtes sur M6 (encore bravo pour **Dinocroc** !), cette production Hallmark assez thunée (plus de 20 millions de dollars) tente de ressusciter le héros de Haggard. Certes, Steve Boyum (**Timecop 2**) s'en tire beaucoup mieux que Jack Lee Thompson et Gary Nelson, les deux zouaves ayant saboté le personnage dans les années 80. Et certes encore, Patrick Swayze s'en sort bien mieux dans le rôle-titre que Richard Chamberlain, mais pas de quoi non plus nous faire oublier Stewart Granger. Le boss en hôtesse de l'air ? Huummm, ça m'excite...

Alexandre BUSTILLO

DVD CREDIT USA. 2004. RÉAL. : STEVE BOYUM. INT. : PATRICK SWAYZE, ALISON DOODY... FORMAT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST. : M6 VIDÉO.

MAD DVD

LA MONTAGNE DU DIEU CANNIBALE

DE SERGIO MARTINO

AU CROISEMENT DU FILM D'AVENTURES ET DE L'HORREUR GORE, UNE SÉRIE B ITALIENNE OÙ L'EX-JAMES BOND GIRL URSULA ANDRESS PROMÈNE UN PHYSIQUE AVANTAGEUX MIS À MAL PAR DES INDIGÈNES, HABITANTS D'UNE JUNGLE FINALEMENT PAS SI ÉLOIGNÉE DE CELLE DES TARZAN.

Il y a comme ça des séries B qui marient l'ancien et le moderne sans même s'en apercevoir. Presque benoîtement, **La Montagne du dieu cannibale** accomplit le rapprochement. L'ancien, c'est l'aventure exotique à la **Tarzan**, chargée de clichés, d'affreux sauvages, d'animaux hostiles, et avec pour symbole la demoiselle en détresse. La nouveauté, ce sont les cannibales, déjà très prolifiques dans le cinéma italien avant même que n'arrive le chef-d'œuvre du genre, **Cannibal Holocaust.** Ils sont la coqueluche du genre avec les zombies, eux aussi anthropophages par ailleurs... Synthèse de l'ancien et du moderne, **La Montagne du dieu cannibale** est donc un film d'aventures horrifique comme Cinecittá en produit des paquets à l'époque, sur la garantie de ventes substantielles à l'étranger. Et pour y parvenir, quoi de plus efficace que de réquisitionner des noms qui ouvrent les portes du marché américain. En l'occurrence celui d'Ursula Andress, sex-symbol et première James Bond girl de la fameuse saga. Tombée en disgrâce à Hollywood et auprès des grands producteurs européens, elle tourne surtout en Italie et, sans trop se fatiguer, obéit au mot d'ordre de ses producteurs : *« Sois belle, déshabille-toi et tais-toi. »*. Elle incarne ici Susan Stevenson, bourgeoise sur les traces de son mari disparu en Nouvelle-Guinée, qu'elle finira néanmoins par retrouver à l'état de charogne. Ce dernier est par ailleurs devenu l'objet de culte des cannibales Pukas, convaincus que le compteur Geiger en état de marche enfoncé dans sa poitrine putréfiée lui confère la vie éternelle ! À la consigne *« Sois belle... »*, Ursula Andress y obéit sans sourciller dans un scénario qui lui demande surtout de prêter son corps à une séance de body-painting intégral appliqué a mano par les cruels sauvages. À ses côtés, Stacy Keach, pas encore coiffé du feutre de Mike Hammer à la télévision, et Claudio Cassinelli, vieux routard de la série B. En somme, une distribution parfaitement étudiée pour écouler le produit... Un produit emballé par des artisans rompus à l'exercice : le scénariste Cesare Frugoni et le réalisateur Sergio Martino, qui avec **La Montagne du dieu cannibale** inaugurent une collaboration se poursuivant avec **Le Continent des hommes poissons** et **Alligator**, toujours dans la même mouvance « aventures rétro » agrémentées de quelques ingrédients opportunistes. *« Une version moderne des* **Mines du Roi Salomon** *»* revendique pour **La Montagne...** un réalisateur fustigeant par la même occasion les autres films du genre dénués, selon lui, de tout scénario. Une comparaison pas si exagérée finalement, à un détail près cependant : un gisement d'uranium remplace ici l'or et les joyaux.

S'il plaide en faveur d'un scénario béton, Sergio Martino n'en reste pas moins fidèle à la plupart des règles du genre : images crues d'animaux mutilés ou avalés par des prédateurs, gueuletons gore et autres sévices, dont l'introduction forcée d'un lézard vivant dans la bouche de Claudio Cassinelli. La séquence la plus corsée : le viol d'un cochon sauvage par un cannibale, instants généralement censurés ou autocensurés, à l'instar des scènes d'anthropophagie dégagées ou rétablies dans les copies ou masters selon les diffuseurs, supports ou chaînes de télévision. Autant d'images qui, loin de la volonté documentaire de **Cannibal Holocaust,** visent essentiellement au sensationnalisme... Et le résultat est probant, notamment grâce aux effets spéciaux bouchers de Paolo Ricci, spécialiste de la découpe de biftecks humains, qui, avant **La Montagne du dieu cannibale,** officia sur **Le Dernier monde cannibale** (et qui, deux ans plus tard, renquillera sur **La Secte des cannibales** d'Umberto Lenzi). Des trucages plutôt convaincants donc, en dépit d'un budget que Sergio Martino qualifie de *« ridicule »*. Aussi étriqué soit-il, il n'empêche pas en tout cas les déplacements de l'équipe dans les jungles de Malaisie et de Ceylan, lieux garants d'exotisme et de décors naturels en phase avec l'intrigue illustrée. Autant de cartes postales que Sergio Martino ponctue de plans pas très touristiques, à l'image de ce petit singe au regard terrifié englouti par un gros serpent...

Marc TOULLEC

DVD CRÉDIT : LA MONTAGNA DEL DIO CANNIBALE. ITALIE. 1978. RÉAL. : SERGIO MARTINO. INT. : URSULA ANDRESS, STACY KEACH, CLAUDIO CASSINELLI, ANTONIO MARSINA, FRANCO FANTASIA. FORMAT : 2.35 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF UNIQUEMENT). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES. CINE FX

LA SUITE APOCALYPTIQUE DE BATTLE ROYALE

BATTLE ROYALE 2

REQUIEM

JUGÉE TROP VIOLENTE POUR ÊTRE DIFFUSÉE
DANS LES SALLES FRANÇAISES

UNIQUEMENT EN DVD

DVD 1 : LE FILM

VERSION FRANÇAISE — VERSION ORIGINALE SOUS TITRÉE FRANÇAIS

JAPON / COULEUR / 2H14MN / CHAPITRES / FORMAT 1.77 16/9 COMPATIBLE 4/3 / DVD 9 / DOLBY DIGITAL 5.1

Filmographie du réalisateur Kinji Fukasaku • Bande Annonce • Spots TV • Making of

DVD 2 : LES BONUS

PRODUCTION : Essais en salle d'audition • Anecdotes de tournage • La succession

En souvenir du réalisateur • Scènes inédites • Enregistrement de la Bande Originale

PROMOTION : Film annonce I • Film annonce II • Promoreel • Avant Première

VERSION ORIGINALE SOUS TITRÉE FRANÇAIS / DVD 5 / DOLBY DIGITAL 2.0 / 1H23MN

5·1

DISPONIBLE EN DVD et EDITION COLLECTOR 2 DVD

EDITION

PCteam

oüi

20 JANVIER 2005

MAD MOVIES

DISTRIBUTION

Fravidis

→ par Yannick DAHAN

La course continue

CE MOIS-CI DANS TÉLÉMANIAC, LES PRÉMICES DE LA QUATRIÈME SAISON TANT ATTENDUE DE *24 HEURES CHRONO*, *MEDIUM*, LA NOUVELLE VENUE DE CHEZ NBC AVEC PATRICIA ARQUETTE EN TÊTE D'AFFICHE, ET UNE POIGNÉE DE NEWS TÉLÉVISUELLES D'AUGURES DIVERS.

24 Heures Chrono Saison 4

Uniquement pour me faire plaisir et hérisser le poil de tous les fans de Jack Bauer en mal de fictions stressantes, voici un bref aperçu de la saison 4 de ***24 heures chrono***, dont nous avons vu les quatre premiers épisodes, diffusés en deux jours aux États-Unis. Et oui, malgré une tournure originale (en particulier l'intelligence d'offrir deux récits en un pour tenir la distance), la saison 3 n'avait pas réalisé les scores escomptés aux États-Unis et la Fox, pour marquer le coup, a décidé de diffuser deux épisodes d'affilée le 9 puis le 10 janvier. Rappelons au passage que, si elle est une franche réussite, ***24 heures chrono*** draine en moyenne 10 millions de téléspectateurs de moins que ***Les Experts*** ou ***Lost***, ce qui n'en fait pas une série intouchable. Au contraire ! Les exécutives de la Fox ont tellement leur mot à dire que cette nouvelle saison, victime de leurs exigences, est marquée par la disparition de la quasi totalité du casting connu. Seuls Kiefer Sutherland (accessoirement producteur exécutif) et un second rôle sans grande importance restent de la partie ! Du coup, ceux qui n'ont pas encore vu la saison 3 dans son intégralité devraient éviter de lire ce qui suit.

(ATTENTION, SPOILERS !)

Située 18 mois après le dernier pétage de boulons de Jack Bauer, cette saison 4 révèle d'emblée de grands bouleversements, en particulier au niveau du CAT. Plus de Tony ni de Michelle parmi les pontes mais une quinquagénaire vindicative (Alberta Watson) qui mène la barque avec hargne, et qui serait à l'origine du renvoi de Jack Bauer. Ce dernier officie désormais comme bras droit du Secrétaire à la défense, incarné par une sacrée tronche cassée à la clé à molette, William **Rolling Thunder** Devane, et s'envoie en l'air incognito avec la fille de ce dernier. Bien décidé à ne plus tâter du terrain et à reconstruire sa vie (surtout amoureuse), le charismatique Jack ne va cependant pas résister longtemps à l'appel du bourrinage hardcore (voir la scène démente de l'interrogatoire). Mauvaise nouvelle : le président Palmer a été remplacé par une tronche de crâne sans charisme. Bonne nouvelle : Kim Bauer et son mec sont allés élever leur mioche dans un bled bouseux de l'Amérique profonde et ne viendront pas nous soûler avec leurs problèmes de couple ! En termes de menace, cette fois, la saga commence sur l'explosion d'un train orchestrée par des terroristes arabes (ce qui a valu à la série une plainte déposée par le Conseil des relations américano-musulmanes), vite suivie par le kidnapping du Secrétaire à la Défense et de sa fille, ce qui semble être le premier enjeu de taille. Bauer est donc prêt à tout (surtout à braver la loi) pour sauver celle qu'il aime. Ceux qui, au vu des premiers trailers, rêvaient comme moi d'un remake de **Piège à grande vitesse** peuvent donc aller se rhabiller… Intenses et captivants, enchaînant comme d'hab les surprises les plus improbables avec un aplomb qui fonctionne, et visiblement dotés de moyens plus importants, ces premiers épisodes restent visuellement dans la norme instaurée par la saison 2 (split-screen limité, caméra à l'épaule peu audacieuse, trame unilatérale), mais reposent de nouveau sur une multiplication d'actions réellement distinctes en temps réel, ce qui faisait la force de la saison 1. À confirmer sur la durée…

Medium (NBC)

Diffusée depuis le 3 janvier sur NBC, ***Medium*** est la nouvelle série phare de ce début d'année, avec 16 millions de spectateurs présents devant le pilote (donc un chouïa plus que **24 heures chrono**). Créée par Glen Gordon Caron, que tout le monde devrait connaître puisqu'il fut l'instigateur de ***Remington Steele*** (mouais) et de la géniale série ***Moonlighting*** (alias ***Clair de Lune*** avec Bruce Willis, série qui fait encore pleurer Moïssakis), ***Medium*** met en scène Patricia Arquette dans le rôle d'une mère de famille qui se bat depuis son enfance pour comprendre les visions qui la hantent. Persuadée qu'elle peut converser avec les morts, voir le futur dans ses rêves et lire les pensées d'autrui, elle se confie à son mari qui, progressivement, commence à croire à ce qu'elle dit. Très vite, elle va chercher à convaincre le système judiciaire que ses « pouvoirs » peuvent être utiles pour résoudre des enquêtes criminelles. Bref, on ne serait pas très loin de ***Millenium*** version ménagère de moins de 50 ans, si cette histoire ne prétendait s'inspirer de la vraie vie d'Alison Dubois, une medium assez célèbre aux États-Unis, qui travaille effectivement avec la police, et dont les intuitions ont jusqu'ici donné des résultats bluffants.

notules cathodiques

• Stan Winston a été contacté par la Sci-Fi Channel pour développer un nouveau concept de télé réalité intitulé ***Monster Smash***. Comme son titre l'indique, des candidats seront lourdement maquillés et se foutront sur la gueule pour voir quel monstre gagne. À réserver aux apprentis maquilleurs, donc…

• NBC annonce que sa mini-série surnaturelle ***Révélations*** sera diffusée sur la chaîne à partir du 13 avril. Un astrophysicien (Bill Pullman) et une nonne (Natasha McElhone) sont au centre d'un scénar apocalyptique d'une grande originalité, imaginant le combat ultime entre Dieu et le Diable. En ces temps de grandes retrouvailles entre l'Église et l'État, ça fait peur ! NBC en a profité pour annoncer la diffusion le 22 mai d'une autre mini-série, d'héroic-fantasy cette fois, intitulée ***Hercules***, avec Sean Astin et Leelee Sobieski.

• ***Dead Like Me*** et ***Tru Calling*** sont arrêtées.

• Le 15 mars sur FX Networks : ***The Shield*** saison 4, avec Glenn Close !

• Variety a récemment annoncé qu'un pilote pour une série télé hebdomadaire basée sur l'univers d'**Hellraiser** (avec Pinhead en personnage central) était en préparation. On ne sait pas encore si Doug Bradley reprendra son rôle mythique.

• Le producteur de la série télé ***Frank Herbert's Dune*** prépare ***Painkiller Jane***, un pilote de deux heures, commandé par le network ABC, qui s'inspire du comics éponyme. Emmanuelle Vaugier (***Smallville***) y joue une femme exposée aux effets dévastateurs d'une arme biologique (dans la BD, c'était une flic victime d'une nouvelle drogue, mais bon…), qui va lui donner des pouvoirs inédits, comme la capacité de cicatriser dix fois plus vite que la normale. Richard Roundtree (Can you dig it ?) et Tate « O.C » Donovan sont aussi de la fête.

• Attention : concept dément pour série à fortiori foireuse. ***Prison Break*** imagine comment un ingénieur, qui se fait volontairement emprisonner pour retrouver dans le couloir de la mort son frère accusé à tort, va organiser une évasion monstrueuse. Le hic, c'est qu'on retrouve Dominic Purcell (le Drake tout pourri de **Blade : Trinity**) dans le rôle principal et Brett Ratner aux commandes !!

• La Fox a donné son feu vert pour le développement d'une série proche du concept de ***Lost***, intitulée ***Darkside***. L'histoire gravite autour d'une équipe d'astronautes qui captent un S.O.S. mystérieux en provenance de la face cachée de la Lune. Une fois sur place, ils découvrent une structure d'origine inconnue (je fais déjà dans mon slip)…

MERCANO

LE MARTIEN

Il débarque sur terre et il est Vert de rage !

"C'est drôle, enlevé, enragé, loin du politiquement correct."
*** STUDIO

EN BONUS

- Interview du réalisateur
- Episodes de la série TV

KOMAKINO © 2005 Mercandise Tous droits reserves © 2005 CTV International Tous droits reserves

EN DVD LE 24 FÉVRIER

TF1 VIDEO

Inrockuptibles

ZURBAN LE MEILLEUR DE PARIS

CTV

→ par Olivier GALLIANO

Flight of the Phœnix

MARCO BELTRAMI - VARESE SARABANDE

Je devrais être en train de sautiller dans tous les coins en tant que fan du compositeur… Mais malheureusement, après **Hellboy** et **I, Robot**, **Flight of the Phœnix** est un petit coup de frein devant le talent habituel du bonhomme. N'allez pas croire que la musique est nulle, bien au contraire. Bon, déjà, premier problème : Varese oblige, la courte durée du CD n'aide en rien, les morceaux dépassant rarement les deux minutes à quelques exceptions près. L'utilisation des sonorités dissonantes de l'orchestre est bien sûr appréciable, c'est toujours aussi bourrin, pas de soucis. Le problème, en fait, vient des morceaux qui tendent vers la world music, et là, on en tombe de sa chaise, surtout si l'on connaît bien le thème de **I, Robot**. Peut-être un simple relâchement ou juste une demande express du réalisateur ? Cela dit, ses deux prochains scores ne sont pas là pour nous rassurer : entre **Cursed** et **xXx : State of the Union**, on n'est pas sorti de l'auberge. Guillermo, help !

(40 MIN.)

The Genius of Riz Ortolani

RIZ ORTOLANI - IMPORT

Et non, il n'y a pas que les compositeurs américains… BMG Italy a eu la bonne idée de nous concocter un best-of d'un des plus grands compositeurs italiens encore en activité. Au programme de ce double CD au titre totalement démagogique, une première galette regroupant plusieurs morceaux du maestro et où se déploie sa large palette de styles. De **Mondo Cane**, qui lui a valu un oscar, à **Cannibal Holocaust** et son vieux thème bien ripou comme on les aime, la carrière d'Ortolani aura été bien remplie. Il aura ainsi travaillé avec de grands réalisateurs italiens tels que Pupi Avati, Dino Risi, Damiano Damiani et Lucio Fulci, pour lequel il a composé la bande sonore de **La Longue nuit de l'exorcisme**. Pas étonnant que Tarantino utilise une composition de Riz Ortolani dans **Kill Bill**… Mais c'est définitivement le deuxième CD qui remporte tous les suffrages, vu qu'il est consacré aux suites symphoniques. Et là, c'est du bonheur pour les bofophiles. Rien que la suite de ***La Piovra*** vaut le détour. Pour compléter le tout, on trouve un livret avec une biographie du monsieur en question, une description rapide des morceaux, ainsi que les récompenses et nominations écopées. En bonus, le CD propose le thème du prochain film de Pupi Avati. Alors pour ceux qui rigolent encore au titre du best-of, écoutez au lieu de faire les malins !

(67 MIN. & 68 MIN.)

Aviator

HOWARD SHORE - DECCA

Après un projet aussi immense que **Le Seigneur des anneaux**, il était difficile de se dire qu'Howard Shore arriverait à continuer sur cette somptueuse lancée. Non seulement, il ne se gamelle pas, mais en plus, il nous offre un score qui respire l'originalité et pour lequel il a d'ailleurs remporté un golden globe. 47 minutes de musique composées en tout, 30 minutes seulement présentes dans le film (n'oubliez pas toutes les chansons que Scorsese utilise avec une grande habileté, un CD soundtrack réunissant ces dernières étant, à ce propos, disponible). Le CD s'ouvre donc sur une pièce au ton très classique et très rythmé, confirmant définitivement le talent du compositeur aux lunettes rondes. Il suffit de lire son interview pour comprendre toute la réflexion autour de l'image et du sujet, où l'utilisation de rythmes espagnols et de castagnettes, voire d'éléments rythmés de jazz-band des années 20 et 40, n'a rien de gratuit et sert la thématique du film. C'est décidément cette façon de voir la musique de films qui se fait de plus en plus rare, les B.O. actuelles jouant plus sur l'effet direct sans se soucier de la cohérence générale. Sans ce talent, on aurait rarement l'occasion d'écouter de telles pièces musicales, qui donnent de l'espoir quant au devenir du film scoring. Il ne nous reste plus qu'à essayer d'imaginer ce qui va pouvoir sortir de l'esprit d'Howard Shore pour ses prochains projets : un jeu vidéo, un Cronenberg (**A History of Violence**) et le **King Kong** de Jackson.

(47 MIN.)

Danny the Dog

MASSIVE ATTACK - VIRGIN

La musique sauvera-t-elle Jet Li ? Bonne question. En tout cas, elle sauvera les pépètes investies dans le film. Et comment ? En faisant appel à un groupe bien à la mode, le truc commercialement fiable. Il y a peu, **Michel Vaillant** s'illustrait avec une composition (sans intérêt) d'Archive. Aujourd'hui, c'est sur le groupe Massive Attack que repose le salut de Jet Li… Mais la musique est tout simplement nulle. On peut la rapprocher de ce que fait Craig Armstrong pour le cinéma, sans pour autant arriver à égal niveau. D'ailleurs, même pour les fans de Massive Attack, cet album déçoit fortement. Il n'a plus du tout la force d'un *Mezzanine* et du coup, on peine à atteindre la fin du CD, entre plages d'ambiances aux sons électroniques déjà entendus un bon millier de fois et techno qui n'arriverait même pas à réveiller un koala sur son eucalyptus. En cherchant bien, on trouvera une ou deux sympathiques mélodies perdues au milieu de ce foutoir électro. Une chose est certaine, ce n'est pas Massive Attack qui a sauvé la vie de Jet Li aux Maldives…

(53 MIN.)

Team America : World Police

HARRY GREGSON-WILLIAMS - ATLANTIC

« *Everyone has AIDS AIDS AIDS !!!!!!!!!* » Le CD donne le ton d'entrée. Un grand moment de poilade avec cette poignée de chansons qui tapent volontiers dans le genre eighties. Les réalisateurs n'ont pas décidé de faire dans la dentelle, la chanson *America Fuck Yeah !* illustrant parfaitement le côté sale gosse du projet. Si les chansons ne sont d'ailleurs pas toutes de niveau égal, la musique a été confiée à l'un des compositeurs hollywoodiens ayant le plus la cote actuellement : le bien nommé Harry Gregson-Williams. Remplaçant au pied levé Marc Shaiman (qui avait pourtant fait un travail énorme sur **South Park : le film**), il apporte un son blockbuster à l'ensemble, où la musique navigue entre de très bons moments rappelant son **Sinbad** et d'autres sans intérêt, comme à l'habitude du studio MediaVenture. Dommage que le thème accompagnant les vomissements mémorables du héros soit absent du CD. La poilade sera définitive sur la reprise/hommage à la Cantina band de **La Guerre des étoiles**, pour une scène similaire avec les terroristes. En bref, totalement fun mais aussi inégale que le film.

(47 MIN.)

METS LE FEU À TON LECTEUR !

BON PLAN
A VOIR ABSOLUMENT !

9,99 €*

BON PLAN
A VOIR ABSOLUMENT !

BON PLAN
A VOIR ABSOLUMENT !

ADRIEN BRODY, JAMES CAAN, PAM GRIER, DOUGRAY SCOTT,
JENNIFER TILLY, LAURA ELENA HARRING...

DANS DES THRILLERS COMPLÈTEMENT INÉDITS !

Également disponible sur www.lafabriquedefilms.fr

LA FABRIQUE DE FILMS
MAD MOVIES
OUI
ALLOCINE.COM
mcm

➜ par Arnaud BORDAS et Aurore SCHMID

L'Habitant de l'infini (Tomes 1, 2 et 10)

HIROAKI SAMURA - CASTERMAN - 236, 206 ET 208 PAGES - 9,95 € LE VOLUME

Mal desservie par une première édition bâclée (9 tomes publiés chez Casterman Manga de 1995 à 2004), la série *L'Habitant de l'infini* fait peau neuve et ressort sous le label Sakka dans une nouvelle édition plus conforme à la qualité de ce manga incontournable (sens de lecture japonais, meilleure traduction, couleur conservée pour certains dessins...). Cette nouvelle édition prend la suite de la précédente en publiant le 10e tome de la saga et en entamant la republication des 9 premiers volumes. Pré-publiée dès 1993 dans le magazine Afternoon des éditions Kôdansha, l'œuvre d'Hiroaki Samura, toujours en cours au Japon (17 volumes), avait effectivement rencontré un immense succès en France dès 1995, alors qu'il s'agissait du premier labeur de son auteur, encore étudiant aux Beaux-arts de Tama lorsqu'il a imaginé les aventures de Manji, rônin depuis qu'il a assassiné son maître, et de l'adolescente orpheline Lin. Se déroulant entre 1760 et 1770, pendant le shogunat Tokugawa au Japon, *L'Habitant de l'infini* flirte donc avec le fantastique, d'autant que son héros Manji, surnommé le « Tueur d'une centaine », porte le fardeau de son immortalité (fardeau extériorisé par une Sauvastika, symbole de l'infini, sur son kimono) depuis qu'une prêtresse lui a fait don du Kessenchû, ver parasite régénérant, en échange de la promesse de tuer mille scélérats pour expier les affres de sa vie passée. Sa rédemption et sa délivrance surviendront-ils à tarvers sa rencontre avec Lin, qui l'engage comme garde du corps pour assouvir sa vengeance ? Fiction historique d'une extrême richesse, *L'Habitant de l'infini* parvient à éviter le manichéisme en dépeignant pléthore de personnages très réalistes réunis par l'excellence d'un scénario mis en valeur par un découpage impeccable privilégiant le mouvement et des dessins incroyablement maîtrisés et diversifiés (crayonnage, encrage, peinture à l'huile...). Rares sont les premières œuvres réunissant autant de virtuosité dans leur narration comme dans leur représentation : il ne vous reste donc plus qu'à vous ruer sur ce bijou de la bédé nippone ! A.S.

Da Vinci Code

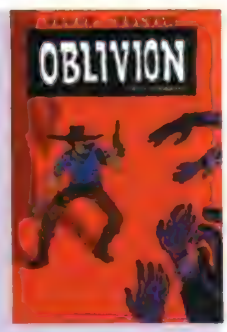
DAN BROWN - JC LATTÈS 574 PAGES - 22 €

Bon, OK, le *Da Vinci Code* n'est pas une nouveauté mais à l'heure où le best-seller de Dan Brown est en train de devenir un phénomène de société et un film à gros budget, il nous semblait bon de revenir sur ce gros pavé à succès. Sorti en 2003 aux États-Unis et l'été dernier en France, *Da Vinci Code* a été vendu à plus de 10 millions d'exemplaires à travers le monde. Le grand public se passionne à un tel point pour ce roman américain que notre doux pays a vu rappliquer ces derniers mois des hordes de touristes (pour la plupart anglo-saxons), venant « enquêter » sur les mystères de Paris, lieu où se déroule la majeure partie de l'intrigue. Le corps du conservateur du Louvre est retrouvé sans vie dans la Grande Galerie du musée. La scène du crime, mise en scène macabre bourrée d'indices trop signifiants pour être honnêtes, porte le comissaire Fache à suspecter un éminent symbologue américain, Robert Langdon, justement de passage à Paris. Ce dernier, convoqué sur place, réalise assez vite la gravité de sa situation. Sophie Neveu, inspectrice cryptographe qui se trouve être la petite fille du conservateur, semble être persuadée de l'innocence de Langdon et parvient à le faire s'échapper au nez et à la barbe de la police. Commence une longue course-poursuite où l'universitaire et la jeune femme vont tenter d'élucider une affaire bien mystérieuse, qui implique l'Église catholique et pourrait bien remettre en cause les fondements mêmes de la foi chrétienne. Gros fatras crypto-ésotérique qui se veut à la fois une chasse au trésor ludique renvoyant aux grandes heures du roman-feuilleton et une œuvre subversive appelée à bousculer les certitudes de son lectorat, *Da Vinci Code* ne voit pas plus loin que le bout de son nez et s'impose assez rapidement comme le parangon de la paranoïa moderne qui gagne de plus en plus les concitoyens de notre grandes villes (un DVD récent sur les sources du bouquin proclame carrément sur sa jaquette : « *des siècles de complots enfin dévoilés !* »). L'auteur y développe une vision de l'histoire gangrénée par la suspicion et la peur des systèmes humains, révélant un monde où tout n'est que dissimulation et signes interprétables à l'infini. Là où la position intenable de Dan Brown prend tout son sens, c'est lorsqu'on lit l'effarant avant-propos de l'auteur, qui prétend présenter les faits historiques et les descriptions d'œuvres d'art que contient son pavé comme des vérités établies. Dans ces quelques lignes mensongères s'explique le succès hallucinant du livre, qui a interpellé des millions de lecteurs au point de les faire se déplacer sur les lieux de l'action (demandez au curé de l'église Saint-Sulpice à Paris, qui refuse désormais de laisser rentrer les touristes venant vérifier si le bâtiment abrite bien des compartiments secrets). Pour faire face aux éventuelles critiques, le traducteur français a même dû prendre l'initiative de corriger certaines erreurs trop flagrantes sur la description des événements se déroulant en France (il en reste encore !). Faisant preuve d'un sens du cliché descriptif assez rigolo et d'une maîtrise de la narration plus que discutable (raccourcis, incohérences, répétitions de passages entiers...), le bouquin de Brown, dont la renommée s'effrite à mesu re que la supercherie se dévoile au grand jour, devrait passer aux oubliettes aussi vite qu'il est grimpé en tête des ventes. En attendant, ce grand cinéaste subversif qu'est Ron Howard en prépare déjà l'adaptation avec Tom Hanks, Jean Reno et Audrey Tautou dans les rôles principaux. Pour notre part, on préfèrera se replonger dans les excellents romans de Umberto Eco ou de Théodore Roszak, *Le Pendule de Foucault* et *La Conspiration des ténèbres*, qui ont l'avantage de traiter le même genre de sujet mais avec beaucoup plus d'intelligence et de talent, et surtout sans prendre leur lecteur pour un abruti crédule.

A.B.

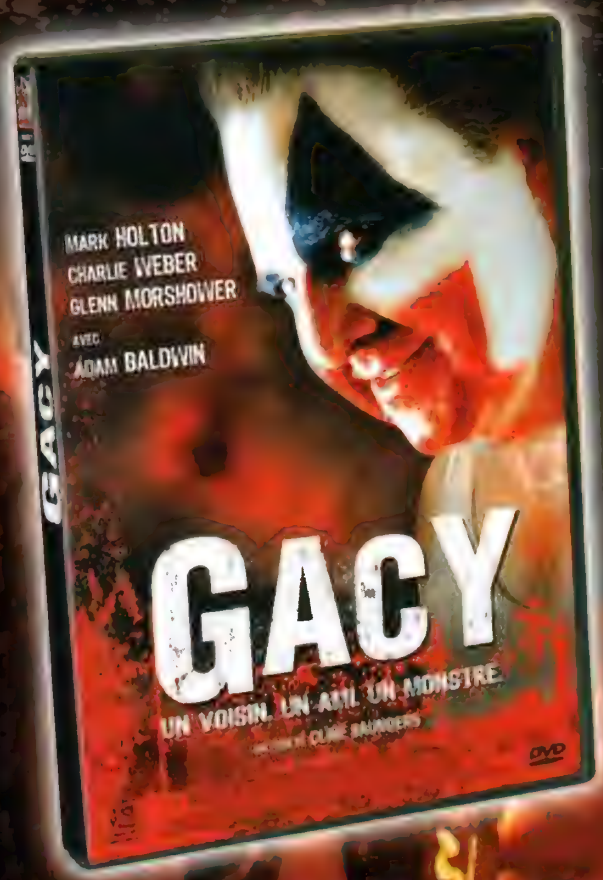
Oblivion

DAVID BOLVIN - ÉDITIONS CHARRETTE - 48 PAGES - 11 €

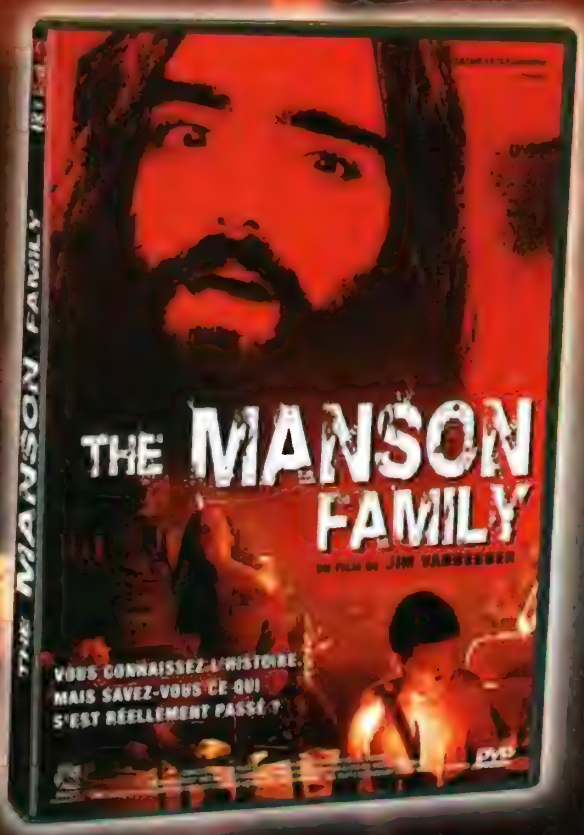


Petite bédé indépendante tirée à 1000 exemplaires et diffusée depuis quelque temps dans les librairies spécialisées, les FNAC et les Virgin Megastore (ainsi que chez Album, pour les parisiens), *Oblivion* mérite un vrai coup de chapeau. Narrant les aventures muettes d'un desperado poursuivi par la vengeance d'un shérif zombie, cet excellent petit western fantastico-gore va droit à l'essentiel, soigne son visuel (bel encrage) et fait même preuve d'un sens de la cruauté bien rentre-dedans. L'album est complété, dans ses dernières pages, par un sympathique making of, où sont dévoilées certaines étapes de la préparation. L'auteur ayant à la base conçu *Oblivion* comme le premier chapitre d'une trilogie, tout le mal qu'on lui souhaite est d'arriver à concrétiser son projet global. En attendant, je vais filer le livre à Bustillo, je suis sûr qu'il va adorer. Alex ! ? A.B.

EN JANVIER, VOUS AVEZ RENDEZ-VOUS AVEC LA PEUR



2 TUEURS, 2 MONSTRES, 2 HISTOIRES VRAIES...

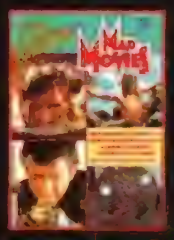


DISPONIBLE EN DVD À LA LOCATION ET À LA VENTE

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

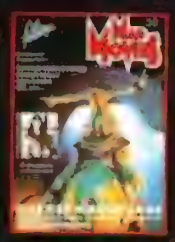
32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...



33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Péplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Joro Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang (ore)» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...



38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

39 Avoriaz 1986 / **Re-Animator** / **La Revanche de Freddy** / Roman Polanski / Richard Fleischer / «Le fantastique indonésien» / int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

40 **Highlander** / **Re-Animator** / **Link** / ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** / «Hitchcock» / int. Christophe Lambert...

41 **House** / «Hitchcock» (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

42 **From Beyond** / **L'Invasion Vient de Mars** / **Poltergeist 2** / **Rencontres du 3ème Type** / «Le préhistoire au cinéma» / int. Brian Yuzna, Stan Winston...

43 Dossier **Aliens** / **Critters** / **Les aventures de Jack Burton** / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 **Massacre à la Tronçonneuse 2** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Evil Dead** / ***Le Prisonnier*** / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horrifi-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / **La Mouche** / **From Beyond** / **Jason le Mort-vivant** / int. Stuart Gordon...

46 **King Kong 2** / **Street Trash** / **Démons 2** / **L'Exorciste** / «Les singes géants au cinéma»...

47 **Evil Dead 2** / **Freddy 3** / **Indiana Jones** / **Le Sixième Sens** / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

48 **Hellraiser** / **Les Sorcières d'Eastwick** / «Superman, la légende» / «La série B américaine» / int. Joe Dante...

50 **RoboCop** / **Hidden** / **Les Maîtres de l'Univers** / index des n°23 à 49 / int. Phil Tippett...

51 Avoriaz 1988 / **RoboCop** / **Opéra** / **Hellraiser** / **Hidden** / int. Paul Verhoeven...

52 **Running Man** / **Hellraiser** / **Hidden** / **Prince des Ténèbres** / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

53 «Zombies Story» / **Elmer** / **Aux Frontières de l'Aube** / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

56 **Bad Taste** / Le Marché du Film 1988 / «Les héros du Fantastique» / «**Vendredi 13** : l'hécatombe» / int. Peter Jackson...

58 **Chinese Ghost Story** / **Le Blob** / **Roger Rabbit** / **Bad Taste** / «Freddy, le mythe» / «Empire : grandeur et décadence»...

54 **Freddy 4** / **Beetlejuice** / **Willow** / **Aux Frontières de l'Aube** / **Elvira** / les FX d'**Evil Dead 2**...

57 Avoriaz 1989 / **Le Blob** / **Invasion Los Angeles** / **Hellraiser 2** / **Faux-semblants**...

58 **Invasion Los Angeles** / **La Mouche 2** / **Munchausen** / Cronenberg interview et dossier...

59 **Batman** / **Hellraiser 2** / **La Mouche 2** / la série TV ***Freddy***...

60 **Freddy 5** / **Re-Animator 2** / **Society** / **Abyss** / «Les marchants du Fantastique»...

61 **Batman** / **Indiana Jones et la Dernière Croisade** / **Abyss** / «Le tour du monde des super-héros»...

62 «I.M : La grande Illusion» / **Batman** / **Re-Animator 2** / **RoboForce**...

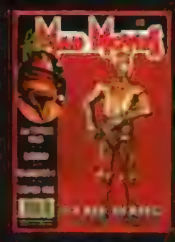
63 Avoriaz 1990 / **Simetierre** / **Leviathan** / **Society** / **Re-Animator 2** / **Halloween 4**...

64 «Dossier Frankenstein» / **Cabal** / ***Freddy*** TV / **Basket Case 2** / **Frankenhooker**...

65 **Total Recall** / **Akira** / **Tremors** / **Halloween 4** / Lamberto Bava...

66 **RoboCop 2** / **Freddy 5** / **Highlander 2** / **Maniac Cop 2** / **Star Trek 5**...

67 **Total Recall** / **RoboCop 2** / **Dick Tracy** / **Sailor et Lula** / int. Verhoeven, Irvin Kershner...



68 «Georges Lucas : la tête dans les étoiles» / **Les Tortues Ninja** / **Darkman** / int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

69 Avoriaz 1991 / **Cabal** / **Henry** / **Highlander 2** / **Les Feebles** / int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

70 **Predator 2** / **Edward aux Mains d'Argent** / **Massacre à la Tronçonneuse 3** / **Akira** / ***Twin Peaks*** (série)...

71 **Terminator 2** / **Akira** / **Hardware** / **Ça** / **La Nuit des Morts-Vivants**...

72 **Les Feebles** / **RoboCop 3** / **Freddy 6** / dossier «**La Malédiction**» / int. Peter Jackson...

73 Spécial **Terminator 2** / **Rabid Grannies** / **Fisher King** / int. Terry Gilliam...

74 **Evil Dead 3** / **Rocketeer** / **Freddy 6** / **Hellraiser 3** / **T2**...

75 Avoriaz 1992 / **Tetsuo 1 & 2** / **Freddy 6** / **Le Sous-sol de la Peur**...

76 **Le Festin Nu** / **Hook** / **Brain Dead** / **La Famille Addams** / int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

77 **Alien 3** / **Batman le Défi** / **Universal Soldier** / ***Indiana Jones*** TV / **Twin Peaks** / **Le Cobaye**...

78 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** / **Les Aventures d'un Homme Invisible** / **Star Trek 6**...

79 Dossier «Vampires» / les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avoriaz 1993 / **Dracula** / **Brain Dead** / **Candyman** / **Hellraiser 3** / **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** / **Trauma** / ***Les Contes de la Crypte*** / int. carrière de Joe Dante...

83 **Last Action Hero** / **Necronomicon** / **Body Snatchers** / **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** / int. carrière de George Romero et Dick Smith / ***Wild Palms***...

85 Spécial Dinosaures du **Monde Perdu** à **Jurassic Park** / int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** / **Mask** / **L'Etrange Noël de Mr Jack** / **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 / **Evil Dead 3** / **L'Antre de la Folie** / Brian Yuzna...

88 Dossier «Loup-Garou» / **Wolf** / tous les **Hurlements** / **Body Melt**...

89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman...

Body Bags / **The Crow** / la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** / les séries ***X-Files***, ***Highlander*** et ***Batman*** / **Eraserhead**...

91 Dossier «Manga» / **Wolf** / **Tetsuo** / **Mask** / **Ed Wood**...

92 **L'Étrange Noël de Mr Jack** / **Entretien avec un Vampire** / **Freddy 7** / Yoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 / **Stargate** / **L'Antre de la Folie** / **Freddy 7** / **Highlander 3**...

94 **Dellamorte Dellamorte** / int. carrière Tobe Hooper et John Carpenter...

95 **Ed Wood** / **Batman Forever** / **Freddy 7** / **Porco Rosso** / int. carrière de Fred Glen Ray...

96 **Judge Dredd** / **Tank Girl** / **Congo** / **Le Village des Damnés** / **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** / **Waterworld** / **La Mutante** / les films d'Ed Wood / int. Chris Gatter...

98 Dossier ***X-Files*** / **Johnny Mnemonic** / **Une Nuit en Enfer** / ***Marcelle*** TV...

99 Gérardmer 1996 / **Seven** / **The Crow 2** / **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES** / ***X-Files*** / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** ***X-Files*** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Sang-Ne...100 pages**...

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / **Toxi Mark**...

104 ***X-Files*** / ***Millennium*** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des Illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**...

108 **Men In Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / retro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / ***Millennium***...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Été Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / ***X-Files*** / ***Millennium*** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le Film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Retro gore»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / ***Buffy*** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slasher»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouilles»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / ***Resident Evil 3***...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / ***San Ku Kai*** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «*Troma*»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

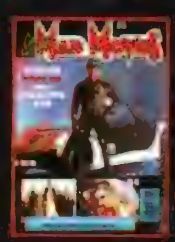
138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les visages de Jack l'Eventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 **SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE** / **Star Wars Episode II** / int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Echine du diable** / **Femme Fatale**...



143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2. Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / L'esprit comic-book en 30 films

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 navars assumés»

145 Dossier **Minority Report** / **Windtalkers** / **StmOne** / **Signes** / **Blood Feast 2** / Int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** / **Halloween resurrection** / **xXx** / **Terminator 3** / **Kill Bill** / **Jeepers Creepers 2** / **The Ring** / **Seijun Suzuki** / Int. carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** / **Daredevil** / **X-Men 2** / **Hulk** / **Harry Potter et la chambre des secrets** / **Spider** / **Osamu Tezuka** / Int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux tours** / **Re-Animator 3** / **Spy Kids 2** / **Cradle of Fear** / **Resurrection of the Little Match Girl** / **Les Larmes du tigre noir** / Le cinéma Thaïlandais / Int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / **The Matrix Reloaded** / **Brocéliande** / **Le Cercle** / **Gangs of New York** / **Le Château dans le ciel** / Int. carrière José Monica Marins

150 Dossier **Dark Water** / **X-Men 2** / **Hulk** / **The League of Extraordinary Gentlemen** / **Solaris** / **Cabin Fever** / **Leeches** / **Speed Demon** / **Darkness Falls** / **Scarecrow** / Les fantômes japonais / Int. carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** / **Terminator 3** / **Black Mask 2** / **Willard** / **Cypher** / **Traqué** / **Star Trek Nemesis** / Les films comic-books ratés / Int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** et **Maléfique** / **X-men 2** / **House of the Dead** / **Animatrix** / **Dreamcatcher** / **Destination finale 2** / Génération **Evil Dead** : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la rentrée : **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... / **Matrix Reloaded** / **Animatrix** / **Basic** / **X-Men 2** / **28 Jours plus tard**

154 Dossier **Hulk** / **Darkness** / **Haute Tension** / **Nuits de Terreur** / **Animatrix** / **Ong Bak** / Int. carrière Steve Wang

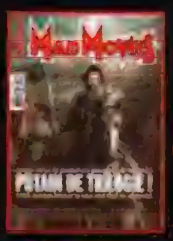
155 Dossier **Termiator 3** / Les effets spéciaux de **Matrix Reloaded** / **Abîmes** / **Narc** / **Les Enfants d'Abraham** / **Charlie's Angels 2** / **Détour Mortel** /

The Eye / **Pirates des Caraïbes** / **Tomb Raider 2** / Int. carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** / **Matrix Revolutions** / **Hero** / **Identity** / Les effets spéciaux de **La Ligue des gentlemen extraordinaires** / **Skinned Deep** / **Monster Man** / **Willard** / **Cowboy Bebop**

157 Dossier **Freddy contre Jason** / **The Texas Chainsaw Massacre** / **May** / **Infernal Affairs** / **Mystic River** / **Bad Boys 2** / Hommage à Charles Bronson / Int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier **Hellboy** / Dossier **Kill Bill Volume 1** / **Matrix Revolutions** / **Gothika** / **Zatoichi** / **Le Monde de Nemo** / **S.W.A.T.** / **Alien** / **Flesh for the Beast** / **Slashers** / Int. carrière John Phillip Law (2ème partie)



159 Dossier **Le Retour du Roi** / **Mindhunters** / **Les Rivières Pourpres 2** / **Battle Royale 2** / **The Card Player** / **Bloodgnome** / Int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier **Massacre à la tronçonneuse** / Dossier Gérardmer 2004 / **Spider-Man 2** / **Gothika** / **Dead or Alive 1, 2, 3** / **Jeepers Creepers 2** / Int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier **Van Helsing** / Dossier **Blueberry** / **Manson Family** /

Big Fish / **Paycheck** / **Open Range** / **L'Hirondelle d'or** / **Cheng Pei Pei** / **Cannibal Holocaust** / Int. carrière Ruggero Deofato (1ère partie)

162 Dossier **May** / **Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban** / **Immortel** / **Agents Secrets** / **Kiki, la petite sorcière** / **Alive** / **Araqami** / **Azumi** / **Romasanta** / **The Unliving** / **Screaming Dead** / Int. carrière Ruggero

163 Dossier **Ong Bak** / **800 Balles** / **L'Armée des morts** / **The Machinist** / **Le Convoyeur** / **Séance** / **Fenêtre secrète** / **La Passion du Christ** / AFM 2004 / Int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier **Kill Bill volume 2** / Dossier **Van Helsing** / **Alien Vs Predator** / **Atomik Circus** / **Le Jour d'après** / **Undead** / **La Caravane de l'étrange** / Int. carrière James Ellroy (1ère partie)

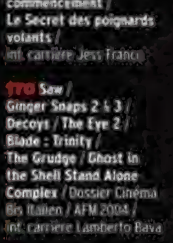
165 Dossier **L'Armée des morts** / **Saint-Ange** / **Memories of Murder** / **Casshern** / **Deux Soeurs** / **The Punisher** : le film + le comic-book / **Wonderful Days** / Int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier **Spider-Man 2** / Dossier **Hellboy** / **Les Chroniques de Riddick** / **Atomik Circus** / **Le Village** / **I, Robot** / **Ghost in the Shell - Innocence** / **The Storyteller** / Cannes 2004 / Int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

167 Spécial Previews **Batman Begins** / **Sin City** / **Blade : Trinity** / **Resident Evil : Apocalypse** / **Sky Captain** / **Steamboy** / **Old Boy** / **Collateral** / **Infernal Affairs** / Les effets spéciaux de **Spider-Man 2** / Int. carrière Ronny Yu (2ème partie)

168 Spécial Halloween : **Seed of Chucky** / **Rottweiller** / **I Tre Volti Del Terrore** / **Dinocroc** / **Shaun of the Dead** / **Bite Me !** / **Alien Vs Predator** / **Man on Fire** / Dossier 20 films d'horreur incontournables : du plus terrifiant au plus marrant / Int. carrière Paul Naschy

169 **The Grudge** / **Devilman** / **Izo** / **The Batman** : la série animée / **Le Pôle Express** / **Team America** / **Innocence : Ghost in the Shell 2** / **36, Quai des Orfèvres** / **Les Indestructibles** / **L'Exorciste au commencement** / **Le Secret des poignards volants** / Int. carrière Jess Franco



170 **Saw** / **Ginger Snaps 2 & 3** / **Decoys** / **The Eye 2** / **Blade : Trinity** / **The Grudge** / **Ghost in the Shell Stand Alone Complex** / Dossier Cinéma Bis Italien / AFM 2004 / Int. carrière Lamberto Bava

171 Spécial Zombies : **Return of the Living Dead 4 & 5** / **Day of the Dead 2** / **Choking Hazard** / **Bloody Bill** / **The Machinist** / **L'Empreinte de la mort** / **La rage du tigre** / Dossier Fantôme de l'opéra / **Le Château ambulant** / **Alexandra** / **G.O.R.A.** / Sitges 2004 / Int. carrière Paul Schrader (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). **Hors-série Cinémas d'Asie**. France : **9,50 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **11,50 €** par exemplaire (frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _
Date d'expiration _ _ _ _
Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

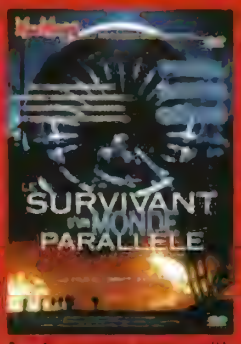
MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN
143 COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166	167	168	169	170	171				

❑ Hors série n°1 John Carpenter
❑ Hors série n°2 Peter Jackson
❑ Hors série Cinémas d'Asie

☐ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

1. Patrick



2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

5. L'Île de l'épouvante

6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

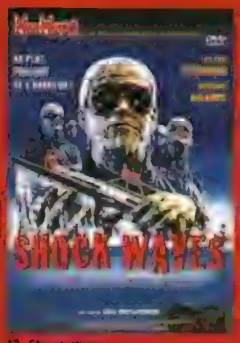
8. The Stuff

9. La Fille de Jack l'éventreur

10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon



13. Shock Waves

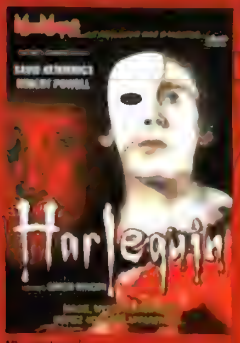
14. Zombie

15. Rawhead Rex

16. Death Race 2000

17. Transmutations

18. Soif de sang



19. Harlequin

22. L'Horrible Docteur Orlof

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

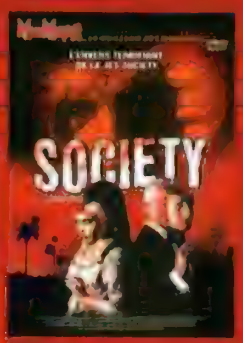
Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

Date d'expiration Mois/Année

Date
Signature obligatoire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____



20. Society

21. Chromosome 3 / Dead Zone

23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maitresses du Dr Jekyll

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 60

LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS

SHOCK WAVES. 1970. RÉAL.: KEN WIEDERHORN. SCÉN.: JOHN HARRISON, KEN WIEDERHORN. INT.: GARY LEVINSON, BOB MILLER, PRESTON WHITE, D. J. SIDNEY, PETER CUSHING, FRED BUCH, JACK DAVIDSON. PROD.: REUBEN TRANE, ZOPIX COMPANY. DIST.: PROMODIS. USA.

Le récit retrace l'histoire incroyable d'un commando de militaires zombies bricolés par les savants du Troisième Reich. Le commentaire, assez pince-sans-rire, nous apprend que ces soldats spéciaux montraient une belle indiscipline qui les avait fait reléguer avec leur chef (Peter Cushing) sur une île pour des essais de réglages urgents, ceci avant de les oublier là, sitôt la guerre terminée. Une fois cette explication donnée par l'officier SS à une poignée de touristes venus sur l'île, le cinéaste nous rejoue l'éternel jeu du chat et de la souris. Les morts-vivants amphibies marchent au fond de l'eau, ou bien reposent allongés dans les marais, attendant le moment propice pour surgir

Le Commando des morts-vivants. Debout, les morts !

et terrasser leurs proies. Dans le meilleur des cas, la victime parvient à ôter les lunettes noires de son attaquant, qui bat alors des bras et s'écroule sur le sol étendu pour le compte. Hélas, la monotonie des agressions, l'inintérêt des personnages et le manque de conviction du réalisateur nous empêchent de frissonner à un spectacle aussi lénifiant. Ken Wiederhorn retiendra la leçon pour son **Retour des morts-vivants 2** (1987), tonique et nettement plus fun. (M158P.84).

COMMANDO SPATIAL

RAUMPATROUILLE ORION. 1965/66. RÉAL.: MICHAEL BRAUN, THEO METZGER. INT.: DIETMAR SCHÖNHERR, WOLFGANG VÖLZ, CLAUS HOLM, EVA PFLUG, URSULA LILLIG, CHARLOTTE KERR, FRIEDRICH JOLOFF, BENNO STERZENBACH. PROD.: BAVARIA ATELIER/ZDF/ORTF. ALLEMAGNE.

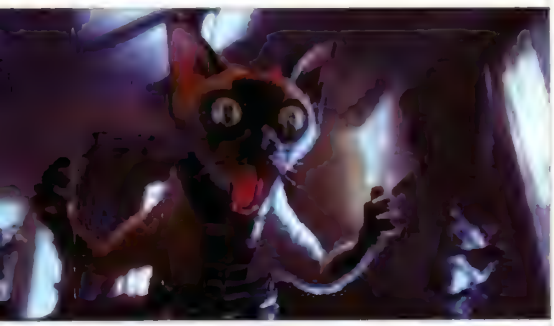
Série de science-fiction allemande (arrhhh zhoo !). L'action se déroule en l'an 3000 où, comme dans les premiers ***Star Trek***, une Fédération dirige la Terre et contrôle des colonies, bien sûr convoitées par de très méchants aliens, appelés ici « Exoterristes » ou bien « Frogs » (pas des Français,

non !). Le vaisseau Orion remplace l'Enterprise, et son équipage cosmopolite, dont une Française cette fois (mais nommée Helga, quand même) sillonne l'univers prêt à intervenir au moindre danger. Si la série ne connut que sept épisodes, malgré son gros succès en Allemagne, l'aventure se poursuivit néanmoins à la faveur d'une bonne centaine de livres. Longtemps annoncée, une adaptation sur grand écran ne vit jamais le jour, mais il en existe un digest de 92 minutes (sur les sept heures tournées) sorti en 2003 sous forme de long-métrage titré pour l'export **Space Patrol Orion, The Movie**. En France, la série passa en mars et avril 1967 sur l'unique chaîne de l'époque.

COMME CHIENS ET CHATS

CATS & DOGS. 2001. RÉAL.: LAWRENCE GUTTERMAN. SCÉN.: JOHN REQUA, GLENN FICARRA. INT.: JEFF GOLDBLUM, ELIZABETH PERKINS, ALEC BALDWIN (VOIX), SUSAN SARANDON (VOIX), TOBEY MAGUIRE (VOIX). PROD.: ANDREW LAZAR, CHRIS DEFARIA, WARREN ZIDE, CRAIG PERRY, WARNER BROS/VILLAGE ROADSHOW/NPV ENTERTAINMENT. DIST.: WARNER BROS. USA.

Les scénaristes de base connaissent leur métier : la lutte des bons et des méchants. Mais de là à l'appliquer à une bataille entre chats et chiens ! Toujours est-il qu'à l'insu de leurs maîtres, de vilains matous affrontent nos gentils toutous au bénéfice de ces derniers, ceci à la satisfaction béate d'un public encore une fois habillé sur mesure. Depuis des lustres le cinéma animalier pour tous s'évertue à parer les bêtes domestiques de nos caractères humains, bons ou mauvais, et cela marche toujours, même si le cinéphile y trouve rarement son



Comme chiens et chats. Les chiens ne veulent plus jouer à « chat » !

compte. Il ne reste plus dès lors qu'à commenter les effets spéciaux, détailler l'habile combinaison entre les animaux réels, marionnettes, animatroniques ou images de synthèse, applaudir au casting vocal, évaluer l'enveloppe du budget, célébrer la puissance du montage et tout ce qui privilégie la technique au détriment du scénario. Une manière d'empêcher le spectateur de se laisser porter par son imagination, comme pour lui rappeler à tout moment qu'il regarde bien un pur produit manufacturé. (M133P.11, M134P.17).

COMME UN LION

KILIC ASLAN. 1975. RÉAL.: NATUK BAYTAN. SCÉN.: DUYGU SAGIROGLU. INT.: CÜNEYT ARKIN, BAHAR ERDENIZ, YILDIRIM GENCER, REHA YURDAKUL, ANUSKA. PROD.: MEMDUH UN, UGUR FILM/SAMI FILM. DIST.: SAGGITARIUS FILM. TURQUIE.

L'acteur Cüneyt Arkin, dont nous célébrions les mérites dans notre n° 154, incarne ici l'homme-lion, héros d'un récit reprenant le mythe de Tarzan (même si ce nom d'Aslan renvoie au lion de **The**

Chronicles of Narnia. Voir titre). Élevé parmi les fauves, ce fils de sultan turc développe une force et une agilité extraordinaires (jusqu'à voler ou arracher les arbres !), des pouvoirs bien utiles pour affronter l'usurpateur assassin de son père, et lutter au passage contre l'envahisseur chrétien. D'une naïveté rare, l'aventure souffre d'un budget lilliputien et d'un casting croquignolet pas vraiment aidé par le doublage. Car le film sortit en France, le 17 août 1983 (interdit aux moins de 13 ans !), pourvu d'un générique fantaisiste où l'on retrouve quand même l'acteur principal Steve Arkin (pour Cüneyt Arkin, donc), et le cinéaste Natuck Baitan (Natuk Baytan), grand spécialiste du cinéma bis turc : **Fantoma Istanbul'da Bulusalim** (copie de **Fantômas**), **Iki Esir** (copie de **Spartacus**), et surtout la longue série des **Kara Murat**, un héros médiéval acrobate toujours joué par Cüneyt Arkin.

COMMUNION

VID.: **COMMUNION** (DELTA VIDÉO), **SURNATUREL, EXPÉRIENCE FINALE** (INITIAL). 1989. RÉAL.: PHILIPPE MORA. SCÉN.: WHITLEY STRIEBER, D'APRÈS SON LIVRE. INT.: CHRISTOPHER WALKEN, LINDSAY CROUSE, JOEL CARLSON, GEORGE ROSSITO, ANDREAS KATSULAS. PROD.: DAN ALLINGHAM, PHEASANTRY FILMS. USA.

Belle énigme pour ufologue averti que cette histoire de romancier en panne d'inspiration narrant sous influence hypnotique son enlèvement par des aliens s'étant livrés à divers tests sur sa personne. Christopher Walken, très habité par son rôle à la **Shining**, surjoue et soliloque, sans nous fournir au final la clef d'une énigme à vrai dire peu passionnante. Le cinéaste meuble à mort (la fête d'Halloween, la fête de l'école, la fête de Noël...), frôle le comique involontaire lors d'une naïve séance de psychothérapie pour victimes d'enlèvements par extraterrestres, et réduit les effets spéciaux au strict minimum syndical. Quelques beaux masques d'aliens – Ewoks/Schtroumpfs bleuâtres, ou créatures de Roswell longilignes – tentent de faire illusion avant ce final mystique, où l'écrivain, sa femme et le p'tit prince scrutent le ciel dans l'espoir d'un enlèvement familial. Assorti d'un tarif de groupe sur les vols intersidérants, bien entendu... (M71P.56).

COMMUNION

ALICE, SWEET ALICE OU **HOLY TERROR**. 1977. RÉAL.: ALFRED SOLE. SCÉN.: ROSEMARY RITVO, ALFRED SOLE. INT.: NILES MCMASTER, PAULA SHEPPARD, LILIAN ROTH, LINDA MILLER, ALPHONSO DENOBLE, BROOKE SHIELDS. PROD.: RICHARD K. ROSENBERG, ALLIED ARTISTS. USA.

Shocker provocateur et iconoclaste traitant une nouvelle fois de la perversion dissimulée sous les traits d'une fillette candide. Alice, la fausse petite fille modèle, vit en effet une puberté difficile que n'arrange guère une éducation religieuse rigoriste à laquelle elle résiste. Victime et parfois meurtrière, elle est tour à tour émouvante, insupportable ou diabolique, poursuivant sa redoutable quête initiatique jusqu'à la scène finale désespérément grandiose, mais révélatrice. Le cinéaste signe là un suspense glaçant, superbement photographié, à mi-chemin entre **Psychose** (auquel on rend hommage) et les classiques du giallo, avec arme blanche et tueur masqué. En compétition au 7ème Festival du Rex, ce titre obtint le Prix Spécial du Jury, le Grand Prix du Public et celui de la meilleure bande originale. On le vit aussi à la 2ème Fête du Fantastique à

L'Eldorado en 1979, et il sortit maintes fois plus tard à la vidéo sous des appellations différentes : **Communion Sanglante** (VIP), **Alice, Sweet Alice** (Proserpine et Fil à Film, dans une collection « Au-delà du Réel » parrainée par Mad Movies), ou plus simplement **Communion** (Initial vidéo). (M26P.44).

A COMPADECIDA

TITRE EXPORT : **OUR LADY OF COMPASSION**. 1969. GEORGE JONAS. SCÉN.: GEORGE JONAS, MARIO SUASSUNA. INT.: ZOZIMO BULBUL, REGINA DUARTE, PAULO RIBEIRO, ZELHUIZ PINHO, ARY TOLEDO. PROD.: GEORGE JONAS, NORCINE INDUSTRIA CINEMATOGRAPHICA UNIFILM. BRÉSIL.

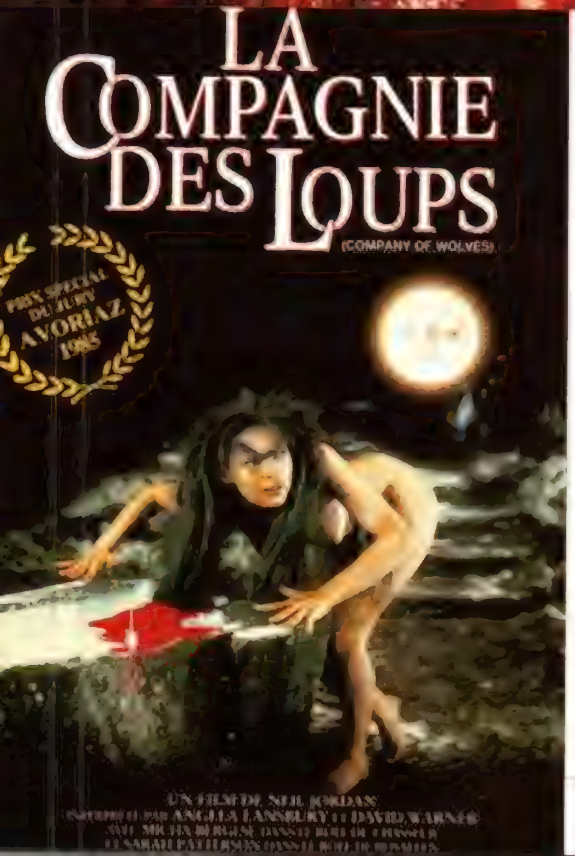
Une belle charge iconoclaste tirée de la pièce du dramaturge brésilien Ariano Suassuna, *Auto da Compadecida* (Acte de compassion). L'histoire d'un employé de maison facétieux, qui escroque son entourage, se livre à diverses débauches et se montre joyeusement anticlérical. Le jour de sa mort, il comparaît aux cieux devant un étrange tribunal, accusé par le Diable, défendu par la (toujours ?) Vierge Marie, et jugé par un Christ noir (déjà qu'on le croyait juif, les cathos ne vont jamais s'en remettre !). En plus d'un humour assez caus-

tique, ce genre de sujet plaide la rédemption, la tolérance et la générosité. Avec la plantureuse et prolifique Regina Duarte, reconvertie depuis belle lurette dans la série télé.

LA COMPAGNIE DES LOUPS

COMPANY OF WOLVES. 1984. RÉAL.: NEIL JORDAN. SCÉN.: ANGELA CARTER, NEIL JORDAN. INT.: DAVID WARNER, MICHA BERGESE, STEPHEN REA, ANGELA LANSBURY, TUSSE SILBERG, GEORGIA SLOWE, TERENCE STAMP. PROD.: CHRIS BROWN, STEPHEN WOOLEY, NICK POWELL, ITC ENTERTAINMENT. DIST.: A.A.A. GB.

La nouvelle d'Angela Carter néglige ces longues séries de loups-garous traditionnels incarnés autrefois par Lon Chaney Jr. ou Paul Naschy, pour s'intéresser plutôt au symbolisme des rêves et au contenu



La Compagnie des loups : « Salut, les petits loups » !

psychanalytique des contes de fées. Le récit démarre comme *Alice au pays des merveilles*, déroule quelques histoires morales visant à débusquer la bête, ou le Diable, sous des apparences humaines, se raccroche au thème du *Petit Chaperon Rouge*, pour se conclure avec le passage de l'adolescente à la femme adulte, symbolisé par cette métamorphose de l'héroïne en louve, prête à rejoindre son mâle sur les chemins jusqu'ici défendus de la sexualité (le leitmotiv du film concerne justement cette interdiction de quitter le sentier du sous-bois : « le droit chemin »). Dans ce pur chef-d'œuvre formel, Neil Jordan, le décorateur Anton Furst, le chef-op Brian Loftus et le directeur artistique Stuart Rose créent de toutes pièces une forêt irréelle, épaisse, hallucinante, reconstituée en studio, et censée reproduire ainsi les méandres de l'inconscient de la jeune héroïne. Une œuvre unique, aussi bien sur le fond et la forme, couronnée par le Prix Spécial du Jury au Festival d'Avoriaz, en 1985. (M32P.34).

LES COMPAGNONS D'ELEUSIS

1975. RÉAL.: CLAUDE GRINBERG. TV. SCÉN.: ALAIN PAGE. INT.: BERNARD ALANE, HUBERT GIGNOUX, MARCEL DALIO, PIERRE TABARD, CATHERINE SELLERS, THÉRÈSE LIOTARD. PROD.: TELFRANCE/ORTF. FRANCE

Série télévisée française rappelant tour à tour ***Belphégor*** et ***Les Compagnons de Baal***, imaginée par l'auteur de romans policiers Alain Page (sa série des « Ombre », parue de 1957 à 1960, se lit encore très bien de nos jours). Cette société secrète des Compagnons d'Eleusis s'attaque au capitalisme mondial en plaçant sur le marché des tonnes d'or prélevé sur le trésor des Templiers, ceci pour mieux faire sauter les bourses (« très douloureux » se remémore le pauvre Abélard !), et rétablir de nouvelles valeurs spirituelles en ce bas monde. Peu connue, cette œuvre aborde divers thèmes ésotériques et fantastiques, tel le fameux secret de la pierre philosophale de l'alchimiste Nicolas Flamel, encore enfouie, dit-on, dans l'édifice de la Tour Saint-Jacques, rue de Rivoli. Ce feuilleton passa deux fois sur la première chaîne, sous forme de 30 épisodes quotidiens de quinze minutes, puis en six parties, deux ans plus tard, légèrement remonté et raccourci.

LES COMPAGNONS DE BAAL

1968. RÉAL.: PIERRE PRÉVERT. SÉRIE TV. SCÉN.: JACQUES CHAMPREUX. INT.: JACQUES CHAMPREUX, RENÉ DARY, CLAIRE NADEAU, MARTINE REDON, RENÉ LEFÈVRE, RAYMOND BUSSIÈRES, JEAN MARTIN, ROGER BLIN, TSILLA CHELTON. PROD.: ORTF. FRANCE.

Les Compagnons de Baal. Dans le rôle du journaliste, le scénariste Jacques Champreux.

Série télévisée française de réputation équivalente au fameux ***Belphégor*** produit par la même ORTF. Jacques Champreux y avoue sa passion pour les feuilletons d'autrefois, comme il le prouvera encore dans ***Judex***, ***Nuits rouges***, et surtout ***L'Homme sans visage***, un « Fantômas » déguisé (pléonasme !). Les Compagnons ne chantent pas, non, vous devez confondre, mais forment une société secrète, jadis fondée par Nostradamus, adorant le dieu Baal (très mauvais dieu, d'après la Bible qui s'y connaît !). Ces diaboliques sujets bravent les lois, suppriment les gêneurs, perçoivent un impôt sur la pègre, et rêvent eux aussi de dominer le Monde. Célébré par la critique, (même Télérama y alla de sa louange humectée), bien accueilli du public, ce feuilleton d'un peu plus de six heures passa durant l'été 68, à raison d'un épisode par semaine. Dans l'euphorie générale, les responsables rêvaient déjà d'une jolie suite où des rescapés de Baal se réfugiaient dans un gouffre sacré, mais l'ORTF déclina l'idée, et personne ne vit jamais cette pourtant prometteuse **Secte des adorateurs du trou de Baal** (*Vulgaire, J.P... Carton jaune ! – ndlr*)! (*Hé, faudrait savoir, j'avais vu dans le courrier que les lecteurs me trouvaient trop poli ! – ndJPP*).

THE COMPANION

VID.: **COMPAGNON, MODÈLE G45**. 1994. RÉAL.: GARY FLEDER. TV. SCÉN.: IAN SEEBERG. INT.: KATHRYN HARROLD, BRION JAMES, BRUCE GREENWOOD, JAMES KAREN, TALIA BALSHAM, JOELY FISHER, BRYAN CRANSTON. PROD.: RICHARD BRAMS, MICHAEL PHILLIPS PRODS/WINDY CITY. USA.

Le « Compagnon » (modèle G45, donc) représente un androïde, assez robot-ménager pour effectuer les tâches ordinaires, mais quand même assez humain pour tomber amoureux de sa maîtresse, qui va le devenir au propre comme au figuré, avant que ce dernier n'éprouve à son égard une jalousie paranoïaque et bientôt criminelle. Un presque huis clos situé en 2015, dans lequel Gary Fleder décrit avec finesse l'ambiguïté des rapports entre les deux personnages, l'hésitation de l'héroïne au moment de programmer les qualités requises de son partenaire idéal (bel exemple confusionnel de la psyché féminine…), ce qui va provoquer la névrose informatique du robot déchiré par des données contradictoires et une trop grande sensibilité affective. Avec un Terminator, elle ne risquait rien à ce niveau-là, on perd un de ces temps ! (M98P.51).

LE COMPLOT DIABOLIQUE DU DR. FU MANCHU

1979. **THE FIENDISH PLOT OF DR. FU MANCHU**. RÉAL.: PIERS HAGGARD. SCÉN.: JIM MOLONEY, RUDY DOCHTERMANN, D'APRÈS SAX ROHMER. INT.: PETER SELLERS, DAVID TOMLINSON, SID CAESAR, SIMON WILLIAMS, STEVE FRANKEN, JOHN LE MESURIER. PROD.: ZEV BRAUN, LELAND NOLAN, ORION PICTURES/PLAYBOY PRODUCTIONS. DIST.: WARNER COLUMBIA FILM. USA.

Le vieux Fu Manchu (168 ans aux cerises) garde bon pied bon œil grâce à un sérum de jouvence qui vient à lui manquer à l'heure où nous prenons l'antenne. Or, dans la recette de cet élixir – prenez des notes, ma chère Maïté… – entre obligatoirement deux gros diamants, l'un repéré à Léningrad, l'autre parmi les joyaux de la couronne d'Angleterre. Nayland Smith, plus très jeune lui non plus, s'oppose donc au projet de son ennemi intime de s'emparer des bijoux, mais finalement les deux adversaires vont trinquer à coups de sérum et rajeunir en même temps pour tout reprendre à zéro. Sax Rohmer ne reconnaîtrait pas son génial et cruel héros dans cette parodie aux gags tantôt lourdingues, tantôt surréalistes. Et la trahison ressemble fort à celle d'André Hunebelle à l'égard du personnage de Fantômas, d'autant que, comme Jean Marais, l'excellent Peter Sellers interprète le double rôle de Nayland et de Fu Manchu, dans une de ses dernières performances à l'écran.

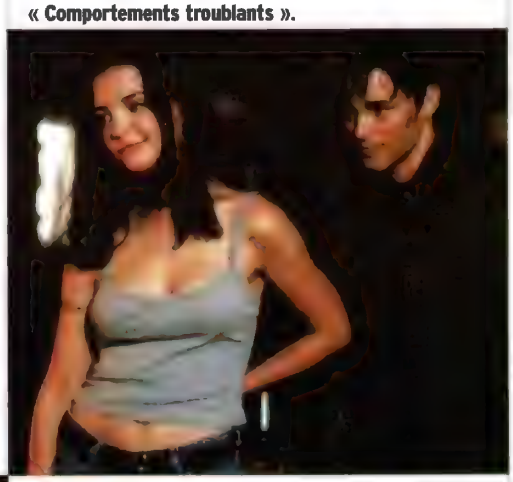
Le Complot Diabolique du Dr. Fu Manchu. Peter Sellers dans l'un de ses derniers (doubles) rôles.

COMPORTEMENTS TROUBLANTS

DISTURBING BEHAVIOR. 1998. RÉAL.: DAVID NUTTER. SCÉN.: SCOTT ROSENBERG. INT.: JAMES MARSDEN, BRUCE GREENWOOD, STEVE RAILSBACK, KATIE HOLMES, KATHARINE ISABELLE, WILLIAM SADLER, NICK STAHL. PROD.: ARMYAN BERNSTEIN, JON SHESTACK, MGM. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILMS. USA.

Inquiétante dérive pédagogique que cette histoire de chercheur occupé à changer les cancres en studieux élèves par l'incrustation d'un programme dans leur cerveau. L'idée séduit sur le papier, mais le traitement emprunte trop la structure consensuelle du film de teenagers américains pour vraiment convaincre : accueil d'un nouvel élève (James Marsden, bientôt dans **X-Men**), profusion de bandes rivales sur le campus, vannes diverses, drague dans les couloirs, frime à tous les étages et, plus grave, solution du mystère au bout de trente minutes de métrage ! Le temps de courir aux toilettes, boire un verre et revenir avec des pop corns, vous avez encore dix bonnes minutes d'avance sur le déroulement du script. Même si l'on pense inévitablement au *Stepford Wives* d'Ira Levin, de nombreuses fois adapté à l'écran, ce titre en dit assez long sur la progression d'une nouvelle morale américaine basée sur le politiquement correct, au risque de lobotomiser une partie des citoyens, ce que faisait pourtant très bien la télévision jusqu'à présent. Enfin, ça aurait pu être pire : on aurait pu rater Katie Holmes ! (M117P.32. M119P.43).

James Marsden et la belle Katie Holmes dans leurs « Comportements troublants ».



COMPUTER AGE GHOST

YOUJO DENSETSU, OU **MONSTER WOMAN**. 1988. RÉAL.: NOBORU TANAKA. INT.: KOUJI SAITO, NAOMI OKI. JAPON.

Noboru Tanaka se pencha d'abord avec ferveur sur quelques historiettes érotiques, puis passa aux téléfilms d'action, avant un **Cursed Village** du genre sanglant et ce titre, pour le moins original. Un internaute dialogue avec une jeune fille et tombe bientôt amoureux d'elle au fil de ses conversations successives. Hélas, à la veille de la rencontrer, une terrible révélation assomme notre héros : son interlocutrice est un fantôme, et tous ces messages reçus lui parviennent de l'au-delà ! Encore une histoire de Net pas très nette, ni très honnête…

COMPUTER GHOSTS

1987. RÉAL.: MARCUS COLE. SCÉN.: MICHAEL MCGENNAN. INT.: NICHOLAS RYAN, PETER WHITFORD, SCOTT BURGESS, CHRISTINE JESTON, EMILY SYMONS, GEORGE SPARTELS, ROBERT MCGREGOR. PROD.: JAN TYRELL, JAMES MICHAEL VERNON, CINEFUNDS LTD. AUSTRALIE.

Une comédie d'épouvante qui nous vient d'Australie, avec véritables et faux fantômes, projection de monstres par hologramme, plus un croquemitaine muni de crochet battant la campagne à la recherche de victimes. Le récit tourne autour d'un projet révolutionnaire mis au point par une compagnie de sécurité, visant à remplacer les vigiles par des agents virtuels, sûrement pour économiser les frais d'URSSAF et les doléances de syndicats plus ou moins cégétistes ! Mais un couple venu de nulle part s'introduit tout de même dans les lieux, et le jeu commence… Ce titre faisait au préalable partie d'une série de téléfilms titrés **Tomorrow's News**. Pour la télé, Marcus Cole signera encore **The Christmas Box**, inspiré du livre de Richard Paul Evans (voir titre).

THE COMPUTER WORE TENNIS SHOES

1969. RÉAL.: ROBERT BUTLER. SCÉN.: JOSEPH L. MC EVEETY. INT.: KURT RUSSELL, CESAR ROMERO, JON PROVOST, JOE FLYNN, WILLIAM SCHALLERT, FRITZ FELD, PAT HARRINGTON, ALAN HEWITT. PROD.: BILL ANDERSON, WALT DISNEY. USA.

Hasard de la distribution, **The Computer Wore Tennis Shoes** représente le premier volet d'une trilogie, dont seul le troisième opus sortit chez nous, sous le titre **Pas vu pas pris**. Encore que le deuxième, **The Barefoot Executive**, ne présente pas le même personnage de Dexter Riley. Quoi qu'il en soit, Kurt Russell (alors bien gentil…) incarne à chaque épisode un jeune inventeur œuvrant dans une grande école, ce qui permet toutes les plaisanteries de potaches habituelles. En l'occurrence, sa récente découverte est involontaire, puisqu'il reçoit à la faveur d'un incident technique toutes les données d'un ordinateur surpuissant. Devenu un monstre d'intelligence (ce qui est rigoureusement interdit chez Disney !), il devra échapper à quelques malfrats désireux de s'emparer des informations stockées dans son cerveau. En 1995, Peyton Reed devait tourner pour la télévision, sous le même titre et toujours pour Disney, un remake de cette édifiante histoire.

The Computer Wore Tennis Shoes. Des gangsters recherchent le génie chez Disney (déjà, rien que le titre !).

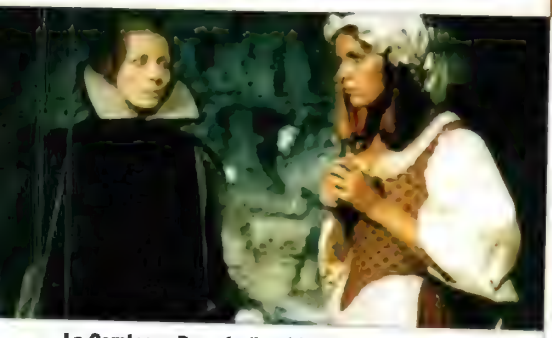
COMPUTERCIDE

1982. RÉAL.: ROBERT MICHAEL LEWIS. SCÉN.: ROBERT FOSTER, ANTHONY WILSON. INT.: JOE CORTESE, TOM CLANCY, DAVID HUDDLESTON, SUSAN GEORGE, ELIZABETH WALLACE, DONALD PLEASENCE, LIAM SULLIVAN. PROD.: WILLIAM KAYDEN, CULZEAN CORPORATION/PARAMOUNT PICTURES. USA.

L'action se situe assez loin dans le futur, c'est-à-dire en 1995 ! Joe Cortese incarne un détective réfugié dans des valeurs passéistes, hostile au progrès, aux ordinateurs et à la nourriture synthétique. Embauché par la fille d'un savant mystérieusement disparu, son enquête l'expédie sur une île nommée Eden, où le père de la demoiselle imaginait de recréer un monde idyllique pour personnes privilégiées. Mais celui-ci devient l'instrument de son ancien collaborateur, qui reproduit des clones en série destinés à servir de criminels desseins. Si Cortese charge un peu le trait de son personnage rebelle aux progrès techniques, le délicieux et regretté Donald Pleasence le surpasse aisément dans le rôle, habituel pour lui, du méchant de service.

COMTESSE DRACULA

COUNTESS DRACULA. 1970. RÉAL.: PETER SASDY. SCÉN.: JEREMY PAUL, ALEXANDER PAAL, PETER SASDY. INT.: INGRID PITT, NIGEL GREEN, SANDOR ELES, PATIENCE COLLIER, MAURICE DENHAM, PETER JEFFREY, PETER MAY, JOHN MOORE. PROD.: ALEXANDER PAAL, HAMMER FILMS/RANK. DISTR.: MAYA FILMS. GB.



La Comtesse Dracula (Ingrid Pitt) reçoit la goutte de sang qui fait déborder le vase.

Dans un décor d'opérette viennoise se rejoue l'histoire d'Erzebeth Bathory, diversement évoquée au fil d'une douzaine de titres. Cette noble hongroise croyait rajeunir en se baignant dans le sang de vierges donzelles. On ne sait pas si cela fonctionnait vraiment, mais les enquêteurs trouvèrent après son arrestation plusieurs centaines de cadavres dans les sous-sols ou les environs de son château. Loin du lyrisme esthétisant des futurs **Contes immoraux** de Borowczyk (dont un sketch traite du même sujet), Peter Sasdy esquive aussi la réalité historique en minimisant la cruauté de sa tortionnaire, pour nous dépeindre plutôt une femme amoureuse décidée à rajeunir pour conserver son amant. La scène où celle-ci reçoit une goutte de sang sur le visage et découvre ainsi les vertus anti-rides du sang virginal déride tout autant le spectateur, comme l'usurpation de l'identité de sa belle-fille pour expliquer vaille que vaille un rajeunissement aussi soudain. Timoré, simpliste, ennuyeux et conventionnel, en voilà beaucoup pour un seul film.

LA COMTESSE NOIRE

OU **LES AVALEUSES**, OU **LA COMTESSE AUX SEINS NUS**, OU **FEMMES VAMPIRES**. 1973. RÉAL.: JAMES P. JOHNSON (JÉSUS FRANCO). SCÉN.: H. L. ROSTAINE, JOSEPH JEHOULET (FRANCO).

Lina Romay, La Comtesse Noire. Surprise : elle est blanche !

INT.: LINA ROMAY, JACK TAYLOR, JÉSUS FRANCO, JEAN-PIERRE BOUYXOU, MONICA SWINN, ALICE ARNO, LUIS BARBOO. PROD.: DANIEL LESOEUR, EUROCINÉ/GÉNÉRAL FILMS. FRANCE/BELGIQUE.

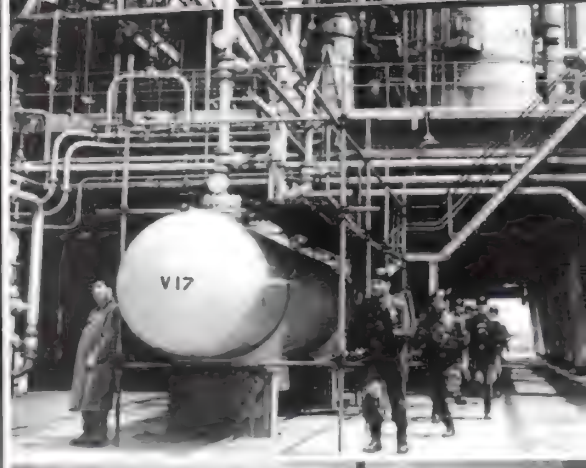
La Comtesse noire, devenue **Les Avaleuses** en mai 1975, existe en plusieurs versions, de la plus soft à la plus épicée, limite hard, suivant l'export. Lina Romay y incarne la comtesse Irina de Karnstein, descendante probable de la Carmilla imaginée par Sheridan le Fanu. Une vampire muette qui ne redoute pas le jour, bat même des bras au lever du soleil et se nourrit, non pas de sang, mais du fluide vital aspiré au sexe de ses victimes, mâles ou femelles. Franco distille de la belle image, risque quelques conjectures ésotériques sur la provenance des vampires, mais tombe vite dans ses tics habituels : plans insistants sur les pilosités de ces demoiselles, incrédibilités notoires (l'interview de la muette par une journaliste ayant négligé d'amener une interprète !), étirements lascifs de filles dévêtues et langueurs monotones qui n'égalent que la léthargie du spectateur, comme dans cette séquence où Lina Romay se frotte nue contre un pied de lit avant de s'envoyer le pelochon. Sept minutes montre en main, quand même, un record ! (euh… le lecteur de Gif-sur-Yvette, j'ai dit « montre » en main. Allez, remballez tout ça !).

LA COMTESSE PERVERSE

RETITRÉ **LES CROQUEUSES**. 1973. RÉAL.: CLIFFORD BROWN (JÉSUS FRANCO). SCÉN.: JESS FRANCO MANERA, (JÉSUS FRANCO). INT.: ROBERT WOODS, HOWARD VERNON, ALICE ARNO, LINA ROMAY, TANIA BUSSELIER, KALI HANSA (MARISOL HERNANDEZ). PROD.: ROBERT DE NESLE, C. F. F. P. FRANCE.

Deux « comtesses », ça fait beaucoup, surtout pour un « francophile » réticent, mais le critique connaît son devoir et ne saurait y déroger. Le petit Jésus signe une adaptation originale des **Chasses du Comte Zaroff**, caviardée de scènes additionnelles n'ayant aucun rapport (sinon sexuel) avec le sujet. Alice Arno (ex-Justine de Sade), et Howard Vernon (l'indéfectible) forment un couple pervers, anthropophage et chasseur de nymphettes lâchées nues dans la nature pour finir rôties à la table d'hôte. Franco donne dans l'esthétisme, fixe cette étrange maison perchée sur l'île, arpente ses impressionnants escaliers, insiste sur les trophées de chasse fixés aux murs (dont une tête humaine), et distille un texte précieux célébrant la dimension artistique des instincts du couple criminel. Mais le ridicule n'est pas loin : incohérence du récit, érotisme gratuit (dont une fellation mollassonne fort peu engageante), humour involontaire (le gars revenu avec un arc pour abattre la comtesse munie de la même arme), sous-entendus relatifs au cannibalisme devant de futures victimes que même une huître se sauverait à toutes jambes (?), et surtout cette tirade naïve à souhait : « *Étrange, mais j'ai l'impression d'être plongée en plein mystère : c'est un sentiment bizarre* » ! Nul doute : le mystère plane, et le dialoguiste aussi !

La Comtesse perverse et son couple cannibale : Howard Vernon et Alice Arno (mais, pour l'instant, elle est morte !).



La Marque

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Quatermass (Brian Donlevy) examine son assistant Marsh (Bryan Forbes), victime d'un étrange cocon extraterrestre.

Une armée de soldats possédés à la solde des extraterrestres assure la sécurité de l'usine secrète qui a éveillé les soupçons de Quatermass.

Les mêmes soldats investissent le centre spatial de Quatermass.

Page de droite : Quatermass assiste impuissant à la contamination mortelle dont vient d'être victime le député Vincent Broadhead (Tom Chatto).

On poursuit le feuilleton spécial Quatermass avec ce mois-ci le deuxième et meilleur épisode de la saga, sommet du film de SF parano à l'anglaise. On nous cache tout, on nous dit rien !

Suite au succès international du **Monstre**, le premier volet des aventures du Professeur Quatermass, la Hammer décide assez rapidement de lui donner une suite encore plus spectaculaire, qui sera elle aussi adaptée du célèbre feuilleton de la BBC. Par contre, cette fois-ci, la Hammer choisit de passer par-dessus la tête de la noble institution télévisuelle britannique et de traiter la cession des droits directement avec le scénariste de la série, le talentueux Nigel Kneale. Ce dernier acquiesce au deal de la Hammer, qui du coup l'engage comme scénariste sur le film. D'autre part, les Américains d'United Artists, distributeurs du premier volet à l'international, souhaitent cette fois-ci s'investir dans la production du second opus. Le budget de **La Marque**, également connu chez nous sous le titre **Terre contre satellite**, est fixé à 92 000 livres sterling (ce qui fait plus que doubler le budget du **Monstre**), la « participation » d'United Artists s'élevant à 65 000 livres (plus le cachet et le billet d'avion du comédien américain Brian Donlevy). Forcément, un tel budget implique une production plus confortable.

UN DÉCOR À PART

Le tournage, réparti sur 6 semaines, commence le 21 mai 1956 dans les célèbres studios anglais d'Elstree pour 3 semaines d'intérieurs. Ensuite, la production sera délocalisée en extérieurs, et notamment dans une raffinerie Shell située dans le comté de l'Essex. Un site immense, parcouru de structures futuristes et de longues canalisations, dont l'exploitation visuelle par le chef-opérateur Gerald Gibbs contribuera pour beaucoup à l'atmosphère angoissante du film. Particulièrement lors de la scène la plus terrifiante du métrage, lorsque Quatermass voit le député Broadhead réapparaître en hurlant du haut d'une citerne, recouvert des pieds à la tête par une substance toxique. Une version miniature du complexe industriel fut également construite pour l'étonnant « accouchement » final, au cours duquel les gigantesques créatures extraterrestres s'extraient des grands dômes d'acier, où elles étaient nourries, pour ravager la moitié du décor. Des effets spéciaux très réussis pour l'époque et que l'on doit, entre autres, à Bill Warrington, pionnier local du secteur, qui gagna ensuite un Oscar sur **Les Canons de Navarone** et qui acheva sa carrière avec **Les Aventuriers de l'Arche perdue**. Encore plus que le climax du **Monstre**, c'est cette scène finale, ainsi que l'étrange sentiment de fin du monde qui baigne tout le film, qui a imposé **La Marque**, et par extension la trilogie **Quatermass**, comme l'une des rares transpositions réussies de l'imaginaire lovecraftien sur un écran de cinéma.

CAPRICE D'AUTEUR

Au rayon des influences, impossible de nier celle du film de Don Siegel, **L'Invasion des profanateurs de sépulture**, sorti quelques mois avant le début des prises de vue de **La Marque**. Même ambiance parano, même suspicion vis-à-vis des pouvoirs publics et même héros humain confronté à la théorie de la conspiration et à l'incrédulité de ses semblables. Cependant, Val Guest arrive à se démarquer du cauchemar existentiel de Siegel par l'emploi d'un ton plus flegmatique et d'un point de vue plus pragmatique qui redouble le comportement de son personnage principal. Dégagés de tout affect émotionnel, les personnages de **La Marque** sont avant tout

des forces qui s'affrontent ou qui s'annulent. Privilégiant les faits sur la psychologie, Guest livre ainsi un bel exemple de classicisme B, au grand dam de son coscénariste d'ailleurs. En effet, Nigel Kneale, trouvant les personnages trop uniformes, désavouera le film. De plus, il n'aimait pas la prestation de Brian Donlevy, comme il l'expliquait à l'occasion : *« Donlevy joue Quatermass comme une machine, une créature à l'esprit fermé. Il ne sait rien faire d'autre qu'aboyer et tracer sa route. »*. En 1984, alors qu'on lui proposait de toucher un pécule sur les droits vidéo de **La Marque** pour l'Angleterre, il refusera carrément, prétextant qu'il ne voulait plus être lié de quelque manière que ce soit à ce film.

LE GORE DES ANNÉES 50

Kneale est bien sévère avec le film de Val Guest, car c'est peu dire que **La Marque** s'est imposé avec le temps comme l'une des plus belles réussites de la science-fiction britannique, posant les bases d'une imagerie depuis largement recyclée : les cocons extraterrestres qui explosent à la face de leurs ennemis (**Alien**), d'énormes masses de chair en fusion qui avancent inexorablement (**Le Blob** ou **Akira**), l'ambiance menaçante et insolite de la campagne anglaise (***Chapeau melon et bottes de cuir***) et même ce scientifique spécialisé dans les enquêtes surnaturelles (Quatermass est l'ancêtre évident des agents Mulder et Scully de ***X-Files***). Val Guest, lui, n'a jamais été aussi bon, faisant montre d'une belle capacité à mettre en valeur ses effets spéciaux et à engendrer des images qui restent imprimées dans la mémoire du spectateur (comme ce plan d'ensemble où la silhouette de Quatermass s'échappe en courant du dôme où le retenaient les extraterrestres). De plus, il fait parfois preuve d'une cruauté plutôt inédite pour l'époque, comme le montre cette scène où Quatermass comprend, à la vue du sang qui dégouline des canalisations, que les extraterrestres ont encastré des humains dans les conduits menant aux dômes nourriciers afin d'endiguer l'arrivée d'oxygène. Des débordements de violence qui pousseront une fois de plus la censure anglaise à labelliser le film d'un terrible X. (1)

RETOUR DIFFÉRÉ

Alors que le tournage s'était achevé en juillet 1956, il faudra attendre presque un an pour que **La Marque** arrive sur les écrans anglais. La postproduction souffrit en effet d'un certain désintérêt de la part de la Hammer, qui était alors occupée à préparer son premier film en couleurs, le prestigieux **Frankenstein s'est échappé**. Tourné après, le film de Terence Fisher sortit finalement un mois avant **La Marque** et son triomphe occulta partiellement le film de Val Guest. Même s'il ne fut pas un flop, ce dernier ne fit pas la carrière escomptée, stoppant ainsi pour une décennie les aventures du Professeur Quatermass. Mais heureusement, comme l'implacable scientifique le proclame à l'issue du film : *« Je me demande si tout ça est bien définitif. »*.

Arnaud BORDAS

(1) : De même que sur **Le Monstre** (voir le Mad du mois dernier), les distributeurs américains rebaptisèrent le film de manière à en expurger les ambiguïtés. Lors de sa sortie sur les écrans yankees, **Quatermass II** s'appelait donc **Enemy from Space**, un titre qui permettait de montrer du doigt l'ennemi extérieur tout en mettant de côté l'ennemi intérieur, pourtant constamment présent dans le film.

QUATERMASS II. GB. 1957. RÉAL.: VAL GUEST. SCÉN.: NIGEL KNEALE ET VAL GUEST D'APRÈS UNE HISTOIRE DE NIGEL KNEALE. DIR. PHOT.: GERALD GIBBS. MUS.: JAMES BERNARD. PROD.: ANTHONY HINDS POUR HAMMER FILM PRODUCTION LIMITED ET UNITED ARTISTS. INT.: BRIAN DONLEVY, JOHN LONGDON, SIDNEY JAMES, BRYAN FORBES, WILLIAM FRANKLYN, VERA DAY, CHARLES LLOYD PACK... DUR.: 1H25. SORTIE ANGLETERRE LE 17 JUIN 1957.

RÉSUMÉ :

Nous retrouvons le Professeur Bernard Quatermass (Brian Donlevy) à la tête d'une mission spatiale visant à installer une colonie sur la Lune. Mais le gouvernement décide de stopper net le projet, pourtant bien avancé. Par hasard, Quatermass et son assistant Marsh (Bryan Forbes) découvrent en pleine campagne un complexe industriel reprenant les plans de leur colonie lunaire. Marsh trouve sur les lieux un étrange cocon qui diffuse un gaz inconnu. Contaminé, il s'évanouit. Quatermass a à peine le temps de constater la présence d'une marque bizarre sur le visage de son collègue qu'un groupe paramilitaire, venu de l'usine toute proche, arrive et emmène les deux hommes. Quatermass réussit à s'échapper et va tenter, avec l'aide de son ami l'inspecteur Lomax (John Longdon), de convaincre son entourage du danger que représente cette usine. Mais les plus hautes instances du pays semblent compromises...

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vends DVD **Massacre à la tronçonneuse** de Tobe Hooper et remake 2003 prix 13 € + **Hurlements** et **Battle Royale** 6 € pièce, ainsi que de nombreux DVD X (Marc Dorcel, Red Light District...) état neuf, prix 10 à 15 €. Tél. : Antoine au 03 88 98 03 96.

■ Vds lot comprenant synopsis, affiches, divers Troma, VHS, DVD, photos d'exploitation, livres, romans, 135 € port compris. Liste sur simple demande. Écrire à Marc Reitenbach, 21 rue Colonel Dumont, 38000 Grenoble.

■ L'association Glocome *(ça commence bien...)* publie dès février 2005 un nouveau fanzine, ayant pour thème la création audiovisuelle non professionnelle. Nous recherchons des journalistes rédacteurs bénévoles dans toute la France. Vous souhaitez devenir chroniqueur cinéma, couvrir le festival de votre ville, être correspondant local ou simplement connaître vos propres créations : nous sommes demandeurs. Nous recherchons des sujets ayant un rapport direct avec l'audiovisuel : vous êtes story-boardeur, décorateur, passionné par la création de costumes, élève maquilleuse, photographe graphiste... Que vous souhaitiez faire connaître votre talent ou devenir rédacteur, envoyez-nous un mail : glocome@hotmail.fr *(on essaye de faire un plus court la prochaine fois, OK ?)*

■ Vends en VHS très nombreux films, principalement horreur, fantastique et giallos (Dario Argento, Lucio Fulci, Ruggero Deodato ou encore Troma) dont de très nombreuses raretés. Vends très nombreuses affiches, principalement horreur, plus de 1000 titres disponibles (anciennes et récentes). Longue liste contre 2 timbres. Olivier Strecker, 1 rue du petit jeu de Paume, 13500 Martigues.

■ Vds Toxic 1re série (1989 à 1991), du n°1 au n°8 (collection complète). prix 50 € frais de port compris en recommandé. Alain Arnoux, 16 rue Louis Lumière, 31300 Toulouse.

■ Vds DVD **L'Abîme des morts-vivants**, **The Super Inframan** (sentai), **The Banboo House of Dolls**, **La Maison aux fenêtres qui rient**, **Godzilla vs. King Ghidorah**, **Le Croque-mort s'en mêle** et plus encore. Vds VHS **Face à la mort**, **Migale**... et affiche du **Godzilla** de Honda. Tél. : 02 38 33 15 64.

■ Vds VHS films avec Jim Kelly : **Les 7 aiguilles d'or**, **Hong-Kong Connection**, **Opération Dragon**, **Les 4 justiciers**, **Dimension de la mort** + films de Jean-Claude Roy : **Les Combinards**, **Dossier Prostitution**, **Superflic se déchaine**. Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

■ Rech. DVD **Tombstone** collection Impact + VHS VHS westerns italiens rares. Firoud Dib, Cité M. Cachin R-41, 93230 Romainville. Tél. : 01 41 71 07 29.

■ Vends pas chers... DVD à 3 ou 5 €, VHS à 2 € (frais envoi compris !). 100 DVD et 800 VHS disponibles. Jean-Pierre Duhayon *(dit « JP la Grande Braderie »)*, 10 square du Pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds affiches dont : **Anthropophagous**, **Contamination**, **Cannibalis**, **Le Chat noir**, **Blue Holocaust**, **Les Guerriers du Bronx 1** et **2**, **Messe noire**, **Le Monstre attaque**, **Le Gladiateur du futur**... + nombreuses VHS X et affiches érotiques (**Lady Libertine**, **La Femme pervertie**, **Emmanuelle**...) *(putain, c'est chaud les petites annonces ce mois-ci !)*. Liste contre 1 timbre. Damien Debiemme, 15 rue André Gide, B12 03 n°12, 71100 Chalon/Saône. Tél. : 03 85 43 39 58.

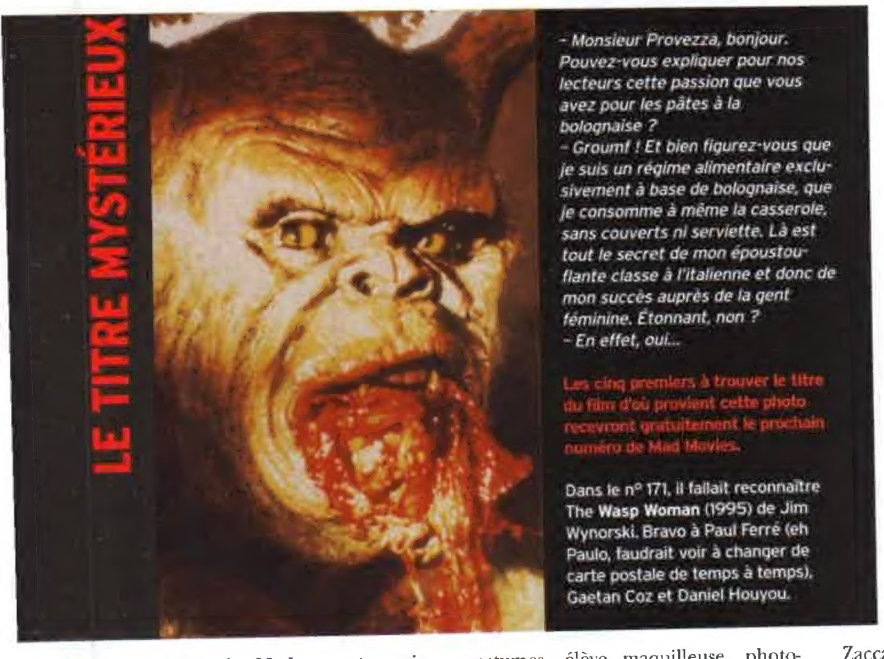
■ Vds ma collection de BD comics Marvel à l'unité : Strange, Titans, Special Strange, Nova, RCM, Top BD, Conan, Hulk, X-Men, Spider-Man, Daredevil et bien d'autres encore... en très bon état et à bons prix. Liste sur demande. Tél. : 06 13 98 92 93.

■ Vds ou échange plus de 100 films originaux des années 60 à 90 (horreur, SF, WIP, gore, dont de nombreuses raretés). Tél. : 06 33 61 35 47 (après 20 h).

■ Vds BD (- 50 % cote, en lot) Strange (55 à 180), Sp. Strange (1 à 36), Titans (1 à 50) + figurines **Star Wars** (petits prix) 1977 et nombreux blisters (1995/1998 Power of the Force, Shadow of Empire). Tél. : 06 70 12 18 71.

■ Vds DVD Z1 et Z2, 10 € et 15 € pièce + 400 affiches ciné de 1969 à 1995, lot 1800 € ou détail + jeux photos, revues (Mad Movies, Impact, EF, CinéNews, H-Séries, Studio, Clap-Mag, DVDvision, LucasFilm Mag) + BD comics. Liste contre 4 timbres à Patrick Deshayes, 6 rue de la pochette, 93000 Bobigny. Tél. : 06 68 37 00 68.

■ Vds nombreux DVD imports US et Europe. Horreur dont **La Marque du Diable**, **Dawn of the Dead** (ultime version 4 DVD), **Massacre au camp d'été**, **Bloody Bird**, **X-Tro**, **Cannibal Ferox** + zone 2 dont **Cradle of Fear**, **Cannibal Holocaust**, **The Beyond**... Stéphane (le soir) au 02 40 51 24 77.



■ Vends vidéos de ***Madame est servie*** *(Moïssakis, sort de cette petite annonce !)*, 3 VHS M6 Vidéo année 1992 (rare). Prix de la VHS 20 €. Coffret DVD ***Buffy contre les vampires*** saison 1. Prix 30 € au lieu de 49 € + les frais de port 4 €. VHS **Star Wars L'Empire contre-attaque** Année de la vidéo 1995. Prix 25 € + 4 € de frais de port. Anthony Brémaud, 361 rue des caves Bagneux, 79290 Argenton-l'Église. Tél. : 05 49 67 76 43, le soir de 21 h à 22 h 30.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

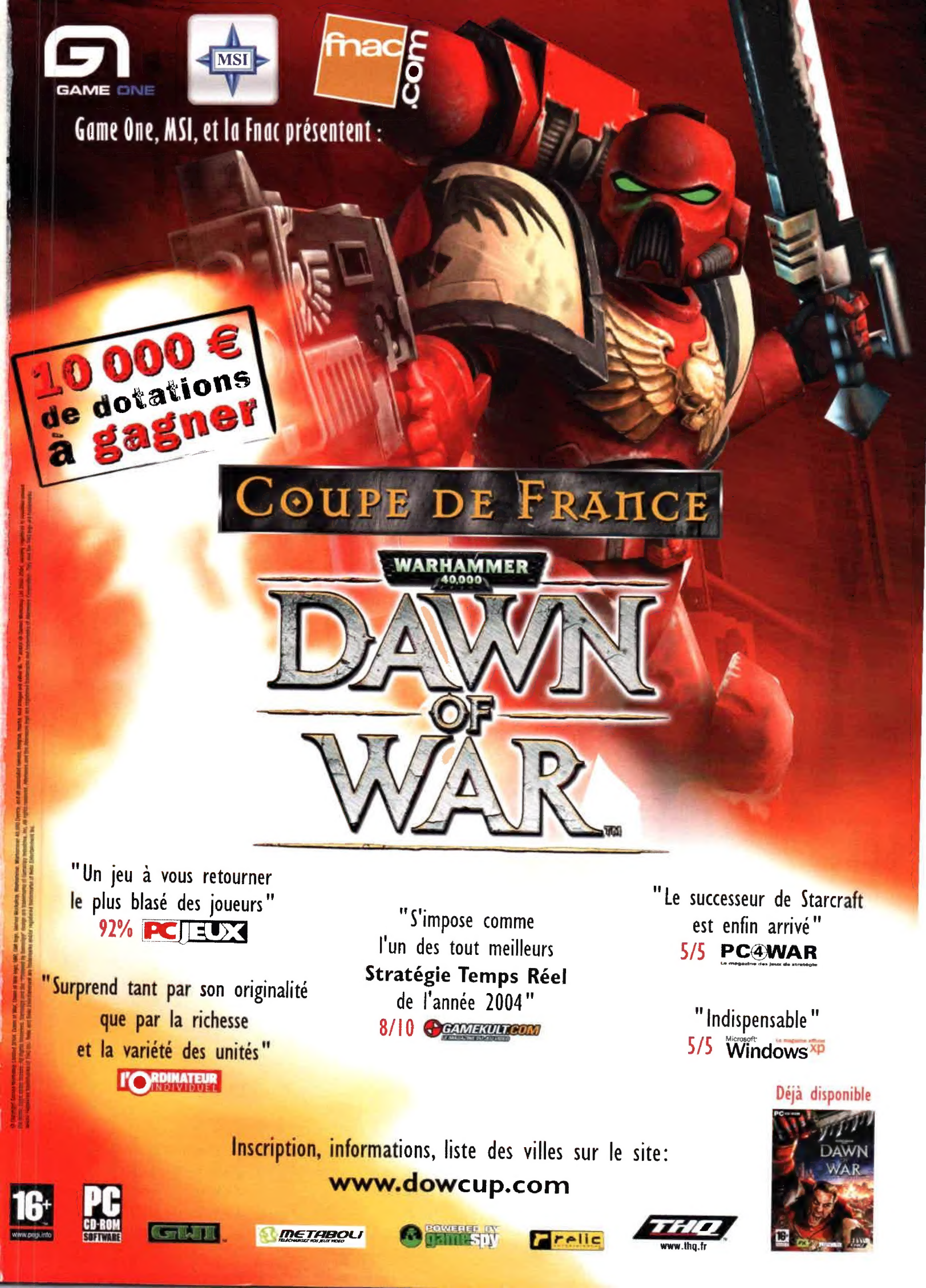
_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.


GAME ONE
MSI
fnac.com
Game One, MSI, et la Fnac présentent :
10 000 € de dotations à gagner
COUPE DE FRANCE
WARHAMMER 40,000
DAWN OF WAR
"Un jeu à vous retourner le plus blasé des joueurs"
92% PC JEUX
"Surprend tant par son originalité que par la richesse et la variété des unités"
L'ORDINATEUR INDIVIDUEL
"S'impose comme l'un des tout meilleurs Stratégie Temps Réel de l'année 2004"
8/10 GAMEKULT.COM
"Le successeur de Starcraft est enfin arrivé"
5/5 PC4WAR
"Indispensable"
5/5 Microsoft Windows xp
Déjà disponible
Inscription, informations, liste des villes sur le site:
www.dowcup.com
16+
www.pegi.info
PC CD-ROM SOFTWARE
GWI
METABOLI
POWERED BY gamespy
relic
THQ
www.thq.fr

★★★ Première
"UNE MISE EN SCENE AU SCALPEL (...)
UNE ŒUVRE RICHE ET DEROUTANTE"

★★★ Studio
"UN SOMMET DU POLAR (...)
UN FILM HALETANT"

★★★ Ciné Live
"IL EST RARE DE COMBINER AUTHENTICITE
ET SUSPENSE AVEC AUTANT DE BONHEUR"

GRAND PRIX DU FESTIVAL DU FILM POLICIER DE COGNAC 2004

EN ÉDITION 2 DVD
LE 24 FEVRIER

DIGITAL dts SOUND

CTV

TF1 VIDEO